LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL,

Historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg.

M. DCC. LXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



J. F. MARMONTEL,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU.

FRONTISPICE



La Religion protégeant l'Humanité contre le Fanatisme

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION
DE L'EMPIRE
DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL,

Historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

A LIEGE,

Chez BASSOMPIERRE, fils, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXVII.

AU ROI
DE SUEDE.

SIRE,

Cet hommage de la reconnoiſſance ne ſera point ſouillé par l'adulation. C'eſt à la Suede, heureuſe de vous avoir remis le dépôt de ſa liberté, à la Suede, où regne à préſent la tranquillité, la concorde, la douce autorité des loix, à la place des factions & des troubles de l'anarchie; c'eſt à ce peuple, trop long-temps diviſé par des intérêts étrangers, & tout-à-coup éclairé ſur les ſiens, réuni, rendu à lui-même, enfin délivré des entraves qui

retenoient captives ſa force & ſa vertu ; c'eſt à lui, SIRE, à vous louer.

J'ESPERE bien conſigner dans les faſtes de vos auguſtes alliés cette grande & premiere époque du regne de VOTRE MAJESTÉ, cette révolution ſi évidemment néceſſaire au bonheur de vos états, SIRE, puiſqu'elle s'eſt faite ſans violence d'un côté, & ſans réſiſtance de l'autre ; mais ce témoignage, que je rendrai au libérateur, au bienfaiteur de la Suede, ne ſera publié que lorſque je ne vivrai plus, & que la tombe, inacceſſible à l'eſpérance & à la crainte, garantira ma ſincérité.

AUJOURD'HUI, SIRE, c'eſt de ma propre gloire que je m'occupe, en ſuppliant VOTRE MAJESTÉ de permettre que cet ouvrage paroiſſe au jour ſous ſes auſpices, comme un monument des bontés dont elle daigne m'honorer.

Que dis-je ? eſt-ce à moi, Sire, *eſt-ce à ma vaine gloire que je dois penſer dans ce moment ? La moitié du globe opprimée, dévaſtée par le fanatiſme, eſt le tableau que je préſente aux yeux de* Votre Majesté; *je rouvre la plus grande plaie qu'ait jamais fait au genre humain le glaive des perſécuteurs ; je dénonce à la religion le plus grand crime que le faux zele ait jamais commis en ſon nom : puis-je ne pas m'oublier moi-même ?*

C'est l'humanité, Sire, *outragée & foulée aux pieds par ſon plus cruel ennemi, que je mets aujourd'hui ſous la protection d'un roi ſenſible & juſte, ou plutôt de tous les bons rois, de tous les rois qui vous reſſemblent. Les attentats du fanatiſme ne ſont pas de ceux qu'il ſuffit de déférer à la rigueur des loix ; car les loix ne ſont plus quand le fanatiſme domine. Tous les autres crimes ont à redouter, ou le châtiment, ou l'opprobre ; les ſiens portent un caractere qui en impoſe*

à l'autorité, à la force, à l'opinion ; un ſaint reſpect les garantit trop ſouvent de la peine, & toujours de la honte ; leur atrocité même imprime une religieuſe terreur ; & ſi quelquefois ils ſont punis, ils n'en ſont que plus révérés. Le fanatiſme ſe regarde comme l'ange exterminateur. Chargé des vengeances du ciel, il ne reconnoît ni frein, ni loi, ni juge ſur la terre. Au trône, il oppoſe l'autel ; aux rois, il parle au nom d'un Dieu ; aux cris de la nature & de l'humanité, il répond par des anathêmes. Alors tout ſe tait devant lui ; l'horreur qu'il inſpire eſt muette. Tyran des ames & des eſprits, il y étouffe le ſentiment & la lumiere naturelle ; il en chaſſe la honte, la pitié, le remords : plus d'opprobre, plus de ſupplice capable de l'intimider : tout eſt pour lui, gloire & triomphe. Que lui oppoſer, même du haut du trône, qu'il regarde du haut des cieux ? Peuples & rois, tout ſe confond devant celui qui ne diſtingue parmi les hommes que ſes eſclaves & ſes victimes. C'eſt ſur-

tout aux rois qu'il s'adresse, soit pour en faire ses ministres, soit pour en faire des exemples plus éclatants de ses fureurs ; car ils ne sont sacrés pour lui qu'autant qu'il est sacré pour eux. Aussi les a-t-on vus cent fois le servir en le détestant ; & de peur d'attirer sa rage sur eux-mêmes, lui laisser dévorer sa proie, & lui livrer des millions d'hommes pour l'assouvir & l'appaiser. Quel ennemi, SIRE, *pour les souverains, pour les peres des nations, qu'un monstre qui, jusque dans leurs bras, déchire leurs enfants, sans qu'ils osent les lui arracher ! C'est donc aux rois à se liguer d'un bout du monde à l'autre, pour l'étouffer dès sa naissance, ou plutôt avant sa naissance, avec la superstition qui en est le germe & l'aliment.*

*V*OUS *êtes né,* SIRE, *pour donner de grands exemples à vos pareils ; mais peut-être ne serez-vous jamais plus utile & plus cher au monde, qu'en invitant les rois à soutenir, d'une protection écla-*

tante, les écrivains qui prémunissent les générations futures contre les séductions & les fureurs du fanatisme, & qui jettent dans les esprits cette lumiere vraiment céleste, ces grands principes d'humanité & de concorde universelle, ces maximes enfin d'indulgence & d'amour, dont la religion, ainsi que la nature, a fait l'abrégé de ses loix, & l'essence de sa morale.

Je suis, avec le plus profond respect,

SIRE,

De votre Majesté,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,

MARMONTEL.

PRÉFACE.

TOUTES les nations ont eu leurs brigands & leurs fanatiques, leurs temps de barbarie, leurs accès de fureur. Les plus eſtimables ſont celles qui s'en accuſent. Les Eſpagnols ont eu cette fierté, digne de leur caractere.

Jamais l'hiſtoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du nouveau monde dans le livre de Las-Caſas (*a*). Cet apôtre de l'Inde, ce vertueux prélat, ce témoin qu'a rendu célebre ſa ſincérité courageuſe, compare les Indiens à des agneaux, & les Eſpagnols à des tigres, à des loups dévorants, à des lions preſſés d'une longue faim (*b*). Tout ce qu'il dit dans ſon livre, il l'avoit

dit aux rois, au conseil de Castille, au milieu d'une cour vendue à ces brigands qu'il accusoit. Jamais on n'a blâmé son zele; on l'a même honoré : preuve bien éclatante que les crimes qu'il dénonçoit, n'étoient ni permis par le prince, ni avoués par la nation.

On sait que la volonté d'Isabelle, de Ferdinand, de Ximénès, de Charles-Quint, fut constamment de ménager les Indiens : c'est ce qu'attestent toutes les ordonnances, tous les réglements faits pour eux (*c*).

Quant à ces crimes, dont l'Espagne s'est lavée en les publiant elle-même, & en les dévouant au blâme, on va voir que par-tout ailleurs les mêmes circonstances auroient trouvé des hommes capables des mêmes excès.

Les peuples de la zone tempérée, transplantés entre les tropiques, ne peuvent, sous un ciel brûlant, soutenir de rudes travaux. Il falloit donc, ou renoncer à conquérir le nouveau monde, ou

ſe borner à un commerce paiſible avec les Indiens, ou les contraindre, par la force, de travailler à la fouille des mines & à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une ſageſſe que les peuples n'ont jamais eue, & que les rois ont rarement. Se borner à un libre échange de ſecours mutuels eût été le plus juſte : par de nouveaux beſoins & de nouveaux plaiſirs, l'Indien ſeroit devenu plus laborieux, plus actif, & la douceur eût obtenu de lui ce que n'a pu la violence. Mais le fort, à l'égard du foible, dédaigne ces ménagements : l'égalité le bleſſe ; il domine, il commande, il veut recevoir ſans donner. Chacun, en abordant aux Indes, étoit preſſé de s'enrichir ; & l'échange étoit un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité naturelle avoit beau leur crier : " ſi vous ne pouvez pas vous-
„ mêmes tirer du ſein d'une terre ſauvage
„ les productions, les métaux, les richeſ-
„ ſes qu'elle renferme, abandonnez-la ;

„ ſoyez pauvres, & ne ſoyez pas inhu-
„ mains. „ Fainéants & avares, ils voulu-
rent avoir, dans leur oiſiveté ſuperbe,
des eſclaves & des tréſors. Les Portugais
avoient déjà trouvé l'affreuſe reſſource
des negres; les Eſpagnols ne l'avoient
pas; les Indiens, naturellement foibles,
accoutumés à vivre de peu, ſans deſirs,
preſque ſans beſoins, amollis dans l'oiſi-
veté, regardoient comme intolérables les
travaux qu'on leur impoſoit; leur patience
ſe laſſoit & s'épuiſoit avec leur force; la
fuite, leur ſeule défenſe, les déroboit à
l'oppreſſion: il fallut donc les aſſervir.
Voilà tout naturellement les premiers pas
de la tyrannie.

Il s'agit de voir à préſent par quels
degrés elle parvint à ces excès d'horreur,
qui ont fait frémir la nature; & pour
remonter à la ſource, il faut ſe rappeller
d'abord que l'ancien monde, encore
plongé dans les ténebres de l'ignorance
& de la ſuperſtition, étoit ſi étonné de
la découverte du nouveau, qu'il ne pou-

voit se persuader que celui-ci lui ressemblât. On disputoit dans les écoles si les Indiens étoient des hommes ou des singes. Il y eut une bulle de Rome pour décider la question.

Il faut se rappeller aussi que les Castillans qui passerent dans l'Inde avec Christophe Colomb, étoient la lie de la nation, le rebut de la populace (*). La misere, l'avidité, la dissolution, la débauche, un courage déterminé, mais sans frein comme sans pudeur, mêlé d'orgueil & de bassesse, formoient le caractere de cette soldatesque, indigne de porter les drapeaux & le nom d'un peuple noble & généreux. A la tête de ces hommes perdus, marchoient des volontaires sans discipline & sans mœurs, qui ne connoissoient d'honneur que celui de la bravoure, de droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux que le

(*) On y joignit les malfaiteurs.

pillage & le butin ; & ce fut à ces hommes que l'amiral Colomb eut la malheureuse imprudence d'abandonner les peuples qui se livroient à lui.

Les habitants de l'isle Haïti (*) avoient reçu les Castillans comme des dieux. Enchantés de les voir, empressés à leur plaire, ils venoient leur offrir leurs biens avec la plus naïve joie, & un respect qui tenoit du culte. Il dépendoit des Castillans d'en être toujours adorés. Mais Colomb voulut aller lui-même porter à la cour d'Espagne la nouvelle de ses succès. Il partit (*d*), & laissa dans l'isle, au milieu des Indiens, une troupe de scélérats, qui leur prirent de force leurs filles & leurs femmes, en abuserent à leurs yeux, & par toutes sortes d'indignités, leur ayant donné le courage du désespoir, se firent massacrer.

Colomb, à son retour, apprit leur mort : elle étoit juste ; il auroit dû la

(*) L'isle Espagnole, ou Saint-Domingue.

pardonner ; il la vengea par une perfidie. Il tendit un piege au cacique (*e*) qui avoit délivré l'iſle de ces brigands, le fit prendre par trahiſon, le fit embarquer pour l'Eſpagne. Toute l'iſle ſe ſouleva ; mais une multitude d'hommes nus, ſans diſcipline & ſans armes, ne put tenir contre des hommes vaillants, aguerris, bien armés : le plus grand nombre des inſulaires fut égorgé, le reſte prit la fuite, ou ſubit le joug des vainqueurs. Ce fut là que Colomb apprit aux Eſpagnols à faire pourſuivre & dévorer les Indiens par des chiens affamés, qu'on exerçoit à cette chaſſe (*f*).

Les Indiens, aſſujettis, gémirent quelque temps ſous les dures loix que les vainqueurs leur impoſerent. Enfin, excédés, rebutés, ils ſe ſauverent ſur les montagnes. Les Eſpagnols les pourſuivirent, & en tuerent un grand nombre ; mais ce maſſacre ne remédioit point à la néceſſité preſſante où l'on étoit réduit : plus de cultivateurs, & dès-lors plus de ſubſiſ-

tance. On diſtribua aux Eſpagnols des terres, que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable; Colomb voulut la modérer; ſa ſévérité révolta une partie de ſa troupe; les coupables, ſelon l'uſage, noircirent leur accuſateur, & le perdirent à la cour.

Celui qui vint prendre la place de Colomb (*), & qui le renvoya en Eſpagne chargé de fers, pour avoir voulu mettre un frein à la licence, ſe garda bien de l'imiter: il vit que le plus ſûr moyen de s'attacher des hommes ennemis de toute diſcipline, c'étoit de donner un champ libre au déſordre & au brigandage, dont il partageroit le fruit. Ce fut là ſa conduite.

De la corvée à la ſervitude le paſſage eſt facile: ce tyran le franchit. Les malheureux inſulaires, dont on fit le dénombrement, furent diviſés par claſſes, &

(*) François de Bovadilla.

diſtribués comme un bétail dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour travailler aux mines, & cultiver les champs. Réduits au plus dur eſclavage, ils y ſuccomboient tous, & l'iſle alloit être déſerte. La cour, informée de la dureté impitoyable du gouverneur, le rappella; & par un événement qu'on regarde comme une vengeance du ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'iſle. Vingt-un navires, chargés de l'énorme quantité d'or qu'il avoit fait tirer des mines, furent abymés avec lui. Jamais l'Océan, dit l'hiſtoire, n'avoit englouti tant de richeſſes, j'ajouterai, ni un plus méchant homme.

Son ſucceſſeur (*) fut plus adroit & ne fut pas moins inhumain. La liberté avoit été rendue aux inſulaires; & dès-lors le travail des mines & leur produit avoient ceſſé. Le nouveau tyran écrivit à Iſabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime

(*) Nicolas Ovando.

de s'enfuir à l'approche des Efpagnols, & d'aimer mieux être vagabonds que de vivre avec des chrétiens, pour fe faire enfeigner leur loi; *comme s'ils euffent été obligés de deviner*, obferve Las-Cafas, *qu'il y avoit une loi nouvelle.*

La reine donna dans le piege. Elle ne favoit pas qu'en s'éloignant des Efpagnols, les Indiens fuyoient de cruels oppreffeurs; elle ne favoit pas que, pour aller chercher & fervir ces maîtres barbares, il falloit que les Indiens quittaffent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfants, laiffaffent leurs terres incultes, & fe rendiffent au lieu marqué à travers des déferts immenfes, expofés à périr de fatigue & de faim. Elle ordonna qu'on les obligeroit à vivre en fociété & en commerce avec les Efpagnols, & que chacun de leurs caciques feroit tenu de fournir un certain nombre d'hommes pour les travaux qu'on leur impoferoit.

Il n'en fallut pas davantage. C'eft la méthode des tyrans fubalternes, pour

s'aſſurer l'impunité, de ſurprendre des ordres vagues, qui ſervent au beſoin de ſauvegarde au crime, comme l'ayant autoriſé. Le gouverneur s'étant délivré, par la plus noire trahiſon, du ſeul peuple de l'iſle qui pouvoit ſe défendre (*), tout le reſte fut opprimé (*g*); & dans les mines de Cibao, il en périt un ſi grand nombre, que l'iſle fut bientôt changée en ſolitude. Ce fut là comme le modele de la conduite des Eſpagnols dans tous les pays du nouveau monde. De l'exemple on fit un uſage, & de l'uſage un droit de tout exterminer.

Or, que dans ces contrées, comme par-tout ailleurs, le fort ait ſubjugué le foible; que pour avoir de l'or on ait verſé du ſang; que la pareſſe & la cupidité aient fait réduire en ſervitude des peuples enclins au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs, ce ſont des vérités ſtériles. On ſait que l'amour des

(*) Le peuple de Xaragua.

richeſſes & de l'oiſiveté engendre les brigands ; on ſait que, dans l'éloignement, les loix ſont ſans appui , l'autorité ſans force , la diſcipline ſans vigueur ; que les rois qu'on trompe de près , on les trompe encore mieux de loin ; qu'il eſt aiſé d'en obtenir , par le menſonge & la ſurpriſe , des ordres dont ils frémiroient , s'ils en prévoyoient les abus.

Mais ce qui n'eſt pas dans la nature des hommes , même les plus pervers , c'eſt ce qu'on va lire. La plume m'eſt tombée de la main plus d'une fois en le tranſcrivant ; mais je ſupplie le lecteur de ſe faire un moment la violence que je me ſuis faite. Il m'importe , avant d'expoſer le deſſein de mon ouvrage , que l'objet en ſoit bien connu. C'eſt Barthelemi de Las-Caſas qui raconte ce qu'il a vu , & qui parle au conſeil des Indes.

« Les Eſpagnols , montés ſur de beaux „ chevaux , armés de lances & d'épées , „ n'avoient que du mépris pour des enne„ mis ſi mal équipés ; ils en faiſoient

„ impunément d'horribles boucheries ; ils
„ ouvroient le ventre aux femmes en-
„ ceintes, pour faire périr leur fruit avec
„ elles ; ils faisoient entr'eux des gageures
„ à qui fendroit un homme avec le plus
„ d'adresse d'un seul coup d'épée, ou à
„ qui lui enléveroit la tête de meilleure
„ grace de dessus les épaules ; ils arra-
„ choient les enfants des bras de leur
„ mere, & leur brisoient la tête en les
„ lançant contre des rochers.... Pour
„ faire mourir les principaux d'entre ces
„ nations, ils élevoient un petit écha-
„ faud, soutenu de fourches & de per-
„ ches. Après les y avoir étendus, ils y
„ allumoient un petit feu, pour faire
„ mourir lentement ces malheureux, qui
„ rendoient l'ame avec d'horribles hur-
„ lements, pleins de rage & de déses-
„ poir. Je vis un jour quatre ou cinq
„ des plus illustres de ces insulaires qu'on
„ brûloit de la sorte ; mais comme les
„ cris effroyables, qu'ils jetoient dans
„ les tourments, étoient incommodes à

„ un capitaine Eſpagnol, & l'empêchoient
„ de dormir, il commanda qu'on les
„ étranglât promptement. Un officier,
„ dont je connois le nom, & dont on
„ connoît les parents à Séville, leur mit
„ un bâillon à la bouche pour les empê-
„ cher de crier, & pour avoir le plaiſir
„ de les faire griller à ſon aiſe, juſqu'à
„ ce qu'ils euſſent rendu l'ame dans ce
„ tourment. J'ai été témoin oculaire de
„ toutes ces cruautés, & d'une infinité
„ d'autres que je paſſe ſous ſilence. „

Le volume d'où j'ai tiré cet amas d'abominations, n'eſt qu'un recueil de récits tout ſemblables; & quand on a lu ce qui s'eſt paſſé dans l'iſle Eſpagnole, on ſait ce qui s'eſt pratiqué dans toutes les iſles du golfe, ſur les côtes qui l'environnent, au Mexique & dans le Pérou.

Quelle fut la cauſe de tant d'horreurs dont la nature eſt épouvantée? Le fanatiſme: il en eſt ſeul capable; elles n'appartiennent qu'à lui.

Par le fanatiſme, j'entends l'eſprit

d'intolérance & de persécution, l'esprit de haine & de vengeance, pour la cause d'un Dieu que l'on croit irrité, & dont on se fait les ministres. Cet esprit régnoit en Espagne, & il avoit passé en Amérique avec les premiers conquérants. Mais comme si on eût craint qu'il ne se ralentît, on fit un dogme de ses maximes, un précepte de ses fureurs. Ce qui d'abord n'étoit qu'une opinion, fut réduit en systême. Un pape y mit le sceau de la puissance apostolique, dont l'étendue étoit alors sans bornes : il traça une ligne d'un pole à l'autre, & de sa pleine autorité, il partagea le nouveau monde entre deux couronnes exclusivement (*h*). Il réservoit au Portugal tout l'orient de la ligne tracée, donnoit tout l'occident à l'Espagne, & autorisoit ses rois à subjuguer, *avec l'aide de la divine clémence*, & amener à la foi chrétienne les habitants de toutes les isles & terre ferme qui seroient de ce côté-là. La bulle (*i*) est de l'année 1493, la premiere du pontificat d'Alexandre VI.

Or, on va voir quel fut le ſyſtême élevé ſur cette baſe, & que de tous les crimes des Borgia, cette bulle fut le plus grand.

Le droit de ſubjuguer les Indiens une fois établi, on envoya d'Eſpagne en Amérique une formule, pour les ſommer de ſe rendre (*k*). Dans cette formule, approuvée, & vraiſemblablement dictée par des docteurs en théologie, il étoit dit que Dieu avoit donné le gouvernement & la ſouveraineté du monde à un homme appellé Pierre; qu'à lui ſeul avoit été attribué le nom de *pape*, qui ſignifie *grand* & *admirable*, parce qu'il eſt pere & gardien de tous les hommes; que ceux qui vivoient en ce temps-là, lui obéiſſoient & l'avoient reconnu pour le maître du monde; qu'au même titre, l'un de ſes ſucceſſeurs avoit fait donation aux rois de Caſtille de ces iſles & terre ferme de la mer Océane; que tous les peuples, auxquels cette donation avoit été notifiée, s'étoient ſoumis au pouvoir de ces

rois, & avoient embraſſé le chriſtianiſme de bonne volonté, ſans condition ni récompenſe. “ Si vous faites de même, „ ajoutoit l'Eſpagnol qui parloit dans „ cette formule, vous vous en trouverez „ bien, comme preſque tous les habitants „ des autres iſles s'en ſont bien trouvés..... „ Mais, au contraire, ſi vous ne le faites „ pas, ou ſi, par malice, vous apportez „ du retardement à le faire, je vous dé- „ clare & vous aſſure qu'*avec l'aide de* „ *Dieu*, je vous ferai la guerre à toute „ outrance ; que je vous attaquerai de „ toutes parts & de toutes mes forces ; „ que je vous aſſujettirai ſous le joug de „ l'obéiſſance de l'égliſe & du roi. Je „ prendrai vos femmes & vos enfants, je „ les rendrai eſclaves, je les vendrai ou „ les emploierai ſuivant la volonté du „ roi ; j'enléverai vos biens, & vous ferai „ tous les maux imaginables, comme à „ des ſujets rebelles & déſobéiſſants ; & „ je proteſte que les maſſacres & tous „ les maux qui en réſulteront, ne vien-

„ dront que de votre faute, & non de
„ celle du roi, ni de la mienne, ni des
„ ſeigneurs qui ſont venus avec moi. „

Ainſi fut réduit en ſyſtême le droit d'aſſervir, d'opprimer, d'exterminer les Indiens; & toutes les fois que cette grande cauſe fut débattue devant les rois d'Eſpagne, le conſeil vit en même temps des théologiens réclamer, au nom du ciel, les droits de la nature, & des théologiens oppoſer à ces droits l'intérêt de la foi, l'exemple des Hébreux, celui des Grecs & des Romains, & l'autorité d'Ariſtote, lequel décidoit, diſoit-on, que les Indiens étoient nés pour être eſclaves des Caſtillans (*l*).

Or, dès qu'une queſtion de cette importance dégénere en controverſe, on ſent quelle eſt, dans les conſeils, l'incertitude & l'irréſolution ſur le parti que l'on doit prendre, & combien le plus violent a d'avantage ſur le plus modéré (*m*). La cauſe de la juſtice & de la vérité n'a pour elle que leurs amis, &

c'eſt le petit nombre ; la cauſe des paſ-
ſions a pour elle tous les hommes qu'elle
intéreſſe ou qu'elle peut intéreſſer, d'au-
tant plus ardents à ſaiſir l'opinion favo-
rable au déſordre, qu'elle les ſauve de la
honte, leur aſſure l'impunité, & les dé-
livre du remords.

C'eſt cette opinion, combinée avec
l'orgueil & l'avarice, qui, dans l'ame
des Caſtillans, ferma, pour ainſi dire,
tout accès à l'humanité ; en ſorte que les
Indiens ne furent à leurs yeux qu'une
eſpece de bêtes brutes, condamnées par
la nature à obéir & à ſouffrir ; qu'une
race impie & rebelle qui, par ſes erreurs
& ſes crimes, méritoit tous les maux dont
on l'accableroit ; en un mot, que les
ennemis d'un Dieu qui demandoit ven-
geance, & auquel on ſe croyoit ſûr de
plaire en les exterminant.

Je laiſſe à la cupidité, à la licence, à
la débauche, toute la part qu'elles ont
eue aux forfaits de cette conquête ; je
n'en réſerve au fanatiſme que ce qui lui

eſt propre, la cruauté froide & tranquille, l'atrocité qui ſe complaît dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aiguiſée à plaiſir (*n*). Eſt-il concevable en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil ſi tendre & ſi touchant qu'ils avoient fait aux Eſpagnols, ne les euſſent point déſarmés, ſi le fanatiſme ne fût venu les endurcir & les pouſſer au crime ? Et à quelle autre cauſe imputer leur furie ? Le brigandage, ſans mêlange de ſuperſtition, peut-il aller juſqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, juſqu'à égorger les vieillards & les enfants à la mamelle, juſqu'à ſe faire un jeu d'un maſſacre inutile, & une émulation diabolique de la rage des Phalaris ? La nature, dans ſes erreurs, peut quelquefois produire un ſemblable monſtre ; mais des troupes d'hommes atroces, pour le plaiſir de l'être, des colonies d'hommes tigres paſſent les bornes de la nature. Les forcenés ! en égorgeant, en faiſant brûler tout un

peuple, ils invoquoient Dieu & ſes ſaints! Ils élevoient treize gibets, & y attachoient treize Indiens, en l'honneur, diſoient-ils, de Jeſus-Chriſt & des douze apôtres! Etoit-ce impiété ou fanatiſme? Il n'y a point de milieu; & l'on ſait bien que les Eſpagnols, dans ce temps-là comme dans celui-ci, n'étoient rien moins que des impies. J'ai donc eu raiſon d'attribuer au fanatiſme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait ſans lui; & à qui ſe refuſeroit encore l'évidence, je demanderois ſi les Eſpagnols, en guerre avec des catholiques, en auroient donné la chair à dévorer à leurs chiens; s'ils auroient tenu boucherie ouverte des membres de Jeſus-Chriſt.

Les partiſans du fanatiſme s'efforcent de le confondre avec la religion : c'eſt là leur ſophiſme éternel. Les vrais amis de la religion la ſéparent du fanatiſme, & tâchent de la délivrer de ce ſerpent caché & nourri dans ſon ſeiu. Tel eſt le deſſein qui m'anime.

Ceux qui penſent que la victoire eſt décidée ſans retour en faveur de la vérité, que le fanatiſme eſt aux abois, que les autels qu'il embraſſoit ne ſont plus pour lui un aſyle, regarderont mon ouvrage comme tardif & ſuperflu : faſſe le ciel qu'ils aient raiſon ! Je ſerois indigne de défendre une ſi belle cauſe, ſi j'étois jaloux du ſuccès qu'elle auroit eu avant moi & ſans moi. Je ſais que l'eſprit dominant de l'Europe n'a jamais été ſi modéré ; mais je répete ici ce que j'ai déjà dit, qu'*il faut prendre le temps où les eaux ſont baſſes pour travailler aux digues.*

Le but de cet ouvrage eſt donc, & je l'annonce ſans détour, de contribuer, ſi je le puis, à faire déteſter de plus en plus ce fanatiſme deſtructeur ; d'empêcher, autant qu'il eſt en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatiſſante & charitable, & d'inſpirer pour elle autant de vénération & d'amour, que de haine & d'exécration pour ſon plus cruel ennemi.

J'ai

J'ai mis ſur la ſcene, d'après l'hiſtoire, des fourbes & des fanatiques; mais je leur ai oppoſé de vrais chrétiens. Barthelemi de Las-Caſas eſt le modele de ceux que je révere: c'eſt en lui que j'ai voulu peindre la foi, la piété, le zele pur & tendre, enfin, l'eſprit du chriſtianiſme dans toute ſa ſimplicité. Fernand de Luques, Davila, Vincent de Valverde, Requelme ſont des exemples du fanatiſme qui dénature l'homme, & qui pervertit le chrétien: c'eſt en eux que j'ai mis ce zele abſurde, atroce, impitoyable, que la religion déſavoue, & qui, s'il étoit pris pour elle, la feroit déteſter. Voilà, je crois, mon intention aſſez clairement expoſée, pour convaincre de mauvaiſe foi ceux qui feroient ſemblant de s'y être mépris.

Quant à la forme de cet ouvrage, conſidéré comme une production littéraire, je ne ſais, je l'avoue, comment le définir. Il y a trop de vérité pour un roman, & pas aſſez pour une hiſtoire. Je n'ai cer-

tainement pas eu la prétention de faire un poëme. Dans mon plan, l'action principale n'occupe que très-peu d'espace ; tout s'y rapporte, mais de loin. C'est donc moins le tissu d'une fable, que le fil d'un simple récit, dont tout le fond est historique, & auquel j'ai entremêlé quelques fictions compatibles avec la vérité des faits.

Je n'écris point pour le petit nombre ; être utile à la multitude est le but que je me propose. C'est mon excuse auprès de ceux qui me reprocheroient d'avoir trop insisté sur des vérités familieres pour eux, mais qui ne le sont pas encore assez pour tout le monde. C'est aussi la raison qui m'a fait essayer de répandre quelque agrément dans mes récits & dans mon style ; car la premiere condition, pour être utile en écrivant, c'est d'être lu.

Je n'ai eu pour les témoignages ni du respect ni du mépris. Rien de moins fidele sans doute que les récits qu'on nous a

faits de la conquête de l'Amérique. J'en ai pris ce qui m'a paru vraiſemblable & intéreſſant.

Qu'on ne m'accuſe pas d'avoir flatté les Indiens : le bien que j'en ai dit, leurs deſtructeurs l'ont dit eux-mêmes ; ils n'auroient pas voulu exagérer le crime de les avoir exterminés.

Les Indiens en général étoient foibles d'eſprit & de corps (*o*), je l'avoue ; mais lorſque, pour les avilir, on leur refuſe à tous juſqu'à ce courage diſtinct, qui brave la douleur & mépriſe la mort, on eſt injuſte aſſurément. Sans être lâche on peut trembler devant des hommes que l'on prend pour des dieux, & devant des armes que l'on prend pour la foudre. Ceux qui ont accuſé les Indiens d'une timidité puérile, auroient dû faire attention que les Romains tremblerent devant des éléphants.

Du reſte, ſi j'avois voulu exagérer un peu la force ou le courage des Indiens, j'aurois bien pu me le permettre ; mais,

lorſqu'on penſe à faire plaindre le foible opprimé par le fort, quel intérêt peut-on avoir de diſſimuler ſa foibleſſe? J'ai dit quel eſt l'objet de mon ouvrage; & l'on ſent bien que, pour le remplir, je n'avois beſoin que d'oppoſer des colombes à des vautours.

NOTES.

(*a*) *Le livre de Las-Caſas,*] *la découverte des Indes occidentales*, publié en Eſpagne en 1542, traduit en François, & imprimé à Paris en 1687.

(*b*) *A des agneaux*]. Chriſtophe Colomb rendoit aux Indiens le même témoignage. « Je jure, diſoit-il à Ferdinand » dans une de ſes lettres; je jure à votre majeſté qu'il n'y a » pas au monde un peuple plus doux. »

(*c*) *Tous les réglements faits pour eux*]. « Ce que je vous » pardonne le moins, diſoit Iſabelle à Chriſtophe Colomb, » c'eſt d'avoir ôté, malgré mes défenſes, la liberté à un » grand nombre d'Indiens. »

Le réglement de Ximénès portoit que les Indiens ſeroient ſéparés des Eſpagnols; qu'on les occuperoit utilement, mais ſans rigueur; qu'on en formeroit pluſieurs villages; qu'on aſſigneroit à chaque famille un héritage qu'elle cultiveroit à ſon profit, en payant un tribut équitablement impoſé.

Dans une assemblée de théologiens & de jurisconsultes, qui se tint à Burgos, le roi catholique, Ferdinand, déclara que les habitants du nouveau monde étoient libres, & qu'on devoit les traiter comme tels. « Votre Majesté, dit » Las-Casas à Charles-Quint, ordonna encore la même » chose l'an 1523. » Même décision en 1529, d'après une conférence & de longs débats dans le conseil.

(*d*) *Il partit.*] Il eut peur qu'un de ses lieutenants, appellé Pinçon, qui s'étoit détaché de lui avec son navire, n'allât le premier en Espagne porter la nouvelle de la découverte, & s'en attribuer l'honneur.

(*e*) *Il tendit un piege au cacique.*] Le cacique s'appelloit Caonabo. Le navire où il étoit embarqué, & cinq autres navires prêts à mettre à la voile, furent brisés & engloutis par une horrible tempête, avant d'être sortis du port.

(*f*) *Qu'on exerçoit à cette chasse.*] « Ils leur sautoient à » la gorge avec d'horribles hurlements, les étrangloient » d'abord, & les mettoient en pieces après les avoir ter- » rassés. » (Las-Casas.) Croiroit-on que les historiens ont pris plaisir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens, appellé *Bezerillo*, « lequel, pour sa férocité & sa » sagacité singuliere à distinguer un Indien d'avec un Espa- » gnol, avoit la même portion qu'un soldat, non-seule- » ment en vivres, mais en or, en esclaves, &c. Les au- » tres chiens n'avoient que la demi-paie; mais ils se nour- » rissoient de la chair des Indiens qu'ils égorgeoient, ou » que l'on égorgeoit pour eux. On a vu, dit Las-Casas, » des Espagnols assez inhumains pour donner à manger de » petits enfants à leurs chiens affamés. Ils prenoient ces » enfants par les deux jambes, & les mettoient en quar- tiers. »

(*g*) *Tout le reſte fut opprimé.*] « Ceux qu'Ovando avoit » mis à la tête des troupes, avec ordre d'ôter, pour ja- » mais, aux Indiens le pouvoir de lui cauſer de l'in- » quiétude, les réduiſirent à de ſi cruelles extrêmités, » que ces malheureux s'enfonçoient de rage leurs fleches » dans le corps, les retiroient, les mordoient, & les met- » toient en morceaux, qu'ils jetoient contre les chrétiens, » dont ils croyoient s'être bien vengés par cette inſulte. » (Herrera.)

(*h*) *Entre deux couronnes excluſivement.*] On ſait que François I demandoit à voir l'article du teſtament d'Adam, qui avoit exclu le roi de France du partage du nouveau monde.

(*i*) *La bulle.*] *Decretum & indultum Alexandri ſexti, ſuper expeditione in barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

(*k*) *Une formule.*] Le premier qui employa cette formule fut Alfonce Ojeda, en 1510. « Elle a ſervi, dit Herrera, » dans toutes les autres occaſions où les Caſtillans ont » voulu s'ouvrir l'entrée de quelque pays. »

(*l*) *Que les Indiens étoient nés pour être eſclaves des Caſtillans.*] Dans la fameuſe conférence de Barthelemi de Las-Caſas avec l'évêque du Darien, dom Juan de Quévédo, l'évêque oſa déclarer que les Indiens lui avoient tous paru nés pour la ſervitude.

Le docteur Sépulvéda, gagné par les grands de la cour, qui avoient des poſſeſſions dans l'Inde, fit un livre où il ſoutenoit que les guerres des Eſpagnols, dans le nouveau monde, étoient non-ſeulement permiſes, mais néceſſaires pour y établir la foi, & que les Eſpagnols étoient fondés en droit pour ſubjuguer les Indiens.

Las-Caſas, que l'on mit aux priſes avec ce docteur for-

cené, répondoit que les Indiens étoient capables de recevoir la foi, de prendre de bonnes habitudes, & d'exercer les actes de toutes les vertus, mais qu'il falloit les y engager par la persuasion & par de bons exemples; & il proposoit pour modeles les apôtres & les martyrs. Mais Sépulvéda lui opposa le *compelle intrare*, le deutéronome, où il est dit : « quand vous vous présenterez pour attaquer une » place, vous offrirez d'abord la paix aux habitants; & » s'ils l'acceptent, & qu'ils vous livrent les portes de la » ville, vous ne leur ferez aucun mal, & vous les recevrez » au nombre de vos tributaires; mais s'ils prennent les » armes pour se défendre, vous les passerez tous au fil de » l'épée, sans épargner les femmes ni les enfants. »

(*m*) *Sur le plus modéré.*] On en vit un exemple lorsque les moines Jéronimites furent chargés, en qualité de commissaires, de faire exécuter le réglement de Ximénès. Ce réglement portoit que les départements où l'on avoit distribué les Indiens seroient abolis. Cet article, d'où dépendoit le salut des Indiens, fut sans effet; & la servitude subsista par la foiblesse & l'infidélité de ces indignes commissaires.

(*n*) *La rage aiguisée à plaisir.*] Les cruautés que les sauvages du Canada exercent sur leurs captifs sont réciproques, & du moins leur furie est aiguisée par la vengeance. Mais que des hommes soient pires que des tigres envers des hommes plus doux que des agneaux, c'est ce que la nature n'a jamais produit sans le concours du fanatisme; & il faut croire que les Espagnols, qui passoient en Amérique, étoient une espece de monstres unique dans l'univers, ou reconnoître une cause qui les avoit dénaturés.

(*o*) *Foibles d'esprit & de corps.*] « La nature vivante y

» eſt (dans le nouveau monde) beaucoup moins agiſ-
» ſante, beaucoup moins variée, & nous pouvons dire
» beaucoup moins forte. » (*Buffon, hiſt. nat.*)

La différence n'eſt pourtant pas ſenſible quant à la ſtructure du corps humain. « Tous les animaux d'Amérique,
» même ceux qui ſont naturels au climat, ſont beaucoup
» plus petits en général que ceux de l'ancien continent.
» La nature ſemble s'être ſervie, dans ce nouveau monde,
» d'une autre échelle de grandeur : l'homme eſt le ſeul qu'elle
» ait meſuré avec le même module. » (*Ibid.*)

LES INCAS.

CHAPITRE PREMIER.

L'EMPIRE du Mexique étoit détruit ; celui du Pérou florissoit encore ; mais, en mourant, l'un de ses monarques l'avoit partagé entre ses deux fils. Cusco avoit son roi ; Quito avoit le sien. Le fier Huascar, roi de Cusco, avoit été cruellement blessé d'un partage qui lui enlevoit la plus belle de ses provinces, & ne voyoit dans Ataliba qu'un usurpateur de ses droits. Cependant un reste de vénération pour la mémoire du roi, son pere, réprimoit son ressentiment ; & au sein d'une paix trompeuse & peu durable, tout l'empire alloit célébrer la grande fête du soleil (*a*).

Le jour marqué pour cette fête étoit celui où le dieu des incas, le soleil, en s'éloignant du nord, passoit sur l'équateur, & se reposoit, di-

ſoit-on, ſur les colonnes de ſes temples. La joie univerſelle annonce l'arrivée de ce beau jour ; mais c'eſt ſur-tout dans les murs de Quito, dans ſes délicieux vallons, que cette ſainte joie éclate. De tous les climats de la terre, aucun ne reçoit du ſoleil une ſi favorable & ſi douce influence ; aucun peuple auſſi ne lui rend un hommage plus ſolemnel.

Le roi, les incas & le peuple, ſur le veſtibule du temple où ſon image eſt adorée, attendent ſon lever dans un religieux ſilence. Déjà l'étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'*aſtre à la brillante chevelure* (*), & qu'ils réverent comme le favori du ſoleil, donne le ſignal du matin. A peine ſes feux argentés étincellent ſur l'horizon, un doux frémiſſement ſe fait entendre autour du temple. Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient ; des flots de pourpre & d'or peu à peu s'y répandent ; la pourpre à ſon tour ſe diſſipe ; l'or ſeul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'œil attentif des Indiens obſerve ces gradations, & leur émotion s'accroît à chaque nuance nouvelle. On diroit que la naiſſance du jour eſt un prodige nouveau pour eux ; & leur attente eſt auſſi timide que ſi elle étoit incertaine.

(*) *Chaſca*, chevelue.

Soudain la lumiere à grands flots s'élance de l'horizon vers les voûtes du firmament ; l'astre qui la répand s'éleve, & la cîme du Cayambur (*b*) est couronnée de ses rayons. C'est alors que le temple s'ouvre, & que l'image du soleil, en lames d'or, placée au fond du sanctuaire, devient elle-même resplendissante à l'aspect du Dieu qui la frappe de son immortelle clarté. Tout se prosterne, tout l'adore ; & le pontife (*c*), au milieu des incas & du chœur des vierges sacrées, entonne l'hymne solemnelle, l'hymne auguste, qu'au même instant des millions de voix répetent, & qui, de montagne en montagne, retentit des sommets de Pambamarca jusque par delà le Potose.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers, toi qui du haut des cieux, ne cesses de verser au sein de la nature, dans un océan de lumiere, la chaleur, & la vie, & la fécondité ; soleil, reçois les vœux de tes enfants, & d'un peuple heureux qui t'adore.

LE PONTIFE, *seul.*

O roi ! dont le trône sublime brille d'un éclat immortel, avec quelle imposante majesté tu domines dans le vaste empire des airs ! Quand tu parois dans ta splendeur, & que tu agites sur ta

tête ton diadême étincelant, tu es l'orgueil du ciel & l'amour de la terre. Que ſont-il devenus, ces feux qui parſemoient les voiles de la nuit ? Ont-ils pu ſoutenir un rayon de ta gloire ? Si tu ne t'éloignois pour leur céder la place, ils reſteroient enſevelis dans l'abyme de ta lumiere ; ils ſeroient dans le ciel comme s'ils n'étoient pas.

CHŒUR DES VIERGES.

O délices du monde ! heureuſes les épouſes qui forment ta céleſte cour (*d*) ! que ton réveil eſt beau ! quelle magnificence dans l'appareil de ton lever ! quel charme répand ta préſence ! les compagnes de ton ſommeil ſoulevent les rideaux de pourpre du pavillon où tu repoſes, & tes premiers regards diſſipent l'immenſe obſcurité des cieux. O ! quelle dut être la joie de la nature, lorſque tu l'éclairas pour la premiere fois ! Elle s'en ſouvient ; & jamais elle ne te revoit ſans ce treſſaillement qu'éprouve une fille tendre au retour d'un pere adoré, dont l'abſence l'a fait languir.

LE PONTIFE, *ſeul.*

Ame de l'univers ! ſans toi le vaſte océan n'étoit qu'une maſſe immobile & glacée, la terre qu'un ſtérile amas de ſable & de limon, l'air qu'un eſpace ténébreux. Tu pénétras les élé-

ments de ta chaleur vive & féconde ; l'air devint fluide & ſubtil, les ondes ſouples & mobiles, la terre fertile & vivante ; tout s'anima, tout s'embellit : ces éléments, qu'un froid repos tenoit dans l'engourdiſſement, firent une heureuſe alliance : le feu ſe gliſſe au ſein de l'onde ; l'onde, diviſée en vapeurs, s'exhale & ſe filtre dans l'air ; l'air dépoſe au ſein de la terre les germes précieux de la fécondité ; la terre enfante & reproduit ſans ceſſe les fruits de cet amour, ſans ceſſe renaiſſant, que tes rayons ont allumé.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers ! ô ſoleil ! es-tu ſeul l'auteur de tous les biens que tu nous fais ? N'es-tu que le miniſtre d'une cauſe premiere, d'une intelligence au deſſus de toi ? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnoiſſants ; mais ſi tu accomplis la loi d'un être inviſible & ſuprême (*e*), fais paſſer nos vœux juſqu'à lui : il doit ſe plaire à être adoré dans ſa plus éclatante image.

LE PEUPLE.

Ame de l'univers, pere de Manco, pere de nos rois, ô ſoleil ! protege ton peuple, & fais proſpérer tes enfants.

NOTES.

(*a*) *LA grande fête du ſoleil.*] A l'équinoxe de ſeptembre. On appelloit cette fête *citua raimi*. Voyez *Garcilaſſo, liv.* 2, *chap.* 22.

(*b*) *Cayambur.*] Cayamburo ou Cayamburco, montagne au nord de Quito.

(*c*) *Le Pontife.*] Le ſacerdoce réſidoit dans la famille des incas. Le grand-prêtre du ſoleil devoit être oncle ou frere du roi. On l'appelloit *Villuma* ou *Villacuma*, diſeur d'oracles.

(*d*) *Qui forment ta céleſte cour.*] Il nous reſte une hymne Péruvienne, adreſſée à une fille céleſte, qui, dans la mythologie du pays, faiſoit l'office des hyades. On va voir dans cette hymne quel étoit le tour & le caractere de la poéſie des Péruviens. « Belle fille, ton malin frere vient de caſſer ta » petite urne, où étoient enfermés l'éclair, le tonnerre & » la foudre, & d'où ils ſe ſont échappés. Pour toi, tu ne » verſes ſur nous que la neige & les douces pluies. C'eſt le » ſoin que t'a confié celui qui gouverne l'univers. »

(*e*) *D'un être inviſible & ſuprême.*] Ce dieu inconnu s'appelloit *Pacha-Camac*, celui qui anime le monde. Les incas avoient laiſſé ſubſiſter ſon temple & ſon culte dans la vallée de ſon nom, à trois lieues de Lima, où il étoit adoré. Les Indiens ne lui offroient point de ſacrifices; & la raiſon qu'ils en donnoient, c'eſt qu'ils ne l'avoient jamais vu,

CHAPITRE II.

LE premier des incas, fondateur de Cuſco, avoit inſtitué, en l'honneur du ſoleil, quatre fêtes qui répondoient aux quatre ſaiſons de l'année (*a*); mais elles rappelloient à l'homme des objets plus intéreſſants, la naiſſance, le mariage, la paternité & la mort.

La fête qu'on célébroit alors étoit celle de la naiſſance; & les cérémonies de cette fête conſacroient l'autorité des loix, l'état des citoyens, l'ordre & la ſûreté publique.

D'abord il ſe forme autour de l'inca vingt cercles de jeunes époux, qui lui préſentent, dans des corbeilles, les enfants nouvellement nés. Le monarque leur donne le ſalut paternel. « Enfants, dit-il, votre pere commun, le fils du » ſoleil, vous ſalue. Puiſſe le don de la vie vous » être cher juſqu'à la fin! puiſſiez-vous ne ja- » mais pleurer le moment de votre naiſſance! » Croiſſez, pour m'aider à vous faire tout le » bien qui dépend de moi, & à vous épargner » ou adoucir les maux qui dépendent de la na- » ture. »

Alors les dépoſitaires des loix en déploient le

livre auguſte. Ce livre eſt compoſé de cordons de mille couleurs (*b*) ; des nœuds en ſont les caracteres, & ils ſuffiſent à exprimer des loix ſimples, comme les mœurs & les intérêts de ces peuples. Le pontife en fait la lecture ; le prince & les ſujets entendent de ſa bouche quels ſont leurs devoirs & leurs droits.

La premiere de ces loix leur preſcrit le culte. Ce n'eſt qu'un tribut ſolemnel de reconnoiſſance & d'amour : rien d'inhumain, rien de pénible ; des prieres, des vœux, quelques offrandes pures ; des fêtes où la piété ſe concilie avec la joie : tel eſt ce culte, la plus douce erreur, la plus excuſable, ſans doute, où pût s'égarer la raiſon.

La ſeconde loi s'adreſſe au monarque : elle lui fait un devoir d'être équitable comme le ſoleil, qui diſpenſe à tous ſa lumiere, d'étendre comme lui ſon heureuſe influence, & de communiquer à ce qui l'environne, ſa bienfaiſante activité ; de voyager dans ſon empire, car la terre fleurit ſous les pas d'un bon roi ; d'être acceſſible & populaire, afin que, ſous ſon regne, l'homme injuſte ne diſe pas : *que m'importent les cris du foible ?* de ne point détourner la vue à l'approche des malheureux, car s'il eſt affligé d'en voir, il ſe reprochera d'en faire ; & celui-là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un ſaint reſpect

pour

pour la vérité, guide & conseil de la justice, & un mépris mêlé d'horreur pour le mensonge, complice de l'iniquité. Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le sang des hommes, à user de ménagement & de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adresse encore à la famille des incas : elle les oblige à donner l'exemple de l'obéissance & du zele, à user avec modestie des privileges de leur rang, à fuir l'orgueil & la mollesse; car l'homme oisif pese à la terre, & l'orgueilleux la fait gémir.

La troisieme imposoit aux peuples le plus inviolable respect pour la famille du soleil, une obéissance sans borne envers celui de ses enfants qui régnoit sur eux en son nom, un dévouement religieux au bien commun de son empire.

Après cette loi venoit celle qui cimentoit les nœuds du sang & de l'hymen, & qui, sur des peines séveres, assuroit la foi conjugale (*c*) & l'autorité paternelle, les deux supports des bonnes mœurs.

La loi du partage des terres prescrivoit aussi le tribut. De trois parties égales du terrein cultivé, l'une appartenoit au soleil, l'autre à l'inca, & l'autre au peuple. Chaque famille avoit son apanage; & plus elle croissoit en nombre, plus

on étendoit les limites du champ qui devoit la nourrir. C'eſt à ces biens que ſe bornoient les richeſſes d'un peuple heureux. Il poſſédoit en abondance les plus précieux des métaux ; mais il les réſervoit pour décorer ſes temples & les palais de ſes rois. L'homme, en naiſſant, doté par la patrie (*d*), vivoit riche de ſon travail, & rendoit en mourant ce qu'il avoit reçu. Si le peuple, pour vivre dans une douce aiſance, n'avoit pas aſſez de ſes biens, ceux du ſoleil y ſuppléoient (*e*). Ces biens n'étoient point engloutis par le luxe du ſacerdoce ; il n'en reſtoit dans les mains pures des ſaints miniſtres des autels, que ce qu'en exigeoient les beſoins de la vie : non que la loi leur en fixât l'uſage, mais leur piété modeſte & ſimple ne voyoit rien que d'aviliſſant dans le faſte & dans la molleſſe ; ils avoient mis leur dignité dans l'innocence & la vertu.

La loi du tribut n'exigeoit que le travail & l'induſtrie. Ce tribut ſe payoit d'abord à la nature : juſqu'à cinq luſtres accomplis, le fils ſe devoit à ſon pere, & l'aidoit dans tous ſes travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes, étoient cultivés par le peuple (*f*). Au nombre des infirmités étoit compriſe la vieilleſſe : les peres, qui avoient la douleur de ſurvivre à leurs enfants, ne languiſſoient pas ſans ſecours ; la jeuneſſe de leur tribu étoit pour eux une

famille : la loi les consoloit du malheur de vieillir. Quand le soldat étoit sous les armes, on cultivoit pour lui son champ ; ses enfants jouissoient du droit des orphelins, sa femme de celui des veuves ; & s'il mouroit dans les combats, l'état lui-même prenoit pour eux les soins d'un pere & d'un époux.

Le peuple cultivoit d'abord le domaine du soleil, puis l'héritage de la veuve, de l'orphelin & de l'infirme ; après cela, chacun vaquoit à la culture de son champ. Les terres de l'inca terminoient les travaux : le peuple s'y rendoit en foule, & c'étoit pour lui une fête. Paré comme aux jours solemnels, il remplissoit l'air de ses chants (*g*).

La tâche des travaux publics étoit distribuée avec une équité qui la rendoit légere. Aucun n'en étoit dispensé ; tous y apportoient le même zele. Les temples & les forteresses, les ponts d'osier qui traversoient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendoient du centre de l'empire jusqu'à ses frontieres, étoient des monuments, non pas de servitude, mais d'obéissance & d'amour. Ils ajoutoient à ce tribut celui des armes, dont on faisoit d'effrayants amas pour la guerre : c'étoient des haches, des massues, des lances, des fleches, des arcs, de frêles boucliers : vaine défense, hélas ! contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientôt éclater !

Tout, dans les mœurs, étoit réduit en loix : ces loix puniſſoient la pareſſe & l'oiſiveté (*h*) comme celles d'Athenes ; mais, en impoſant le travail, elles écartoient l'indigence ; & l'homme, forcé d'être utile, pouvoit du moins eſpérer d'être heureux. Elles protégeoient la pudeur, comme une choſe inviolable & ſainte ; la liberté, comme le droit le plus ſacré de la nature ; l'innocence, l'honneur, le repos domeſtique, comme des dons du ciel qu'il falloit révérer.

La loi qui faiſoit grace aux enfants encore dans l'âge de l'innocence, portoit ſa rigueur ſur les peres, & puniſſoit en eux le vice qu'ils avoient nourri, ou qu'ils n'avoient point étouffé. Mais jamais le crime des peres ne retomboit ſur les enfants : le fils du coupable puni le remplaçoit ſans honte & ſans reproche ; on ne lui en retraçoit l'exemple, que pour l'inſtruire à l'éviter.

Ce fut par-tout le caractere de la théocratie d'exagérer la rigueur des peines ; mais chez un peuple laborieux, occupé, ſatisfait de ſon égalité, ſûr d'un bien-être ſimple & doux, ſans ambition, ſans envie, exempt de nos beſoins fantaſques & de nos vices raffinés, ami de l'ordre, qui n'étoit que le bonheur public diſtribué ſur tous, attaché par reconnoiſſance au gouvernement juſte & ſage qui faiſoit ſa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendoit les loix comme

inutiles : elles étoient préſervatives, & preſque jamais vengereſſes.

On en voyoit l'exemple dans cette loi terrible, qui regardoit la violation du vœu des vierges du ſoleil. O ! comment, chez un peuple ſi modéré, ſi doux, pouvoit-il exiſter une loi ſi cruelle ? Le fanatiſme ne croit jamais venger aſſez le dieu dont il eſt le miniſtre ; & c'étoit lui qui, chez ce peuple, le plus humain qui fût au monde, avoit prononcé cette loi. Pour expier l'injure d'un amour ſacrilege, & appaiſer un dieu jaloux, non-ſeulement il avoit voulu que l'infidelle prêtreſſe fût enſevelie vivante (*i*), & le ſéducteur dévoué au ſupplice le plus honteux ; il enveloppoit dans le crime la famille des criminels : peres, meres, freres & ſœurs, juſqu'aux enfants à la mamelle, tout devoit périr dans les flammes ; le lieu même de la naiſſance des deux impies devoit être à jamais déſert. Auſſi, quand le pontife, en prononçant la loi, nomma le crime, & dit quelle en ſeroit la peine, il friſſonna glacé d'horreur ; ſon front pâlit, ſes cheveux blancs ſe hériſſerent ſur ſa tête, & ſes regards, attachés à la terre, n'oſerent de long-temps ſe tourner vers le ciel.

Après la lecture des loix, le monarque levant les mains : « ô ſoleil ! dit-il, ô mon pere ! ſi » je violois tes loix ſaintes, ceſſe de m'éclairer ;

» commande au miniſtre de ta colere, au ter-
» rible *Illapa* (k), de me réduire en poudre,
» & à l'oubli de m'effacer de la mémoire des
» mortels. Mais, ſi je ſuis fidele à ce dépôt
» ſacré, fais que mon peuple, en m'imitant,
» m'épargne la douleur de te venger moi-même;
» car le plus triſte des devoirs d'un monarque,
» c'eſt de punir. »

Alors les incas, les caciques, les juges, les vieillards députés du peuple renouvellent tous la promeſſe de vivre & de mourir fideles au culte & aux loix du ſoleil.

Les ſurveillants s'avancent à leur tour; leur titre (*) annonce l'importance des fonctions dont ils ſont chargés : ce ſont les envoyés du prince, qui, revêtus d'un caractere auſſi inviolable que la majeſté même, vont obſerver dans les provinces les dépoſitaires des loix, voir ſi le peuple n'eſt point foulé; & au foible à qui le puiſſant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent : *quel eſt le ſujet de ta plainte ? qui cauſe ta peine & tes pleurs ?* Ils s'avancent donc, & ils jurent, à la face du ſoleil, d'être équitables comme lui. L'inca les embraſſe, & leur

(*) *Cucui-ricoc*, ceux qui ont l'œil à tout.

dit : « tuteurs du peuple, c'eſt à vous que ſon
» bonheur eſt confié. Soleil, ajoute-t-il, reçois
» le ſerment des tuteurs du peuple. Puniſ-moi,
» ſi je ceſſe de protéger en eux la droiture & la
» vigilance ; puniſ-moi, ſi je leur pardonne la
» foibleſſe ou l'iniquité. »

NOTES.

(*a*) *AUX quatre ſaiſons de l'année.*] Quoique les ſaiſons ne ſoient point marquées dans les climats du Pérou, on ne laiſſoit pas d'y diviſer l'année par les deux ſolſtices & les deux équinoxes ; ce qui répond à nos quatre ſaiſons.

(*b*) *Des cordons de mille couleurs.*] Ils s'appelloient *quippos* ; & ceux qui les gardoient, *quippocamaïs*, chargés des *quippos*.

(*c*) *La foi conjugale.*] L'inca lui ſeul, afin d'étendre & de perpétuer la branche royale de la famille du ſoleil, pouvoit épouſer pluſieurs femmes.

(*d*) *Doté par la patrie.*] A chaque enfant mâle, une portion de terrein égale à celle du pere ; à chaque fille, une moitié.

(*e*) *Ceux du ſoleil y ſuppléoient.*] La laine des troupeaux du ſoleil & de l'inca étoit diſtribuée au peuple. Le coton ſe diſtribuoit de même dans les pays où il falloit être plus légérement vêtu.

(*f*) *Cultivés par le peuple.*] Le peuple, occupé à ces travaux, ſe nourriſſoit à ſes dépens.

(*g*) *Il rempliſſoit l'air de ſes chants.*] Le refrain de ces chants étoit *hailli*, triomphe.

(*h*) *La pareſſe & l'oiſiveté.*] Chez les Péruviens, ni les aveugles, ni les muets n'étoient diſpenſés du travail; les enfants mêmes, dès l'âge de cinq ans, étoient occupés à éplucher le coton, & à égrener le maïs.

(*i*) *Enſevelie vivante.*] C'eſt une choſe remarquable, que la ſuperſtition eût imaginé le même ſupplice à Rome & à Cuſco, pour punir la même foibleſſe, dans les vierges de Veſta, & dans celles du ſoleil.

(*k*) *Le terrible Illapa.*] Sous le nom d'*Illapa* étoient compris l'éclair, le tonnerre & la foudre. On les appelloit les exécuteurs de la juſtice du ſoleil.

Chap. 3.



Ses levres tremblerent en prononçant le vœu que son cœur devoit abjurer.

CHAPITRE III.

UN nouveau ſpectacle ſuccede ; c'eſt l'élite de la jeuneſſe, des chœurs de filles & de garçons, tous d'une beauté ſinguliere, tenant dans leurs mains des guirlandes, dont ils viennent orner les colonnes ſacrées, en danſant à l'entour, & chantant les louanges du ſoleil & de ſes enfants. Leur robe, d'un tiſſu léger, formé du duvet d'un arbuſte (*) qui croît dans ces riches vallons, eſt égale en blancheur aux neiges des montagnes ; ſes plis flottants laiſſent à la beauté toute la gloire de ſes charmes ; mais la pudeur, dans ces heureux climats, tient lieu de voile à la nature : le myſtere eſt enfant du vice ; & ce n'eſt point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

Dans leur danſe autour des colonnes, ils s'entrelacent de leurs guirlandes, & cette chaîne myſtérieuſe exprime les douceurs de la ſociété, dont les loix forment les liens.

Mais déjà l'ombre des colonnes s'eſt retirée vers leur baſe ; elle s'abrege encore, & va s'évanouir.

(*) Le cotonnier.

Alors éclatent de nouveau les chants d'adoration & de réjouiſſance ; & l'inca, tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de ſon pere étincelle de mille feux : « ſource inta-
» riſſable de tous les biens, ô ſoleil, dit-il, ô
» mon pere ! il n'eſt pas au pouvoir de tes enfants
» de te faire aucun don qui ne vienne de toi.
» L'offrande même de tes bienfaits eſt inutile à
» ton bonheur comme à ta gloire ; tu n'as beſoin,
» pour ranimer ton incorruptible lumiere, ni des
» vapeurs de nos libations, ni des parfums de
» nos ſacrifices. Les moiſſons abondantes que ta
» chaleur mûrit, les fruits que tes rayons colorent,
» les troupeaux à qui tu prépares les ſucs des
» herbes & des fleurs, ne ſont des tréſors que
» pour nous : les répandre, c'eſt t'imiter : c'eſt le
» vieillard infirme, la veuve & l'orphelin qui les
» reçoivent en ton nom ; c'eſt dans leur ſein,
» comme ſur un autel, que nous devons en dé-
» poſer l'hommage. Ne vois donc le tribut que je
» vais t'offrir, que comme un ſigne ſolemnel de
» reconnoiſſance & d'amour : pour moi, c'eſt un
» engagement ; pour les malheureux, c'eſt un
» titre, & le garant inviolable des droits qu'ils
» ont à mes bienfaits. »

Tout le peuple, à ces mots, rend graces au ſoleil, qui lui donne de ſi bons rois ; & le monarque, précédé du pontife, des prêtres & des

vierges ſacrées, va dans le temple offrir au dieu le ſacrifice accoutumé.

Sur le veſtibule du temple, ſe préſenterent aux yeux du prince trois jeunes vierges, nouvellement choiſies, que leurs parents venoient conſacrer au ſoleil. Un léger tiſſu de coton les déroboit aux regards des profanes. La nature, dans ces climats, n'avoit jamais rien formé de ſi beau. Les trois incas, leurs peres, les menoient par la main ; & leurs meres, à leur côté, tenoient le bout de la ceinture, ſigne & gage ſacré de la chaſte pudeur dont leur ſageſſe avoit pris ſoin.

Le roi, les ſaluant d'un air religieux, les introduit dans le temple ; le grand-prêtre les ſuit, & le temple eſt fermé. D'abord les trois vierges s'inclinent devant l'image de leur époux, & au même inſtant le grand-prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile tombe ; & que d'attraits il expoſe à l'éclat du jour ! Le monarque ſe crut ravi dans la cour du ſoleil ſon pere ; il crut voir les femmes céleſtes avec qui ce dieu bienfaiſant ſe délaſſe du ſoin d'éclairer l'univers.

Deux de ces filles charmantes avoient la ſérénité du bonheur peinte ſur le viſage, & leur cœur, tout plein de leur gloire, ne mêloit au doux ſentiment d'une piété tendre & pure, l'amertume d'aucun regret ; l'autre, & la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur & la même inno-

cence qu'elles, laiſſoit voir la mélancolie & la triſteſſe dans ſes yeux. Cora, (c'étoit le nom de la jeune Indienne) avant de prononcer le vœu qui la détachoit des mortels, ſaiſit les mains de ſon pere, & les baiſant avec ardeur, ne laiſſa échapper d'abord qu'un timide & profond ſoupir ; mais bientôt, relevant ſes beaux yeux ſur ſa mere, elle ſe jette dans ſes bras, elle inonde ſon ſein de larmes, & s'écrie douloureuſement : ah ! ma mere. Ses parents, aveuglés par une piété cruelle, ne virent, dans l'émotion & dans les regrets de leur fille, que l'attendriſſement de ſes derniers adieux, & le combat d'un cœur qui ſe détache de tout ce qu'il a de plus cher ; elle-même n'attribua qu'à la force des nœuds du ſang & au pouvoir de la nature, la douleur qu'elle reſſentoit. « O le plus » tendre & le meilleur des peres ! ô mere mille » fois plus chere que la vie ! il faut vous quitter » pour jamais. » Elle ne croyoit pas ſentir d'autres regrets : le prêtre y fut trompé comme elle, & il lui laiſſa conſommer ſon téméraire & cruel dévouement.

Cependant, lorſqu'on fit entendre à ces trois jeunes vierges la loi qui attachoit des peines ſi terribles à l'infraction de leur vœu, les deux compagnes de Cora l'écouterent ſans trouble & preſque ſans émotion ; elle ſeule, par un inſtinct qui lui préſageoit ſon malheur, ſentit ſon cœur ſaiſi

d'effroi : on vit ſes couleurs s'effacer, ſes yeux ſe couvrir d'un nuage, les roſes même de ſa bouche pâlir, ſe faner & s'éteindre ; & ſes levres tremblerent en prononçant le vœu que ſon cœur devoit abjurer. Ce preſſentiment n'éclaira ni ſes parents, ni le pontife. On ſoutint ſa foibleſſe, on appaiſa ſon trouble, on l'enivra de la gloire d'avoir un dieu pour époux, & Cora ſuivit ſes compagnes dans l'inviolable aſyle des épouſes du ſoleil.

Alors le temple fut ouvert ; & les incas, miniſtres des autels, commencerent le ſacrifice.

Ce ſacrifice eſt innocent & pur. Ce n'eſt plus ce culte féroce, qui arroſoit de ſang humain les forêts de ces bords ſauvages, lorſqu'une mere déchiroit elle-même les entrailles de ſes enfants ſur l'autel du lion, du tigre ou du vautour. L'offrande agréable au ſoleil, ce ſont les prémices des fruits, des moiſſons & des animaux, que la nature a deſtinés à ſervir d'aliments à l'homme. Une foible partie de cette offrande eſt conſumée ſur l'autel ; le reſte eſt réſervé au feſtin ſolemnel que le ſoleil donne à ſon peuple.

Sous un portique de feuillages dont le temple eſt environné, le roi, les incas, les caciques ſe diſtribuent parmi la foule, pour préſider aux tables où le peuple eſt aſſis. La premiere eſt celle des veuves, des orphelins & des vieillards ; l'inca l'honore de ſa préſence, comme pere des malheu-

reux (*). Tito Zoraï, ſon fils ainé, y eſt aſſis à ſa droite. Ce jeune prince, dont la beauté annonce une origine céleſte, a rempli ſon troiſieme luſtre : il eſt dans l'âge où ſe fait l'épreuve du courage & de la vertu (**). Son pere, qui en fait ſes délices, s'applaudit de le voir croître & s'élever ſous ſes yeux : jeune encore lui-même, il eſpere laiſſer un ſage ſur le trône. Hélas ! ſon eſpérance eſt vaine ; les pleurs de ſon vertueux fils n'arroſeront point ſon tombeau.

(*) L'un de ſes titres étoit *huaccha-cuyac*, ami des pauvres.

(**) C'étoit l'âge de ſeize ans.

CHAPITRE IV.

AU feſtin ſuccedent les jeux. C'eſt là que les jeunes incas, deſtinés à donner l'exemple du courage & de la conſtance, s'exercent dans l'art des combats.

Ils commencent, au ſon des conques, par la fleche & le javelot ; & le vainqueur, dès qu'il eſt proclamé, voit le héros qui lui a donné le jour s'avancer vers lui plein de joie, & lui tendre les bras, en lui diſant : « mon fils, tu me rappelles » ma jeuneſſe, & tu honores mes vieux ans. »

Vient enſuite la lutte ; & c'eſt là que l'on voit tout ce que l'habitude peut donner de reſſort & d'énergie à la nature : c'eſt là qu'on voit des combattants agiles & robuſtes s'élancer, ſe ſaiſir, ſe preſſer tour-à-tour, plier, ſe raffermir, & redoubler d'efforts pour s'enlever ou pour s'abattre ; s'échapper, pour reprendre haleine ; revoler au combat, ſe ſerrer de nouveau des nœuds de leurs bras vigoureux ; tour-à-tour immobiles, tour-à-tour chancelants, tomber, ſe rouler, ſe débattre, & arroſer l'herbe flétrie des ruiſſeaux de ſueur dont ils ſont inondés.

Le combat, long-temps incertain, fait flotter

l'ame de leurs parents entre la crainte & l'eſpérance. La victoire enfin ſe déclare ; mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs, ne dédaignent pas de donner aux vaincus quelques louanges conſolantes ; car ils ſavent que la louange eſt, dans les ames généreuſes, le germe & l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adverſaire avoit fait plier le genoux, étoit le fils même du roi & ſon ſucceſſeur à l'empire, le ſenſible & fier Zoraï. Aucun des prix n'a honoré ſes mains ; il en verſe des larmes de dépit & de honte. L'un des vieillards s'en apperçoit, & lui dit, pour le conſoler : « prince, le ſoleil, notre pere, eſt juſte ; » il donne la force & l'adreſſe à ceux qui doivent » obéir, l'intelligence & la ſageſſe à celui qui » doit commander. » Le monarque entendit ces paroles. « Vieillard, dit-il, laiſſe mon fils s'affli- » ger & rougir de ſe trouver plus foible & moins » adroit que ſes rivaux. Le crois-tu fait pour » languir ſur le trône, & pour vieillir dans le » repos ? »

Le jeune prince, à cette voix, jeta un coup-d'œil de reproche ſur le vieillard qui l'avoit flatté, & ſe précipita aux genoux de ſon pere, qui, le ſerrant tendrement dans ſes bras, lui dit : « mon » fils, la plus juſte & la plus impérieuſe des loix, » c'eſt l'exemple. Vous ne ſerez jamais ſervi avec

» plus

» plus de zele & d'ardeur que lorſque, pour vous
» obéir, on n'aura qu'à vous imiter. »

Après qu'on eut laiſſé reſpirer les lutteurs, on vit cette illuſtre jeuneſſe ſe diſpoſer au combat de la courſe. C'eſt leur épreuve la plus pénible. La lice eſt de cinq mille pas. Le terme eſt un voile de pourpre que le vainqueur doit enlever. Dans l'intervalle de la barriere au terme, le peuple, rangé en deux lignes, appelle des yeux les combattants. Le ſignal eſt donné; ils partent tous enſemble; & des deux côtés de la lice, on voit les peres & les meres animer leurs enfants du geſte & de la voix. Aucun ne donne à ſes parents la douleur de le voir ſuccomber dans ſa courſe; ils rempliſſent tous leur carriere, & preſque tous en même temps.

Zoraï avoit devancé le plus grand nombre de ſes rivaux. Un ſeul, le même qui l'avoit vaincu au combat de la lutte, avoit ſur lui quelque avantage, & n'étoit qu'à cent pas du terme. « Non, s'écria
» le prince, tu n'auras pas la gloire de me vaincre
» une ſeconde fois. » Auſſi-tôt, ranimant ſes forces, il s'élance, le paſſe, & lui enleve le prix.

Ceux qui l'ont ſuivi de plus près ont quelque part à ſon triomphe. De ce nombre étoient les vainqueurs aux exercices de la lutte, de la fleche & du javelot. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flotte ſuſpendu le trophée de

ſa victoire, &, avec eux, il ſe préſente devant le cercle des vieillards. Ceux-ci les jugent & les proclament dignes du nom d'*incas* (*), de vrais fils du ſoleil.

Alors leurs meres & leurs ſœurs viennent, d'un air tendre & modeſte, attacher à leurs pieds agiles, au lieu de la treſſe d'écorce (**) qui fait les ſandales du peuple, une natte de laine plus légere & plus douce, dont elles ont fait le tiſſu.

Ils vont de là, conduits par les vieillards, ſe proſterner devant le roi, qui, du haut de ſon trône d'or, environné de ſa famille, les reçoit avec la majeſté d'un dieu, & la tendre bonté d'un pere. Son fils, en qualité de vainqueur dans le plus pénible des jeux, tombe le premier à ſes pieds. Le monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence ni foibleſſe; mais la nature le trahit; & en lui attachant le bandeau des incas, ſes mains tremblent, ſon cœur s'émeut & s'attendrit; il laiſſe échapper quelques larmes; le front du jeune prince en eſt arroſé; il

(*) Auparavant on les appelloit *auqui*, *infans*, comme le traduit Garcilaſſo.

(**) D'un arbre appellé *manguey*. Ce détail eſt pris de l'hiſtoire.

les sent, il en est saisi, & de ses mains il presse les genoux paternels. Ces larmes d'amour & de joie sont la seule distinction que l'héritier du trône obtient sur ses émules. L'inca leur donne de sa main la marque la plus glorieuse de noblesse & de dignité : il leur perce l'oreille, & y suspend un anneau d'or ; faveur réservée à leur race, mais que n'obtient jamais celui qui trahit sa naissance, & qui n'en a pas les vertus.

Enfin, le roi prend la parole, & s'adressant aux nouveaux incas : « le plus sage des rois, leur » dit-il, Manco, votre aïeul & le mien, fut » aussi le plus vigilant, le plus courageux des » mortels. Quand le soleil, son pere, l'envoya » fonder cet empire, il lui dit : prends-moi pour » exemple : je me leve, & ce n'est pas pour » moi ; je répands ma lumiere, & ce n'est pas » pour moi ; je remplis ma vaste carriere, je » la marque par mes bienfaits, l'univers en jouit, » & je ne me réserve que la douceur de l'en » voir jouir : vas, sois heureux si tu peux l'être ; » mais songe à faire des heureux. Incas, fils du » soleil, voilà votre leçon. Quand il plaira à » votre pere que vous soyez heureux sans fa- » tigue & sans trouble, il vous rappellera vers » lui. Jusque-là, sachez que la vie est une course » laborieuse, que vos vertus doivent rendre utile, » non pas à vous, mais à ce monde où vous

» passez. Le lâche s'endort sur la route ; il faut
» que la mort, par pitié, lui vienne abréger son
» travail. L'homme courageux supporte le sien,
» & d'un pas sûr & libre, il arrive au terme où
» la mort, la mere du repos, l'attend.

» O toi, mon fils ! dit-il au prince, tu vois cet
» astre qui va finir son cours : que de biens,
» depuis son aurore, n'a-t-il pas faits à la na-
» ture ? Ce qui lui ressemble le plus sur la terre,
» c'est un bon roi. »

A ces mots, il se leve, & marche, accompagné de sa famille & de son peuple, pour aller, avec le pontife, sur le vestibule du temple, observer le front du soleil à son couchant, & en recueillir les oracles.

CHAPITRE V.

LE peuple & la cour elle-même ſe tiennent en ſilence au delà du parvis. Le roi ſeul monte les degrés du veſtibule où l'attend le grand-prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les ſecrets du ſombre avenir (*).

Le ciel étoit ſerein, l'air calme & ſans vapeurs ; & l'on eût pris dans ce moment l'horizon du couchant pour celui de l'aurore. Mais bientôt, du ſein de la mer Pacifique, s'éleve au deſſus de Palmar (**) un nuage pareil à des vagues ſanglantes ; préſage épouvantable dans ce jour ſolemnel. Le grand-prêtre en frémit ; cependant il eſpere qu'avant le coucher du ſoleil ces vapeurs vont ſe diſſiper. Elles redoublent, elles s'entaſſent comme les ſommets des montagnes ; & en s'élevant, elles ſemblent défier le dieu qui s'avance, de rompre la vaſte barriere qu'elles oppoſent à ſon cours. Il deſcend avec majeſté, & des rayons

(*) Il ne lui étoit pas permis de divulguer ce qu'il ſavoit de ſcience divine. (Garcil.)

(**) Promontoire ſous l'équateur.

qui l'environnent, perçant de tous côtés ces flots de pourpre, il les entr'ouvre ; mais ſoudain l'abyme eſt comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent ſur lui. Submergé, renaiſſant, il épuiſe les traits de ſa défaillante lumiere ; & laſſé du combat, il reſte enſeveli comme dans une mer de ſang.

Un ſigne encore plus terrible ſe manifeſte dans le ciel : c'eſt un de ces aſtres que l'on croyoit errants, avant que l'œil perçant de l'aſtronomie eût démêlé leur route dans l'immenſité de l'eſpace. Une comete, ſemblable à un dragon qui vomit des feux, & dont la brûlante criniere ſe hériſſe autour de ſa tête, paroît venir de l'orient, & voler après le ſoleil. Ce n'eſt dans le céleſte azur qu'une étincelle aux yeux du peuple ; mais le grand-prêtre, plus attentif, y croit diſtinguer tous les traits de ce monſtre prodigieux : il lui voit reſpirer la flamme ; il lui voit ſecouer ſes ailes embraſées ; il voit ſa brûlante prunelle ſuivre, du haut des cieux, la trace du ſoleil, dans l'ardeur de l'atteindre & de le dévorer. Mais, diſſimulant la terreur dont ce prodige le pénetre : « Prince, dit-il au roi, ſuivez-moi dans le tem» ple ; » & là, recueilli en lui-même, après avoir été quelque temps immobile & en ſilence devant l'inca, il lui parle en ces mots :

« Digne fils du dieu que je ſers, ſi l'avenir

» étoit inévitable, ce dieu bienfaisant nous épar-
» gneroit la douleur de le prévoir; & sans nous
» affliger d'avance du pressentiment de nos maux,
» il laisseroit à l'esprit humain son aveuglement
» salutaire, & au temps son obscurité. Puisqu'il
» daigne nous éclairer, ce n'est pas inutilement;
» & les malheurs qu'il nous annonce, peuvent
» encore se détourner. Ne vous effrayez point de
» ceux qui vous menacent; ils sont affreux, s'il
» en faut croire les signes que je viens d'obser-
» ver dans le ciel. Ces signes ne s'accordent pas:
» l'un me dit que c'est du couchant que doit
» venir une guerre sanglante; l'autre m'annonce
» un ennemi terrible, qui fond sur nous de
» l'orient; mais l'un & l'autre est un avis de ce
» dieu qui veille sur nous. Prince, armez-vous
» donc de constance. Être innocent & coura-
» geux, ne pas mériter son malheur, & le souf-
» frir; voilà la tâche que la nature impose à
» l'homme; le reste est au dessus de nous. »

Le prêtre, consterné, n'en dit pas davantage; & le monarque, renfermant la tristesse au fond de son cœur, sortit du temple, & se montra au peuple avec un front calme & serein. « Notre dieu,
» lui dit-il, sera toujours le même : il veille au
» sort de son empire, & il protege ses enfants. »

Alors on lui vint annoncer que des infortunés, chassés de leur patrie, lui demandoient l'hospi-

talité. « Qu'ils paroiſſent, répond l'inca : jamais
» les malheureux ne trouveront mon cœur inac-
» ceſſible, ni mon palais fermé pour eux. »

Les étrangers s'avancent : c'eſt le triſte débris de la famille de Montezume, fuyant le joug des Eſpagnols, & qui, de rivage en rivage, cherche un refuge impénétrable aux pourſuites de ſes tyrans.

Un jeune cacique ſe préſente à la tête de ces illuſtres fugitifs. A ſa démarche, à ſa noble aſſurance, on reconnoît en lui, tout ſuppliant qu'il eſt, l'habitude de commander. Un chagrin profond & cruel paroît empreint ſur ſon viſage ; mais ſa beauté, quoique ternie, eſt touchante dans ſa langueur ; en intéreſſant, elle étonne ; & l'altération de ſes traits annonce moins l'abattement que la ſouffrance d'une ame fiere & indignée de ſon malheur.

L'inca lui dit : « jeune étranger, apprenez-moi
» qui vous êtes, d'où vous venez, & quel coup
» du ſort vous fait chercher un aſyle en ces
» lieux ? »

« Inca, lui répond Orozimbo, (c'étoit le nom
» du Mexicain) tu vois en nous les déplorables
» reſtes d'un empire au moins auſſi vaſte, auſſi
» floriſſant que le tien. Cet empire eſt détruit.
» Le ſort ne nous laiſſoit que la fuite ou que
» l'eſclavage ; nous avons préféré la fuite. Deux

» hivers nous ont vus errants ſur les montagnes.
» Las de vivre dans les forêts & parmi les bêtes
» féroces, nous avons pris la réſolution d'aller
» chercher des hommes moins malheureux que
» nous, & moins cruels que nos tyrans. Il y a
» trois mois qu'à la merci des flots, nous par-
» courons, à travers mille écueils, les détours
» d'un rivage immenſe. Les maux que nous avons
» ſoufferts nous auroient accablés; le bruit de
» tes vertus a ſoutenu notre eſpérance. On te
» dit juſte & bienfaiſant; nous venons éprouver
» ſi la renommée en impoſe. Après toi, notre
» unique reſſource, celle qui, dans le malheur,
» ne manque jamais qu'à des lâches, c'eſt le cou-
» rage de mourir. »

« Etrangers, reprit le monarque, vous n'aurez
» pas en vain mis votre confiance en moi. Venez
» dans mon palais vous repoſer, & réparer vos
» forces. Je ſuis impatient d'entendre le récit de
» votre infortune; mais je deſire encore plus de
» vous la faire oublier. »

Le cacique & ſes compagnons, conduits au palais de l'inca, y ſont ſervis avec reſpect; mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence; car l'oſtentation de la proſpérité eſt une inſulte pour les malheureux. Un bain pur, des vêtementts frais, une table abondante & ſimple, des aſyles pour le ſommeil, où regne un

tranquille ſilence, ſont les premiers ſecours de l'hoſpitalité qu'exerce envers eux ce monarque.

Le lendemain il les reçoit au milieu de ſa famille, vertueuſe & paiſible cour ; il les fait aſſeoir autour de ſon trône ; & parlant au jeune Orozimbo avec tous les ménagements que l'on doit aux infortunés, il l'invite à ſoulager ſon cœur du poids accablant de ſes peines, en lui racontant ſes malheurs.

« Le ſouvenir en eſt cruel, dit le cacique » Mexicain, avec un triſte & profond ſoupir ; » mais je te dois l'effort d'en retracer l'affreuſe » image. Ecoute-moi, généreux prince ; & puiſſe » l'exemple de ma patrie t'apprendre à garantir » ces bords du fléau qui l'a ravagée ! » A ces mots, le ſilence regne dans l'aſſemblée des incas ; & le cacique reprend ainſi.

CHAPITRE VI.

ENFANTS du ſoleil, vous ſavez la route qu'il ſuit tous les ans. Il eſt à préſent ſur vos têtes; il y a trois lunes qu'il ſe levoit de même ſur le pays où je ſuis né. Ce pays s'appelle Mexique. Il avoit pour roi Montezume, dont nous ſommes les neveux. Montezume avoit des vertus, un cœur droit, généreux, fidele. Mais trop ſouvent, du ſein de la proſpérité naiſſent l'orgueil & l'indolence. Après avoir oublié qu'il étoit homme, il oublia qu'il étoit roi. Sa dureté ſuperbe éloigna ſes amis; ſa foibleſſe & ſon imprudence le livrerent aux mains d'un ennemi perfide, & cauſerent tous ſes malheurs.

Vingt caciques, tous poſſeſſeurs d'autant de fertiles provinces, étoient réunis ſous ſes loix. Trop puiſſant & trop abſolu, il abuſa de ſa fortune, ou plutôt ſes flatteurs, dont il avoit fait ſes miniſtres, en abuſerent en ſon nom; & de ſes provinces foulées, les unes ſecouant le joug, avoient repris leur liberté; d'autres, plus foibles ou plus timides, gémiſſoient en ſilence, &, pour ſe déclarer rebelles, attendoient qu'il fût malheureux; lorſqu'on apprit que vers l'aurore, dans

une enceinte où le rivage ſe courbe & embraſſe la mer (*), une race d'hommes, qu'on prenoit pour des dieux, étoient venus de l'orient ſur des châteaux ailés, d'où partoient l'éclair & la foudre; que de ces forteresſes flottantes ſur les eaux, dès qu'elles touchoient le rivage, on voyoit s'élancer des animaux terribles, qui portoient ſur leurs dos ces hommes immortels. Mille autres témoins aſſuroient que le quadrupede & l'homme n'étoient qu'un; que ſes pas rapides devançoient les vents; que ſes regards lançoient la mort, & une mort inévitable; que ſes deux têtes, d'homme & de bête farouche, dévoroient tout ce que le feu de ſes regards avoit épargné; & que la pointe de nos fleches s'émouſſoit ſur la dure écaille dont tout ſon corps étoit couvert.

Ces bruits répandoient l'épouvante. Un cri d'alarme univerſel retentit juſqu'à Mexico; (c'étoit le ſiege de l'empire). Montezume en parut troublé; mais la même foibleſſe qui lui faiſoit tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

Il ſut que ces brigands avides ſe laiſſoient appaiſer par de riches offrandes; il eſpéra les adoucir. Il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé & Teutilé, l'un blanchi

(*) Le golfe du Mexique.

dans les camps, l'autre dans les conſeils. Douze caciques (j'étois du nombre) accompagnoient cette ambaſſade; deux cents Indiens nous ſuivoient, chargés de riches préſents; vingt captifs, choiſis parmi ceux que l'on engraiſſoit dans nos temples pour être immolés à nos dieux, terminoient ce nombreux cortege.

Nous arrivons au camp des Eſpagnols (car c'eſt ainſi que ces brigands ſe nomment); & quel eſt notre étonnement, en voyant que cinq cents hommes épouvantoient des nations ! Oui, je l'avoue à notre honte, ils n'étoient que cinq cents; ce n'étoient que des hommes; & des millions d'hommes trembloient.

Nous parûmes devant leur chef.... Ah ! le perfide ! ſous quel air majeſtueux & tranquille il ſut déguiſer ſa noirceur !

Pilpatoé, en l'abordant, le ſalue, & lui parle ainſi : « Le monarque du Mexique, le puiſſant » Montezume, nous envoie te ſaluer, & ſavoir » de toi qui tu es, d'où tu viens, & ce que tu » veux. Si tu es un dieu propice & bienfaiſant, » voilà des parfums & de l'or. Si tu es un dieu » méchant & ſanguinaire, voilà des victimes. » Si tu es un homme, voilà des fruits pour te » nourrir, des vêtements pour ton uſage, & des » plumes pour te parer. »

« Non, nous ne ſommes point des dieux,

» nous répondit Cortès (car tel étoit ſon nom);
» mais, par une faveur du ciel, qui diſpenſe à
» ſon gré la force, l'intelligence & le courage,
» nous avons ſur les Indiens des avantages & des
» droits que vous reconnoîtrez vous-mêmes. Je
» reçois vos préſents, je retiens vos captifs pour
» m'obéir & me ſervir, non pour être offerts en
» victimes; car mon Dieu eſt un Dieu de paix,
» qui ne ſe nourrit point de ſang. Vous voyez
» l'autel que nos mains lui ont élevé; ſoyez té-
» moin du culte que nous allons lui rendre.
» Pour la premiere fois il deſcend ſur ces
» bords. »

L'autel étoit ſimple & ruſtique; un feuillage, en forme de temple, l'environnoit de ſon ombre; un vaſe d'or en faiſoit l'ornement; un pain léger, d'une extrême blancheur, & quelques gouttes de liqueur que nous prîmes d'abord pour du ſang, mais qui n'eſt que le jus d'un fruit délicieux, étoient l'offrande du ſacrifice. Ce culte n'avoit à nos yeux rien d'effrayant, rien de terrible; te l'avouerai-je cependant? Soit par la force de l'exemple, ſoit par le charme des paroles que proféroit le ſacrificateur, & par l'aſcendant invincible que leur Dieu prenoit ſur nos dieux, le reſpect de ces étrangers, proſternés devant leur autel, nous frappa, nous ſaiſit de crainte.

Après le facrifice, on nous fit avancer fous les pavillons de Cortès. Il nous reçut avec cet air d'affurance & d'autorité d'un maître abfolu qui commande. « Mexicains, nous dit-il, le vrai
» Dieu, le Dieu que j'adore, le feul que l'on
» doit adorer, puifqu'il a créé l'univers, qu'il
» le gouverne & le foutient, vient de defcendre
» fur ces bords; & il commande à vos idoles
» de s'anéantir devant lui. C'eft lui qui nous
» envoie pour abolir leur culte, & pour vous
» enfeigner le fien. Renverfez vos autels fan-
» glants, rafez vos temples abominables; &
» ceffez d'outrager le ciel par des offrandes qu'il
» abhorre; ou voyez en nous fes vengeurs. »

Pilpatoé lui répondit que, fi le Dieu qu'il nous annonçoit étoit le Dieu de la nature entiere, il avoit l'empire des cœurs comme celui des éléments; qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être plutôt connu & adoré dans ces contrées; qu'il étoit bien fûr qu'à fa voix le monde fe profterneroit; que c'étoit le fuppofer foible que de s'armer pour fa défenfe; que celui qui n'a qu'à vouloir, n'avoit pas befoin de fecours; & que c'étoit en faire un homme, & s'ériger foi-même en Dieu, que de s'établir fon vengeur. Il ajouta que fi ces étrangers, plus éclairés, plus fages & plus heureux que nous, venoient, par la feule puiffance de l'exemple & de la raifon, nous détromper

& nous instruire, nous croirions qu'en effet un Dieu se servoit de leur entremise; mais que la menace & la violence étoient les armes du mensonge, indignes de la vérité.

Cortès, étonné, répliqua que les desseins de son Dieu étoient impénétrables; qu'il n'en devoit pas rendre compte aux hommes; qu'il commandoit, & que c'étoit à nous d'adorer & d'obéir. Il nous assura cependant qu'il n'emploieroit jamais la force qu'à l'appui de la vérité. Il ne doutoit pas, disoit-il, que Montezume, & tous les sages de ses conseils & de sa cour, ne reconnussent aisément combien monstrueux & barbare étoit le culte des idoles qu'on arrosoit de sang humain; mais le peuple, endurci, aveuglé par ses prêtres, & accoutumé dès l'enfance à trembler devant ses faux dieux, avoit besoin qu'on le forçât, par une heureuse violence, à laisser tomber le bandeau de l'ignorance & de l'erreur.

Alors on servit un festin. Cortès nous admit à sa table. Il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous présentoit; car nous savions qu'on avoit égorgé un grand nombre de nos amis. Il pénétra notre pensée, & nous lui en fîmes l'aveu. « Non, dit-il, cet usage impie est en hor-
» reur parmi nous; & ni la faim la plus cruelle,
» ni la plus dévorante soif ne vaincroient notre
» répugnance pour la chair & le sang humain....»

Quelle

Quelle répugnance, grands dieux ! ils ne dévorent pas les hommes; mais les en égorgent-ils moins? Et qu'importe lequel des deux, du vautour ou du meurtrier, aura bu le ſang innocent?

Au ſortir du feſtin, nous eûmes le ſpectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels ! on voit bien qu'ils ſont nés pour détruire. Quel art profond ils en ont fait! Ils s'élancerent, à nos yeux, ſur ces animaux redoutables, que, d'une main, ils ſavent gouverner, tandis que l'autre fait voler autour d'eux un glaive étincelant & rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il eſt poſſible, l'avantage prodigieux que leur donne ſur nous la fougue, la vîteſſe, la force de ces animaux, fiers eſclaves de l'homme, & qui combattent ſous lui !

Mais cet avantage étonnant l'eſt moins que celui de leurs armes : puiſſes-tu ne jamais connoître l'uſage qu'ils ont fait du feu & d'un métal dur & tranchant, qu'ils mépriſent, les inſenſés ! & auquel ils préferent l'or, inutile à notre défenſe. Puiſſes-tu ne jamais entendre cette foudroyante machine, dont on fit l'eſſai devant nous ! Le tonnerre du ciel n'eſt pas plus effrayant, lorſqu'il roule ſur les nuages. Inca, c'eſt le génie de la deſtruction qui leur a fait ce don fatal. Et ce ne ſeroit encore rien, ſans l'intelligence & l'accord de leurs mouvements imprévus pour l'attaque & pour la défenſe. Cet art de marcher

ſans ſe rompre, de ſe déployer à propos, de ſe rallier au beſoin; cet art, changé en habitude, eſt ce qui les rend invincibles. Nous défions la mort; nous la bravons comme eux; nous ne ſavons pas la donner...... A ces mots le jeune cacique, laiſſant tomber ſa tête ſur ſes genoux, & de ſes mains cachant ſes larmes: pardonne, dit-il à l'inca, une rage, hélas! impuiſſante. Il eſt des maux contre leſquels jamais le cœur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès, en échange de l'or, des perles, des tiſſus qu'on lui avoit offerts, nous fit quelques préſents futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

« Je ne vous ai parlé juſqu'à préſent, ajouta-
» t-il, qu'au nom du Dieu qui m'a choiſi pour
» renverſer vos idoles, & pour lui élever des tem-
» ples ſur les débris de leurs autels; mais vous
» voyez encore en moi le miniſtre d'un roi puiſ-
» ſant, d'un roi qui, vers les bords d'où le
» ſoleil ſe leve, regne ſur des états plus vaſtes,
» plus riches & plus floriſſants que l'empire de
» Montezume. Il veut bien cependant l'avoir
» pour allié. Dites à Montezume que je viens à
» ſa cour pour lui offrir cette alliance, & que
» Charles d'Autriche, monarque d'orient, ne
» doute pas qu'on ne lui rende, dans la per-
» ſonne de ſon miniſtre, tout ce qu'on doit à la
» majeſté & à l'amitié d'un grand roi. »

Pilpatoé lui répondit encore, que ſi ſon maître étoit ſi riche & ſi puiſſant, on s'étonnoit qu'il envoyât chercher ſi loin des alliés & des amis; que Montezume ſeroit ſans doute honoré de cette ambaſſade; mais qu'il falloit du moins attendre ſon aveu, pour pénétrer dans ſes états.

« Expoſez-lui, nous dit Cortès, que, pour le » voir, j'ai traverſé les mers; que l'honneur » de mon roi exige qu'il m'entende; que, ſans » lui faire injure, il ne peut refuſer de me » recevoir dans ſa cour; & que je ſerois trop » indigne de ce titre d'ambaſſadeur, dont je » ſuis revêtu, ſi je m'en retournois chargé » de ſes mépris, ſans en avoir tiré vengeance. »

CHAPITRE VII.

La réponſe de Montezume ne ſe fit pas longtemps attendre. Il crut, par de nouveaux préſents, adoucir le refus qu'il faiſoit à Cortès de le laiſſer pénétrer plus avant. Mais Cortès reçut les préſents, & perſiſta dans ſa demande.

Il avoit ſu quelle étoit la haine des caciques pour Montezume ; il leur avoit promis d'abaiſſer ſon orgueil, d'aſſurer leur indépendance ; & déjà reçu en ami dans le palais de Zampola (*), nous le trouvâmes environné d'une foule de rois, tous vaſſaux de l'empire, dont il avoit formé ſa cour.

« Vous voyez, lui dit Teutilé, avec quelle ma-
» gnificence Montezume répond à l'amitié d'un
» roi qui veut bien rechercher la ſienne. Mais les
» mœurs, les uſages, les loix de ſon empire ne
» lui permettent rien de plus ; & à moins de vous
» déclarer ſes ennemis, vous ne pouvez tarder à
» quitter ce rivage. »

Cortès, à ces mots, regardant les caciques ſes alliés avec un air riant & fier, ſembla vouloir les

(*) *Zampoala.*

raſſurer ; & puis, compoſant ſon viſage : « ren-
» dez-vous, nous dit-il, demain au port où mes
» vaiſſeaux m'attendent ; vous y apprendrez ma
» réſolution. »

A l'inſtant, quelques-uns des ſiens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en ſecret. Il écoute, & ſoudain, avec emportement, il nous ordonne de le ſuivre.

Il marche au temple, où l'on menoit de jeunes captifs, deſtinés à être immolés à nos dieux ; car c'étoit l'une de nos fêtes. Il arrive au moment qu'on livroit les victimes aux mains du ſacrificateur. « Arrêtez, dit-il, arrêtez, hommes ſtupides
» & féroces. Vous offenſez le ciel en croyant
» l'honorer. » A ces mots, s'élançant lui-même entre le prêtre & les victimes, il commande qu'on les dégage, & qu'on les garde auprès de lui.

Tout le peuple étoit aſſemblé ; les prêtres, indignés, crioient au ſacrilege, & demandoient vengeance pour leurs dieux outragés ; un murmure confus, élevé dans la foule, annonçoit un ſoulévement ; Cortès n'attend pas qu'il éclate. Accompagné de quelques-uns des ſiens, il monte, & force le cacique à monter les degrés du temple ; & là, ſaiſiſſant d'une main ce prince interdit & tremblant, & de l'autre, levant ſur lui ſon glaive prêt à le percer : « bas les armes, dit-il au peuple,
» d'une voix forte & menaçante, ou je frappe,

» & je vais commander à l'inſtant qu'on égorge
» tout ſans pitié. »

Le fer levé ſur le cacique, la voix de Cortès, ſa menace, ſon étonnante réſolution glacent tous les eſprits, & la rumeur eſt étouffée. Comment ne pas craindre celui qui brave impunément les dieux ? A ſon courage, à ſa fierté, il paroiſſoit un dieu lui-même. Il ſe fait amener les ſacrificateurs, qui s'étoient retirés à l'ombre des autels. « Hé bien, dit-il, eſt-ce ainſi que vos dieux vous
» défendent, vous & leur temple ? Qui les re-
» tient ? qui les enchaîne ? Je ne ſuis qu'un mor-
» tel ; que ne m'écraſent-ils, puiſque j'oſe les
» inſulter ? Allez, vos dieux ſont impuiſſants ; ils
» ne ſont rien que les fantômes du délire & de
» la frayeur. Des dieux avides de carnage, &
» nourris de chair & de ſang ! Pouvez-vous bien
» y croire ? Et ſi vous y croyez, pouvez-vous
» adorer les plus méchants des êtres ? Abjurez
» ce culte exécrable, & renoncez, pour le vrai
» Dieu, à ces idoles monſtrueuſes, que vous nous
» allez voir briſer. »

Il dit, & profitant de la terreur profonde dont tout le peuple étoit frappé, il commande à ſa troupe de renverſer nos dieux du haut de leurs autels, & de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous eſpérions tous que le temple s'écrouleroit ſur les profanateurs.

Le temple resta immobile ; & nos dieux, renversés, roulés dans la poussiere, se laisserent fouler aux pieds.

L'étranger, alors, reprenant une sérénité tranquille : « peuple, dit-il, voilà vos dieux. C'est à » ces simulacres vains que vous avez sacrifié des » millions de vos semblables. Ouvrez les yeux, » & frémissez. » Ensuite il fit venir les jeunes Indiens, arrachés de la main des prêtres. « Mes » enfants, leur dit-il, vivez ; donnez la vie à » d'autres hommes ; rendez-la douce, tranquille, » heureuse à ceux dont vous l'avez reçue, & » gardez-en le sacrifice pour le moment où votre » prince, votre patrie & vos amis vous le demanderont dans les combats.

» Vous voyez, reprit-il, en nous adressant la » parole, que j'ai quelque raison de vouloir pénétrer jusqu'à la cour de Montezume. A demain. » Rendez-vous au port ; vous jugerez s'il est » prudent qu'il persiste dans ses refus. »

Inca, tu ne peux concevoir la révolution soudaine qui se fit dans tous les esprits, quand le peuple fut assuré de la ruine de ses dieux. Imagines-toi des esclaves flétris, courbés, dès leur naissance, sous les chaînes de leurs tyrans, & qui, tout-à-coup délivrés de cette longue servitude, respirent, soulagés d'un fardeau accablant : tel fut le peuple de Zampola. D'abord un reste

de frayeur troubloit & réprimoit ſa joie. Il ſembloit craindre que la vengeance de ſes dieux ne fût qu'aſſoupie, & ne vînt à ſe réveiller. Mais quand il les vit mutilés & diſperſés hors de leur temple, il ſe livra à des tranſports qui firent bien voir que ſon culte n'avoit jamais été que celui de la crainte, & qu'il déteſtoit dans ſon cœur les dieux que ſa bouche imploroit.

« Sans doute, dit l'inca; & il n'eſt pas dans » l'homme, d'aimer, d'adorer autre choſe qu'un » être juſte & bienfaiſant, tel que vous l'annon» çoient, que l'adoroient eux-mêmes ces étran» gers, dont je conçois une autre opinion que » vous. » Ce ſont des tigres, dit le cacique, qui adorent un tigre comme eux. Ils nous annoncent un Dieu de paix, un Dieu propice & débonnaire; c'eſt un piege qu'ils tendent à la crédulité. Leur Dieu eſt cruel (*a*), implacable, & mille fois plus altéré de ſang que tous les dieux qu'il a vaincus.

Apprends que, ſous nos yeux, ils lui ont immolé plus d'un million de victimes; qu'en ſon nom ils ont fait couler des flots de larmes & de ſang; qu'il n'en eſt point raſſaſié, & qu'il leur en demande encore. Mais laiſſe-moi pourſuivre; tu vas bientôt connoître & déteſter ces impoſteurs.

Le lendemain on nous mena au port, où étoit la flotte de Cortès, & l'on nous dit de l'y attendre. Mille penſées nous agitoient. Ce que nous

avions vu la veille, ce que nous avions entendu, l'ascendant que prenoit cet homme inconcevable sur l'esprit des caciques & sur l'ame des peuples, l'apparence de ses vertus, la puissance de sa parole, la chûte de nos dieux, le triomphe du sien, tout nous plongeoit dans des réflexions accablantes sur l'avenir.

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenses, dont la structure étoit un prodige pour nous. Leurs larges flancs sont un assemblage de bois solides, qu'on a courbés & façonnés comme des joncs flexibles; leurs ailes sont des tissus d'écorce, suspendus à des tiges d'arbres aussi élevés que nos cedres; ces tissus, flottants dans les airs, se laissent enfler par les vents. Ainsi c'est aux vents qu'obéit cette forteresse mouvante; une seule rame, attachée à l'extrêmité du canot, lui sert à diriger son cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante industrie, Cortès arrive, accompagné des siens. A l'instant ses soldats se jettent sur les barques. Nous croyions les voir s'éloigner; mais cette fausse joie est tout-à-coup suivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vastes édifices : bois, métaux, voiles & cordages, on enleve tout; & Cortès, donnant l'exemple à sa troupe, s'élance, la flamme à la main, embrase l'un de ses canots, & les fait tous réduire en cendre.

Tandis que la flamme ondoyante les enveloppe & les consume, Cortès, avec une tranquillité insultante, nous regarde, & nous parle ainsi : « tant que j'aurois eu le moyen de m'éloigner » de ce rivage, Montezume auroit pu douter si » je persisterois dans ma résolution. Mexicains, » dites-lui ce que vous avez vu, & qu'il se pré- » pare à me recevoir en ami ou en ennemi. » Ce fut avec cette arrogance qu'il nous renvoya consternés.

NOTE.

(*a*) LEUR *Dieu est cruel.*] Barthelemi de Las-Casas, après avoir fait à Charles-Quint la peinture des cruautés commises dans le nouveau monde, « voilà, dit-il, pourquoi » les Indiens se moquent du Dieu que nous adorons, & » persistent opiniâtrément dans leur incrédulité : ils croient » que le Dieu des chrétiens est le plus méchant des dieux, » parce que les chrétiens, qui le servent & qui l'adorent, » sont les plus méchants & les plus corrompus de tous les » hommes. »

(*Découvertes des Ind. occid. pag.* 180.)

CHAPITRE VIII.

MONTEZUME attendoit notre retour avec impatience. Il aſſembla ſes miniſtres & ſes prêtres pour nous entendre. La préſence des prêtres nous fit diſſimuler l'humiliation & l'opprobre dont le Dieu de Cortès avoit couvert nos dieux ; tout le reſte fut expoſé dans un récit fidele & ſimple, & quelques figures tracées nous aiderent à faire entendre ce qui ne pouvoit s'exprimer. Le monarque nous écoutoit avec cet étonnement ſtupide, qui ſemble interdire à l'ame la penſée & la volonté. « Ces étrangers, dit-il, ont ſur nous,
» je l'avoue, un aſcendant qui m'épouvante. Tout
» ce que vous m'en racontez, me ſemble tenir
» du prodige, & j'y vois quelque choſe au deſſus
» de l'humain. »

« Ils ſont plus éclairés, ſans doute, & plus
» induſtrieux que nous, lui dit Pilpatoé ; mais
» toutes leurs lumieres ne les rendent pas im-
» mortels. La fatigue, la faim, le ſommeil, la
» douleur, tous les beſoins, tous les maux de
» la vie ſont faits pour eux comme pour nous.
» Leur ame s'écoule avec leur ſang par la pi-
» quure d'une fleche, comme celle d'un Indien :

» c'eſt ce que je voulois ſavoir ; le reſte eſt de
» peu d'importance. »

Montezume, à qui ce diſcours devoit inſpirer du courage, n'en parut point touché. Il regardoit les prêtres, & il ſembloit chercher à lire dans leurs yeux.

Alors le pontife ſe leve, & d'un air impoſant : « ſeigneur, dit-il à Montezume, ne vous étonnez
» pas de la foibleſſe de nos dieux & de la déca-
» dence où tombe leur empire. Nous avons évo-
» qué le puiſſant dieu du mal, le formidable
» Telcalépulca. Il nous eſt apparu ſur le faîte du
» temple, dans les ténebres de la nuit, au milieu
» des nuages que ſillonnoit la foudre. Sa tête
» énorme touchoit au ciel ; ſes bras, qui s'éten-
» doient du midi juſqu'au nord, ſembloient en-
» velopper la terre ; ſa bouche étoit remplie du
» venin de la peſte, qu'elle menaçoit d'exhaler ;
» dans ſes yeux ſombres & cavés petilloit le feu
» dévorant de la famine & de la rage ; il tenoit
» d'une main les trois dards de la guerre, de
» l'autre il ſecouoit les chaînes de la captivité.
» Sa voix, pareille au bruit des vents & des tem-
» pêtes, nous a fait entendre ces mots : on me
» dédaigne ; on ne fait plus couler ſur mes au-
» tels que le ſang de quelques victimes, que l'on
» néglige d'engraiſſer. Qu'eſt devenu le temps où
» vingt mille captifs étoient égorgés dans mon

» temple ? Ses voûtes ne retentiſſoient que de
» gémiſſements & de cris douloureux, qui rem-
» pliſſoient mon cœur de joie ; mes autels na-
» geoient dans le ſang ; mon parvis regorgeoit
» d'offrandes. Montezume a-t-il oublié que je ſuis
» Telcalépulca, & que tous les fléaux du ciel
» ſont les miniſtres de ma colere ? Qu'il laiſſe
» tous les autres dieux languir, tomber de dé-
» faillance ; leur indulgence les expoſe au mé-
» pris : en le ſouffrant ils l'encouragent ; mais
» c'eſt le comble de l'imprudence de négliger le
» dieu du mal. »

Épouvanté d'un tel prodige, Montezume ordonne à l'inſtant que, parmi les captifs, on en choiſiſſe mille pour les immoler à ce dieu ; que dans ſon temple tout abonde pour les engraiſſer à la hâte, & qu'il en ſoit fait inceſſamment un ſacrifice ſolemnel.

A ce récit, l'inca s'écrie en frémiſſant : « quoi !
» dans un jour mille victimes ? » Que veux-tu, lui dit le cacique ? Tant de calamités ont affligé la terre, que l'homme, foible & malheureux, a regardé le dieu du mal comme le plus puiſſant des dieux ; & pour le déſarmer, il croit devoir lui rendre un culte barbare & ſanglant, un culte enfin qui lui reſſemble. Je te l'ai dit, ces étrangers lui ſacrifient comme nous. Et à quelle autre divinité offriroient-ils tant d'homicides ? C'eſt là le ſecret

qu'ils nous cachent ; & c'eſt par là, ſans doute, qu'ils gagnent la faveur de ce dieu altéré de larmes & de ſang.

L'indolent & foible monarque croyoit avoir pourvu à tout, en ordonnant ce ſacrifice ; mais ſon ennemi s'avançoit. Vainqueur de nos voiſins (*), & ſecondé par les vaincus, il parut avec une armée. Ce fut alors que Montezume ne diſſimula plus ſon découragement. Il voulut eſſayer encore avec les Eſpagnols la force des bienfaits ; il leur offrit de partager avec eux ſes tréſors immenſes, & de faire pour eux les frais d'une nouvelle flotte, s'ils vouloient s'éloigner : miſérable reſſource ! C'étoit leur montrer ſa foibleſſe, accroître leur orgueil, & irriter encore leur inſatiable avarice. Auſſi Cortès, plus obſtiné & plus arrogant que jamais, déclara-t-il qu'en vain l'on croyoit l'éblouir par des préſents qu'il mépriſoit ; que l'or n'effaçoit point les taches que faiſoit l'injure, & que l'affront qu'il avoit reçu, ne ſe lavoit que dans le ſang.

Cette ville ſuperbe, qui n'eſt plus que ruines, la malheureuſe Mexico, s'élevoit au milieu d'un lac, comme ſortant du ſein des eaux ; on y arrivoit par des digues qu'on pouvoit couper aiſé-

---

(*) Le peuple de Tlaſcala.

ment ; celle par où venoit Cortès, traverſoit la ville où régnoit mon pere ; & pour diſputer ce paſſage, mon pere ne demandoit que l'aveu de Montezume ; il ne put l'obtenir : il fallut recevoir ces étrangers comme nos maîtres, nous humilier devant eux..... O combien je frémis ! combien je déteſtai l'ordre abſolu qui nous forçoit à cet abaiſſement ! Quel vice, dans un roi, qu'un excès de foibleſſe ! Il vient lui-même, déſarmé, au devant de ſes ennemis, s'efforçant de cacher ſa honte ſous ſa vaine magnificence ; il les reçoit avec toutes les marques de la joie & de l'amitié, les comble de préſents, les invite à loger dans le palais du roi ſon pere (*), & inacceſſible pour nous, n'eſt plus viſible que pour eux. Cortès, le plus diſſimulé des hommes, le flatte, l'éblouit, gagne ſa confiance, & l'attire (adreſſe incroyable !) dans ce palais changé en fortereſſe, qu'ils occupoient, lui & les ſiens.

Ah ! c'eſt ici, s'écria le cacique, le comble de la perfidie, de l'inſolence & de l'outrage. Au milieu de ſa ville, au milieu de ſon peuple, & dans le palais de ſon pere, Montezume lui-même eſt retenu captif, en otage, par ces brigands. Ils ſont plus, & pour achever d'abattre & d'avilir ſon

---

(*) Le palais d'Axayaca.

ame, ils l'enchaînent comme un esclave, ou plutôt comme un criminel. Montezume, que son orgueil & son courage avoient abandonné, tendit les mains, & sans se plaindre, reçut ces liens flétrissants. Il porta la bassesse jusqu'à se réjouir, lorsqu'on daigna l'en délivrer.

Honteux de sa foiblesse, il voulut la cacher à son peuple, à sa cour, à ses ministres même. Il dit qu'il venoit d'expier, par une peine volontaire, la mort de quelques-uns des soldats de Cortès (*a*), tués dans les champs de Zampola; il permit que, devant ses yeux, on fît brûler vifs ceux des siens qui avoient puni leur insolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avoit tué deux de sa main, & qui s'étoit montré à nous, de la droite portant la tête d'un Castillan (*), & de la gauche la fleche encore sanglante dont il l'avoit percé; je le vis, ce brave homme, à qui jamais la peur n'avoit fait baisser la paupiere, cet homme tel, que si le Mexique en avoit eu vingt comme lui, le Mexique eût été sauvé; je le vis périr dans les flammes : Cortès l'y fit jeter vivant. Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant; c'est son frere : il alloit se brûler avec lui; je le retins, & je lui dis : « que

(*) Ce Castillan s'appelloit Arguello.

» fais-tu ?

» fais-tu ? tu nous abandonnes ! tu veux mourir ;
» & tu n'es pas vengé ! »

Montezume dévora tout, les affronts & les violences ; il se loua de la bonté, de la noblesse de Cortès ; il feignit d'être heureux & libre au milieu de ses gardes, qui le faisoient trembler, & qu'il appelloit ses amis. Le malheureux invitoit son peuple à venir leur donner des fêtes, & sa cour à les honorer. Le bien de son empire, le maintien de la paix, l'avantage de cette alliance, qui déguisoit sa servitude, les avis secrets de ses dieux, il mit tout en usage pour nous en imposer. Il voulut même paroître libre à ceux dont il étoit l'esclave. Il prévenoit leur volonté pour se dispenser de la suivre, & s'imposoit les plus dures loix, de peur qu'on ne les lui dictât. A l'avarice de ses maîtres, il prodiguoit des monceaux d'or. Il offrit de rendre à leur prince un hommage que leur orgueil eût à peine exigé de lui. Il croyoit donner à cet acte de foiblesse & de dépendance l'apparence de la justice & de la magnanimité ; & il se consoloit de s'avilir lui-même, pourvu qu'on ne vît pas qu'il y étoit forcé. Ses dieux, qui le trompoient, qui l'avoient tous trahi, furent les seuls qu'il défendît avec une noble constance ; tout le reste, l'honneur, la liberté, les biens de son peuple & de sa couronne, tout fut abandonné à ses insolents oppresseurs.

Il efpéroit qu'à la fin, comblés de fes préfents, adoucis par fes complaifances, raffafiés de notre honte & de leur gloire, ils confentiroient à nous délivrer d'eux. Ils le promirent, & le ciel fembla vouloir les y contraindre ; car on apprit que de nouveaux brigands, partis des mêmes régions, venoient leur ravir leur conquête ; & Cortès, obligé de les aller combattre, ne pouvoit laiffer dans nos murs qu'un très-petit nombre des fiens. Mais tel étoit l'étonnement, l'abattement de Montezume, que ce petit nombre fuffit pour le retenir parmi eux. On le preffa de confentir à fa délivrance ; il en fut offenfé. Il dit qu'il n'étoit point captif ; que fa conduite étoit volontaire, & plus fage qu'on ne penfoit ; qu'il lui en avoit affez coûté pour s'attacher de tels amis, & qu'il ne vouloit pas s'expofer au reproche de leur avoir manqué de foi. « J'ai leur parole, ajouta-t-il, » qu'après s'être affurés de la nouvelle flotte, ils » vont s'éloigner de ces bords. »

Montezume étoit fi frappé de cette illufion, que toute la fcélérateffe du crime dont tu vas frémir, put à peine le détromper. On célébroit l'une de nos fêtes ; & il étoit d'ufage, dans ces folemnités, de rendre hommage aux dieux par des danfes publiques. La fleur de la jeune nobleffe s'y diftinguoit par fa magnificence ; & Montezume, fur la foi de la paix, voulut que ces bri-

gands, qu'il appelloit ses hôtes, fussent présents à ce spectacle. Ils étoient en petit nombre, mais ils étoient armés ; & nous étions sans armes comme sans défiance. Qu'on s'imagine voir des lynx, des léopards errants autour d'un pâturage, où bondit un foible troupeau de chevreuils ou de daims paisibles. La soif du sang qui les dévore, s'irrite sourdement au fond de leurs entrailles ; ils approchent sans bruit, dissimulant leur rage ; mais leurs regards avides la décelent ; & tout-à-coup, s'y abandonnant, ils s'élancent sur le troupeau, dont ils font un carnage horrible. Tels on voyoit les Castillans témoins de nos paisibles jeux, nous entourer, nous observer avec des yeux où l'avarice étinceloit comme une fievre ardente. L'or, les perles, les diamants dont nous étions parés, viles richesses qu'ils adorent, allumerent en eux cette ardeur furieuse pour laquelle rien n'est sacré. Éperdus, forcenés, se donnant l'un à l'autre le signal (*) du meurtre & de la rapine, ils tirent le glaive ; & fondant sur les Indiens, ils égorgent tout ce que la frayeur, l'épouvante & la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maîtres de ce champ de carnage, on les voyoit dépouiller leur proie, & s'applaudir de leur butin, aussi peu sen-

(*) Ce signal étoit le nom de saint Jacques.

sibles aux plaintes des mourants, que le sont les bêtes féroces au cri des animaux tremblants qu'elles déchirent, & dont elles boivent le sang.

Après ce crime atroce, il falloit, ou périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Montezume eut beau colorer la noirceur de leur attentat ; on ne l'écouta plus : l'emportement du peuple & sa fureur étoient au comble. Il vint au palais de mon pere le supplier de prendre sa défense, & de l'aider à délivrer son roi. O mon pere ! si la valeur, la prudence, la fermeté avoient pu sauver ta patrie, qui mieux que toi eût mérité d'en être le libérateur ? Sous lui le trouble & le tumulte font place à l'ordre & au conseil. A la tête du peuple, il force l'ennemi à se retirer dans l'enceinte du palais qui lui sert d'asyle, le réduit à ne plus paroître, & l'assiege de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortès.

NOTE.

(a) *Quelques-uns des soldats de Cortès.*] Descalante & sept Espagnols, du nombre de ceux qu'on avoit laissés à la Vera-Cruz. Ils avoient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'empire.

CHAPITRE IX.

CET heureux brigand, délivré d'un rival (*) qui venoit lui diſputer ſa proie, avoit tiré de nouvelles forces du parti oppoſé au ſien (*a*). Plus fier que jamais, il arrive, il s'avance ; un ſilence morne l'étonne en entrant dans nos murs. Il pénetre avec défiance juſqu'aux portes de ſon palais, & s'y enferme avec ſes compagnons.

Mon pere les ſuivoit des yeux ; il entendit leurs cris de joie. « Demain, dit-il, demain, ſi le ciel » nous ſeconde, nous changerons ces cris en des » cris de douleur. » En effet, dès le jour ſuivant, tout le peuple fut ſous les armes, & mon pere ordonna l'aſſaut. Inca, ce moment fut terrible. S'il né nous eût fallu franchir que des murs hériſſés de lances & d'épées, ce péril ne feroit pas digne d'être rappellé ; mais peins-toi un mur de feu, un rempart foudroyant, d'où partoient ſans ceſſe, à travers des tourbillons de fumée & de flamme, une grêle homicide & d'horribles tonnerres, dont tous les coups étoient marqués par

(*) Narvaëz.

un vuide affreux dans nos rangs. Ce vuide étoit rempli ; nos Indiens, couverts du ſang de leurs amis, qui rejailliſſoit autour d'eux, marchoient ſur des monceaux de morts. C'étoit le courage effréné de la haine, de la vengeance & du déſeſpoir réunis. On travailloit obſtinément à briſer les murs & les portes ; on ſe faiſoit, avec des lances, des échelons pour s'élever ; les Indiens bleſſés ſervoient, en expirant, de degrés à leurs compagnons, pour atteindre au haut des murailles ; le trouble, l'effroi, l'épouvante régnoient au dedans, la fureur au dehors. C'en étoit fait, ſi le ſoleil, en nous dérobant ſa lumiere, n'eût pas terminé le combat.

La nuit, des fleches enflammées embraſerent les toits de ce palais funeſte ; l'horreur de l'incendie en écarta le ſommeil ; & tandis qu'au milieu des ſiens, Cortès travailloit à l'éteindre, nous prîmes un peu de repos. Mais l'aurore du jour ſuivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi ſort ; la ville entiere devient un champ de bataille. Notre ſang l'inonda ; mais nous vîmes auſſi, & avec des tranſports de joie, couler celui des Caſtillans. La nuit fit ceſſer le carnage. L'ennemi rentra dans ſes murs.

Il fallut donner quelques jours aux devoirs de la ſépulture ; & l'ennemi les employa à conſtruire des tours mouvantes, pour combattre à l'abri

d'une grêle de pierres qu'on lui lançoit du haut des toits. Cependant mon pere appliquoit tous ses soins à éviter, dans le combat, ce désordre qui nous perdoit ; à donner à nos mouvements plus d'accord & d'intelligence ; à établir ses postes, disposer ses attaques, ménager pas à pas une retraite à ses troupes, & l'interdire à l'ennemi. La ville, bâtie au milieu d'un lac, étoit coupée de canaux, dont les ponts, faciles à rompre, pouvoient laisser après nous de larges fossés à franchir. C'est sur-tout de cet avantage qu'il vouloit qu'on sût profiter.

« O mes enfants ! nous disoit-il, gardez-vous » de cette ardeur aveugle, qui vous ôte la liberté » d'agir ensemble & de concert. La foule est » toujours foible ; & dans les flots pressés d'un » peuple qui charge en tumulte, le nombre nuit » à la valeur. Observez, dans vos mouvements, » l'ordre que je vous ai prescrit ; je vous répons » de la victoire. Elle coûtera cher ; mais ce n'est » pas ici le moment de nous ménager. Il seroit » indigne de nous de fuir, dans les combats, la » mort qui nous attend sous nos toits, dans les » bras de nos enfants & de nos femmes. Mais la » liberté, la vengeance, la gloire d'avoir bien » servi votre patrie & votre roi, vous ne les trou- » verez qu'avec moi, au milieu de vos ennemis » terrassés. »

Enfin, du palais de Cortès, on vit ſortir ces tours pleines d'hommes armés, que traînoient de fiers quadrupedes, & dont la cîme chancelante lançoit de rapides feux. Mais des pierres énormes, tombant du haut des toits, les eurent bientôt fracaſſées. On combattit à découvert, ſans trouble & ſans confuſion. Le meurtre étoit affreux, mais tranquille. A travers l'incendie de nos palais, où l'ennemi portoit la flamme, la fureur marchoit en ſilence ; la mort s'avançoit à pas lents. Chaque tranchée étoit un poſte, attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes terribles qui ſont l'image de la foudre, étoit le ſeul qu'eût l'ennemi ſur nous ; mais quel nombre, ou quelle valeur peut compenſer cet avantage ? Ce fut ce qui rendit douteux le ſuccès d'un combat ſi long & ſi ſanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plutôt laſſé que vaincu.

Mon pere, en nous montrant parmi les morts quarante de ces furieux (*b*), nous faiſoit eſpérer d'exterminer le reſte. « Encore deux combats » comme celui-ci, nous diſoit-il, & le Mexique » eſt délivré. »

Le peuple regardoit d'un œil avide les Caſtillans étendus à ſes pieds. « Ils ne ſont pas immor- » tels, » diſoit-il, en comptant leurs bleſſures. Chacun s'attribuoit la gloire d'avoir porté l'un de ces coups.

Encouragé par ce ſpectacle, on attendit avec impatience l'aſſaut remis au lendemain. Il fut tel que les aſſiégés ne pouvoient plus le ſoutenir. On approchoit des murs; on alloit bientôt les franchir, & gagner la premiere enceinte. Cortès alors, déſeſpéré, força Montezume à paroître, pour nous ordonner de ceſſer. Montezume ſe montre, &, du haut des murailles, il fait ſigne de l'écouter. Sa préſence ſuſpend l'aſſaut. Le peuple, ſaiſi de reſpect, ſe proſterne & prête ſilence. Le monarque éleva la voix : il remercia ſes ſujets d'avoir tenté ſa délivance; mais il leur dit qu'il étoit libre, & au milieu de ſes amis. « Du reſte, ils con» ſentent, dit-il, à ſe retirer dès demain, pourvu » qu'à l'inſtant même l'on mette bas les armes, » & que, pour ſigne de la paix, on ceſſe toute » hoſtilité. Je le veux, je vous le commande. » Obéiſſez à votre roi. »

La multitude, à cette voix, étoit incertaine & flottante. Mon pere la détermina.

« Si tu es libre, grand roi, dit-il à Montezume, » ſors de ta priſon, & viens régner ſur nous. » Juſque-là nous n'écoutons point un malheureux » prince, qu'on force à ſe trahir lui-même. Non, » peuple, ce n'eſt pas votre roi qui vous parle; » c'eſt un captif que l'on menace, & qui ſubit la » loi de la néceſſité. Sa bouche demande la paix; » ſon cœur implore la vengeance. Vengez-le

» donc, ſans écouter ce que lui dictent ſes tyrans. »

A ces mots l'aſſaut recommence. On crie au roi de s'éloigner. L'ennemi l'arrête & l'expoſe à nos coups. Mon pere, qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque....... Il n'eſt plus temps. Une pierre fatale a frappé Montezume. Il chancelle, & tombe expirant dans les bras de ſes ennemis. En le voyant tomber, le peuple jette un cri de douleur, s'épouvante & s'enfuit, comme chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous renvoie ſon corps pâle & défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empreſſe, l'environne, & déteſtant la main qui l'a frappé, remplit l'air de ſes hurlements, & baigne ſon roi de ſes larmes.

Les caciques s'aſſemblent, & mon pere eſt élu pour ſuccéder à Montezume. Alors un nouveau plan d'attaque & de défenſe acheve de déconcerter & d'effrayer nos ennemis.

Mon pere, aux aſſauts meurtriers, préféra les lenteurs d'un ſiege. Dans une enceinte inacceſſible au feu des Eſpagnols, il les fit entourer de tranchées & de remparts. Les travaux avançoient. Cortès s'en épouvante, & il médite ſa retraite. C'étoit le moment déciſif. Il lui falloit, pour s'échapper, repaſſer ſur l'une des digues dont le lac étoit traverſé; & mon pere, ayant bien prévu que Cortès choiſiroit les ombres de la nuit pour favoriſer ſon paſſage, fit rompre les ponts de la

digue, la borda d'une multitude de canots remplis d'Indiens, habiles à tirer de l'arc & de la fronde ; & à la tête de ſes caciques, il voulut lui-même charger la colonne des ennemis. Tout fut exécuté, mais avec trop d'ardeur. Des canots on voulut s'élancer ſur la digue. Cette imprudence coûta la vie à une foule d'Indiens. Deux cents des ſoldats de Cortès, & mille de ſes alliés, tomberent ſous nos coups ; un pont volant ſauva le reſte ; & quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Caſtillans dont la mort nous avoit vengés ; on les trouva chargés de l'or qu'ils étoient venus nous ravir, & dont le poids les avoit accablés. Ainſi l'or une fois fut utile à notre défenſe.

Dans ce combat, où le lac du Mexique avoit été rougi de ſang, mon pere avoit reçu deux bleſſures mortelles. A ſon heure derniere il m'appella, & il me dit : « mon fils, tu vois le fruit » d'un mauvais regne. Ces brigands reviendront » plus forts, ſecondés de ces mêmes peuples que » Montezume a fait gémir. Hélas ! je prévois, en » mourant, la ruine de ma patrie, moins mal-» heureux de ne pas lui ſurvivre, & d'avoir fait, » juſqu'au dernier ſoupir, ce que j'ai pu pour la » ſauver. Défends-la comme moi, défends-la » même ſans eſpérance, & ſois le dernier à » combattre ſur ſes débris. » A ces mots, je me

ſentis preſſer entre ſes bras ; & de ſes levres éteintes m'ayant donné le baiſer paternel, il expira.

Ce ſouvenir cruel & tendre émut ſi vivement le héros Mexicain, que ſa voix en fut étouffée ; & les incas, les yeux attachés ſur un fils ſi vertueux & ſi ſenſible, attendirent en ſilence que ſon cœur ſe fût ſoulagé.

NOTES.

(*a*) *Du parti oppoſé au ſien.*] La conduite de Cortès, dans cette occaſion, eſt regardée comme le plus beau trait de ſa vie. (Voyez *Antonio de Solis.*)

(*b*) *Quarante de ces furieux.*] Les deux tiers des Eſpagnols, & Cortès lui-même, avoient été bleſſés dans ce combat.

Chap. 10.



Arrête! commence par moi, je me défie de ma main, et je veux mourir de la tienne.

CHAPITRE X.

POUR ſuccéder à mon vertueux pere, reprit Orozimbo, le choix des caciques tomba ſur le jeune Guatimozin, ſon neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas ! il ſe montra bien digne de ce choix ; mais le ſort trahit ſon courage.

Cortès revint au bord du lac avec des forces redoutables. A mille Caſtillans (*) ſa fortune avoit joint plus de cent mille auxiliaires : telle étoit l'ardeur de nos peuples à voler au devant du joug.

L'épouvante ſe répandit dans toutes les villes voiſines. Les unes ſe rangerent du côté de Cortès, & prirent les armes pour lui ; d'autres ſe trouverent déſertes ; & leurs habitants éperdus, ou ſe ſauverent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

Dans peu, ſur le lac du Mexique, nous vîmes lancer une flotte (**) ſemblable à celle qui, ſur nos bords, avoit apporté ces brigands. La multitude

(*) Il avoit reçu d'Eſpagne de nouveaux ſecours.

(**) Compoſée de treize brigantins.

de nos canots eut beau l'environner & l'aſſaillir de toutes parts ; briſés, engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faiſoient périr avec eux les Mexicains dont ils étoient chargés.

Le génie & l'activité de notre jeune roi firent des efforts inouis, pour ſuppléer à l'avantage que les barques des ennemis avoient ſur nos frêles canots. Son ardeur, ſon intelligence ſe ſignalerent encore plus à la défenſe de nos digues. Dans les travaux, dans les dangers, par-tout & ſans ceſſe préſent, il étoit l'ame de ſon peuple. Le feu de ſon courage enflammoit tous les cœurs. Les obſtacles qu'il oppoſa aux approches des Caſtillans, laſſerent enfin leur conſtance. Effrayés des travaux & des périls d'un long ſiege, ils nous propoſerent la paix. Tout le peuple la demandoit ; le roi y conſentoit lui-même ; la famine qui nous preſſoit y diſpoſoit tous les eſprits ; les prêtres, au nom de leurs dieux, furent les ſeuls qui s'y oppoſerent. Ils avoient abattu l'ame de Montezume ; ils flatterent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avoit d'abord conſternés, une apparence de ſuccès les rendit auſſi arrogants qu'ils avoient été lâches.

Sur la foi d'un oracle, nous refuſâmes la paix. Crédulité fatale ! un Dieu plus fort que tous nos dieux, démentit leur vaine promeſſe. Il fit deſcendre des montagnes les peuples les plus in-

domptés (*) ; il changea leur féroce orgueil en un zele ardent & docile ; & Cortès n'eut pas plutôt vu groſſir ſon camp de leurs fiers bataillons, qu'il réſolut de nous livrer l'aſſaut.

Le paſſage ſur les trois digues fut ouvert, malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi pénétra juſque dans nos murs, s'y établit parmi des ruines. Il s'avança, précédé du carnage que faiſoient devant lui ſes foudroyantes armes ; &, par trois routes oppoſées, parvenu enfin juſqu'au centre de cette ville, où, depuis trois jours, régnoient l'épouvante & la mort..... A ces mots, il s'interrompit par un frémiſſement de rage. « O ſouvenir affreux ! » s'écria-t-il ; & ſes yeux ſembloient indignés de voir encore la lumiere.

L'inca tâchoit de le calmer. Ah ! reprit le malheureux prince, tu vas juger toi-même ſi ma douleur eſt juſte. Je combattois près de mon roi ; j'avois quitté le palais de mes peres ; & dans ce palais aſſiégé, j'avois abandonné ma ſœur, une ſœur adorée, à qui moi-même j'étois plus cher que la lumiere du jour. Pour ſa garde & pour ſa défenſe, j'avois laiſſé, à la tête de quelques Indiens, le brave Télaſco, le fidele

(*) Les Otomies.

ami de mon cœur, celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma ſœur étoit promiſe. Ce digne ami ſe défendoit avec tout le courage de l'amour & du déſeſpoir; il l'inſpiroit à ſes ſoldats; chacun d'eux ſembloit, comme lui, protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs fleches ne partoit en vain; le veſtibule du palais étoit inondé de ſang; la mort en défendoit l'approche. Mais des palais voiſins, que l'ennemi avoit embraſés, l'incendie atteint celui-ci. Les aſſiégés y ſont enveloppés d'un tourbillon de fumée; la flamme perce à travers ce nuage; elle s'attache aux lambris de cedre, & s'y répand à flots preſſés.

Le péril de ma ſœur occupe ſeul mon ami; il la cherche au milieu de l'embraſement; & dans ce palais ſolitaire, dont ſes ſoldats, de tous côtés, défendent l'enceinte, il appelle, avec des cris perçants, ſa chere Amazili. Il la trouve éperdue, courant échevelée, & le cherchant pour l'embraſſer, avant de périr dans les feux. « O chere moitié de mon ame! lui dit-il » en la ſaiſiſſant & en la ſerrant dans ſes bras, » il faut mourir, ou être eſclaves. Choiſis: nous » n'avons qu'un inſtant. — Il faut mourir, lui » répondit ma ſœur. » Auſſi-tôt il tire une fleche de ſon carquois pour ſe percer le cœur. « Arrête! » lui dit-elle, arrête! commence par moi: je

» me

» me défie de ma main, & je veux mourir de la
» tienne. »

A ces mots, tombant dans ſes bras, & approchant ſa bouche de celle de ſon amant, pour y laiſſer ſon dernier ſoupir, elle lui découvre ſon ſein. Ah ! quel mortel, dans ce moment, n'eût pas manqué de courage ? Mon ami tremblant la regarde, & rencontre des yeux dont la langueur eût déſarmé le Dieu du mal. Il détourne les ſiens, & releve le bras ſur elle ; ſon bras tremblant retombe ſans frapper. Trois fois ſon amante l'implore, & trois fois ſa main ſe refuſe à percer ce cœur dont il eſt adoré. Ce combat lui donne le temps de changer de réſolution. « Non, non, dit-il, je ne puis achever.—
» Et ne vois-tu pas, lui dit-elle, les flammes
» qui nous environnent, & devant nous l'eſcla-
» vage & la honte, ſi nous ne ſavons pas mou-
» rir ? — Je vois auſſi, dit-il, la liberté, la
» gloire, ſi nous pouvons nous échapper. » Alors appellant ſes ſoldats : « amis, leur dit-il, ſuivez-
» moi ; je vais vous ouvrir un paſſage. » Il fait environner ma ſœur, commande que les portes du palais ſoient ouvertes, & s'élance à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémiſſoit lui-même. Un énorme rocher, qui ſe détache & roule du haut des monts au ſein des mers,

chaſſe les vagues mugiſſantes, & s'ouvre à grand bruit un abyme à travers les flots courroucés. Tel, en ſortant du palais de mon pere, ſe préſenta le formidable Télaſco. Les flots d'ennemis qu'il avoit écartés, en retombant ſur lui, alloient l'accabler ſous le nombre. Il les repouſſe encore; une lourde maſſue, qu'il fait voler autour de lui, briſe les lances & les glaives, &, comme un tourbillon rapide, renverſe tout ce qu'elle atteint. Au milieu d'un rempart de morts, mon ami, couvert de bleſſures, & le corps ſillonné de ruiſſeaux de ſang, ſe défend & combat juſqu'à l'épuiſement du peu de forces qui lui reſtent. Enfin, ſes bras laiſſent tomber la maſſue & le bouclier; bientôt il chancelle, il ſuccombe..... Il reſpiroit encore. Il fut pris vivant; & ma ſœur ſuivit le ſort de mon ami. Eſt-il mort? a-t-elle eu la force & le malheur de lui ſurvivre? C'eſt ce que je n'ai pu ſavoir. Peut-être, ô ciel! dans ce moment, il gémit ſous les coups d'un maître inflexible. Ma ſœur peut-être...... Ah! loin de moi cette épouvantable penſée: elle rallume en vain toute ma rage, & fait le tourment de mon cœur.

L'inca, qui lui voyoit étouffer ſes ſoupirs & dévorer ſes larmes, le preſſoit d'interrompre ce récit déſolant. Non, dit le cacique, achevons: puiſque j'ai pu ſurvivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en ſoutenir l'image.

Tous nos poſtes forcés livroient la ville en proie à nos vainqueurs. Le roi n'avoit plus pour aſyle que ſon palais, où ſa nobleſſe lui offroit de s'enſevelir. Il voulut, dans l'eſpoir de rallier ſur les montagnes les Indiens que la frayeur & la fuite avoient diſperſés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir aſſiéger à ſon tour, & accabler nos ennemis. Il traverſoit le lac ; & pour favoriſer ſa fuite, nos canots occupoient la flotte de Cortès par un combat déſeſpéré. Monarque infortuné ! tout le ſang prodigué pour lui ne put le ſauver : il fut pris.... C'eſt encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire ſtupide ſe ſaiſiſſant d'Orozimbo, ſa langue parut ſe glacer, ſa bouche entr'ouverte & ſes yeux immobiles marquoient l'épouvante & l'horreur. Sa voix enfin s'ouvre un paſſage ; il s'écrie : ô Guatimozin ! ô le plus magnanime ! ô le meilleur des rois ! Un braſier, des charbons ardents !... C'eſt ſur ce lit qu'ils l'étendirent. « O barbarie » atroce ! » s'écrie à ce récit l'inca, ſaiſi d'horreur. Attends, dit le cacique, attends ; tu vas mieux les connoître. Tandis que le feu pénétroit juſqu'à la moëlle des os, Cortès, d'un œil tranquille, obſervoit les progrès de la douleur ; & il diſoit au roi : « ſi tu es las de ſouffrir, déclare » où tu as caché tes tréſors. »

Soit qu'il n'eût rien caché, ſoit qu'il trouvât

honteux de céder à la violence, le héros du Mexique honora sa patrie par sa constance dans les tourments. Il attache un œil indigné sur le tyran, & il lui dit : « homme féroce & sangui-» naire, connois-tu pour moi de supplice égal » à celui de te voir ? » Il ne lui échappa ni plainte, ni priere, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le brasier étoit aussi un fidele ami de ce prince. Cet ami, plus foible, avoit peine à résister à la douleur ; & prêt à succomber, il tournoit vers son maître des regards plaintifs & touchants. « Et moi, lui dit Guatimozin, suis-je sur un lit » de roses ? » Ces paroles étoufferent le soupir au fond de son cœur (*b*).

Tu frémis, inca ; ce n'est rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger, il faut les voir au sein de la paix, au milieu des peuples qu'ils ont désarmés, dont les uns vont au devant d'eux avec une joie ingénue, & les autres d'un air timide & suppliant ; qui leur présentent de plein gré ce qu'ils ont de plus précieux ; qui s'empressent à les servir, à les loger dans leurs cabanes ; qui supportent pour eux les travaux les plus rudes ; qui courbent le dos, sans se plaindre, sous le faix dont ils les accablent, sous les coups dont ils les meurtrissent ; qui se laissent flétrir, avec un

fer brûlant, des marques de la ſervitude : c'eſt là que s'eſt montrée la cruauté des Caſtillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie & des rigueurs de l'eſclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font ſouffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci, épouvantés par le ſupplice de leur roi, par le ſaccagement de leur ville & de leurs campagnes, ne s'occupoient qu'à fléchir les vainqueurs ; ils oppoſoient la douceur des agneaux à la férocité des tigres ; leurs careſſes, leurs larmes, l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils poſſédoient, une obéiſſance muette, une aveugle ſoumiſſion, le dernier & le plus pénible de tous les ſacrifices que l'homme puiſſe faire à l'homme, celui de ſa liberté, rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si leurs eſclaves ſurchargés, dans une longue & pénible route, oſent gémir ſous le fardeau, un châtiment ſoudain leur impoſe ſilence ; & s'ils ſuccombent ſous l'excès du travail & de la miſere, un bras impitoyable acheve de leur arracher le dernier ſoupir. « Cruels ! diſent ces inno-
» cents, que vous avons-nous fait ? Notre vie n'eſt
» employée qu'à vous ſervir ; pourquoi nous l'ar-
» racher ? Epargnez du moins nos enfants & nos
» femmes. » Les monſtres ſont ſourds à ces plaintes. *De l'or, de l'or*, c'eſt leur cri de rage : on ne peut les en aſſouvir. Un peuple en vain ſe

hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeste. Ce n'est jamais assez ; & tandis qu'à genoux, les mains au ciel, les yeux en pleurs, il proteste qu'il n'en a plus, on l'enchaîne, on le livre à d'horribles tourments, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables & des supplices inouis. Ingénieuse à compliquer & à prolonger les douleurs, elle donne à la mort mille formes horribles, que la mort ne connoissoit pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité, c'est la froideur tranquille. La nature est muette dans ces cœurs endurcis. Autour des bûchers, où la flamme dévore une famille entiere, au milieu d'un hameau dont les toits embrasés fondent sur les femmes enceintes, sur les foibles vieillards, sur les enfants à la mamelle, au pied des échafauds, où un feu lent consume le fils & la mere, déchirés avant de mourir ; on les voit, ces hommes féroces, on les voit, riants & moqueurs, se réjouir & insulter aux victimes de leur furie.

Inca, ne nous reproche point d'avoir vu tant de maux, sans mourir de douleur, ajouta le cacique, en versant des ruisseaux de larmes, & d'une voix entrecoupée par les sanglots qui l'étouffoient : si nous supportons nos malheurs, si nous vivons, si nous fuyons notre déplorable patrie, c'est pour lui chercher des vengeurs.

« Ah ! vous en méritez ſans doute, lui dit
» l'inca, en l'embraſſant. Je ſens vos maux, je
» les partage. Si je ne puis les réparer, j'eſpere
» au moins les adoucir. Demeurez parmi nous,
» illuſtres malheureux, & que ma cour ſoit votre
» aſyle. Hélas ! ſi j'en crois des préſages qui
» commencent à s'avérer, le temps approche où
» j'aurai beſoin de votre expérience & de votre
» courage. — Ah ! s'écrierent les caciques, la vie
» eſt l'unique bien que le deſtin nous laiſſe : géné-
» reux prince, elle eſt à toi, & tu peux en être
» prodigue : ſans toi, le déſeſpoir en eût déjà
» tranché le cours. »

NOTES.

(a) *QU'IL réſolut de nous livrer l'aſſaut.*] Cortès ſe vit à la tête de deux cent mille hommes. Ce n'eſt donc pas avec cinq cents hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

(b) *Au fond de ſon cœur.*] Cortès ayant fait ceſſer l'exécution, Guatimozin vécut encore deux ans. Il finit par être pendu, ſur la dépoſition d'un Indien, qui l'accuſa d'avoir conſpiré contre les Eſpagnols.

CHAPITRE XI.

TANDIS que la paix, la juſtice, l'humanité régnoient encore dans ces régions fortunées, ſous les loix des fils du ſoleil, la tyrannie des Caſtillans s'étendoit comme un incendie : la ruine & la ſolitude en marquoient par-tout les progrès.

Le nord de l'Amérique étoit dévaſté ; le midi commençoit à l'être. En vain ce pieux ſolitaire, cet ami courageux & tendre des malheureux Indiens, Barthelemi de Las-Caſas, avoit fait retentir le cri de la nature juſqu'au fond de l'ame des rois (*) ; une pitié ſtérile, une volonté foible de remédier à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint. On fit des loix : ces loix, ſans force, ne purent de ſi loin réprimer la licence ; la cupidité ſecoua le frein qu'on vouloit lui donner ; & ſous des rois qui condamnoient l'oppreſſion & l'eſclavage, l'Indien fut toujours eſclave, l'Eſpagnol toujours oppreſſeur.

Barthelemi, s'humiliant devant l'éternelle ſageſſe, pleuroit au bord de l'Ozama (*a*), dans

(*) Ferdinand & Charles-Quint.

une retraite profonde, l'impuiſſance de ſes efforts.

Cependant l'iſthme étoit en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare étoit Davila. Sa cruauté l'avoit rendu l'effroi des peuples des montagnes qui joignent les deux Amériques. A travers les rochers, les forêts & les précipices, ſes ſoldats, ſes chiens dévorants furent lancés contre les ſauvages. Pour les détruire, il n'en coûta que la peine de les pourſuivre, & celle de les égorger. Ainſi fut ouvert le paſſage de l'océan du nord à la mer Pacifique.

Là, de nouveaux bords ſe découvrent; & l'ambition des conquêtes y voit un champ vaſte à courir. Balboa (*b*), digne précurſeur du ſanguinaire Davila, a déjà voulu pénétrer dans ces régions du midi; & des flots de ſang Indien ont inondé les bords où il a tenté de deſcendre. Après lui, de nouveaux brigands ont riſqué de plus longues courſes; mais la conſtance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il falloit que, pour la ruine de cette partie du nouveau monde, la nature eût formé un homme d'une réſolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux; un homme endurci au travail, à la miſere, à la ſouffrance; qui ſût manquer de tout, & ſe paſſer de tout, s'animer contre les périls, ſe roidir contre les obſtacles, s'affermir

encore ſous les coups de la plus dure adverſité. Cet homme étonnant fut Pizarre ; & cette force d'ame, que rien ne put dompter, n'étoit pas ſa ſeule vertu. Ennemi du luxe & du faſte, ſimple & grand, noble & populaire, ſévere quand il le falloit, indulgent lorſqu'il pouvoit l'être, & modérant, par la douceur d'un commerce libre & facile, la rigueur de la diſcipline & le poids de l'autorité ; prodigue de ſa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un ſoldat ; libéral, généreux, ſenſible, il n'avoit point pour lui cette cupidité qui déshonoroit ſes pareils : l'ambition de s'illuſtrer, la gloire d'avoir entrepris & fait une immenſe conquête, étoient plus dignes de ſon cœur. Il vit entaſſer à ſes pieds des monceaux d'or dans des flots de ſang ; cet or ne l'éblouit jamais ; il ne ſe plut qu'à le répandre. Sobre & frugal pendant ſa vie, on le trouva pauvre à ſa mort. Tel fut l'homme que la fortune avoit tiré de l'état le plus vil (*c*), pour en faire le conquérant du plus riche empire du monde.

Connu, par ſa bravoure, du vice-roi de l'iſthme (*), il en obtint le droit d'aller chercher, par delà l'équateur, des régions nouvelles & de nouveaux tréſors. Un ſeul des vaiſſeaux qui reſ-

---

(*) Dom Pedre Arias Davila.

toient de la flotte de Balboa, lui suffit pour son entreprise. Il l'arme au port de Panama ; & le bruit s'en répand bientôt jusqu'à l'isle Espagnole (*), à cette isle fameuse par la conquête de Colomb, & dont on avoit fait, depuis, le siege de la tyrannie.

Au nom de Pizarre, une fiere jeunesse demande à s'aller joindre à lui. Leur chef, Alonzo de Molina, magnanime & vaillant jeune homme, mais d'un courage trop bouillant & d'un naturel trop sensible, avoit gagné, par sa candeur, l'estime & l'amitié du vertueux Las-Casas. Il voulut, avant de partir, l'embrasser, & lui dire adieu.

« Hé quoi ! lui dit le solitaire, l'avarice des » Castillans n'est donc pas encore assouvie ; & » vous allez chercher pour eux de nouveaux » bords à ravager ! — Le ciel m'est témoin, » répondit Alonzo, que c'est la gloire qui me » conduit. — La gloire ! ah ! reprit l'homme » juste, en est-il pour les assassins ? en est-il à » tomber sur un troupeau timide d'hommes nus, » foibles, désarmés, à les égorger sans péril, » avec une cruauté lâche ? Votre gloire est celle » du vautour, lorsqu'il déchire la colombe. Non, » mon ami, je vous le dis, la honte & la dou-

(*) Saint-Domingue.

» leur dans l'ame, rien ne peut effacer l'oppro-
» bre dont se couvrent les Castillans. Ils tra-
» hissent leur Dieu, leur prince, leur patrie ; &
» leur avarice insensée se trompe, en croyant
» s'assouvir. Hélas ! s'ils avoient bien voulu mé-
» nager leur conquête, l'Inde seroit heureuse,
» l'Espagne seroit opulente ; mais, par l'abus
» honteux qu'ils font de la victoire, ils auront
» épuisé l'Espagne & ruiné l'Inde sans fruit.

» Hé bien, voici, lui dit Alonzo, le moment
» de les éclairer. Je ne connois Pizarre que par
» sa renommée ; mais on me l'a peint généreux.
» Il est digne peut-être, ô mon ami ! d'entendre
» de votre bouche la voix de l'humanité. Pour-
» quoi ne demandez-vous pas à le suivre dans sa
» conquête ? Venez. Vos conseils, votre zele vous
» rendront respectable & cher à mes compa-
» gnons comme à moi. »

Aux instances d'Alonzo, Barthelemi s'émeut ; il sent réveiller dans son cœur son activité bienfaisante, & l'espoir d'être utile aux hommes ranime son ardeur. Mais la réflexion, la triste prévoyance le découragent de nouveau. « Molina,
» dit-il au jeune homme, vous connoissez mon
» cœur. Je ne verrai jamais patiemment faire du
» mal aux Indiens ; je parlerois pour eux sans
» ménagement & sans crainte ; & vous-même
» peut-être, exposé à la haine de ceux que j'au-

» rois offenſés, vous vous plaindriez de mon
» zele. — Venez, lui dit Alonzo, & ne penſons
» qu'au bien que votre préſence peut faire. Qui
» ſait les crimes & les maux que vous épargnerez
» au monde ? & quel reproche ne vous feriez-
» vous pas, de n'avoir eu qu'à vous montrer, pour
» ſauver des millions d'hommes, & de ne l'avoir
» pas voulu ? — C'en eſt aſſez, lui dit Las-Caſas.
» Je ne vous laiſſerai pas croire que j'aie renoncé,
» par foibleſſe, à l'eſpérance d'être utile à ces
» infortunés. Je vous ſuivrai. Faſſe le ciel que
» Pizarre daigne m'entendre ! »

Ils partent enſemble ; & bientôt le vaiſſeau qui les a reçus, aborde au rivage de l'iſthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des Lézards (*d*), & pour le remonter, on s'élance ſur des canots. Chacun de ces canots, formé du creux d'un cedre, porte vingt rameurs Indiens, qu'un farouche Eſpagnol commande. Mais ces rameurs, animés par les cris d'une jeuneſſe impatiente, redoublent en vain leurs efforts ; le fleuve leur oppoſe tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, & ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande, ſemble leur faire un crime de la violence des eaux. Leur corps, ruiſſelant de ſueur, eſt meurtri de verges ſanglantes. Hors d'haleine, & preſque aux abois, ils ſouffrent leurs maux ſans ſe plaindre ; ſeulement

des larmes muettes tombent ſur leur rame, & ſe mêlent avec les gouttes de ſueur qu'on voit diſtiller de leur ſein ; & quelquefois ils levent ſur celui qui les frappe un regard douloureux & tendre, qui ſemble implorer ſa pitié.

Las-Caſas, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un pere qui voit déchirer ſes enfants. « Ceſſez, cruels, dit-il, ceſſez de tourmenter » ces malheureux, qui ſe conſument en efforts » pour votre ſervice. Voulez-vous les voir expi- » rer ? Ils ſont hommes ; ils ſont vos freres ; ils » ſont enfants du même Dieu que vous. » Alors s'adreſſant au plus jeune & au plus foible des rameurs : « mon ami, lui dit-il, reſpirez un » moment ; je vais ramer à votre place. »

Les jeunes Eſpagnols, touchés de ce ſpectacle, s'empreſſerent tous à l'envi de ſoulager les Indiens. Ceux-ci tendoient les mains à l'homme bienfaiſant qui leur procuroit ce relâche, le combloient de bénédictions, & lui donnoient ce tendre nom de pere qu'il avoit ſi bien mérité.

Alors Molina, s'approchant de Las-Caſas, lui dit tout bas, avec un mouvement de joie : « hé » bien, mon pere, vous repentez-vous à préſent » de nous avoir ſuivis ? » Barthelemi le regarda d'un œil où la tendre compaſſion & la triſteſſe étoient peintes, & ne lui répondit que par un profond ſoupir.

Il eſt un village, connu ſous le nom de Crucès, où le fleuve ceſſe d'être navigable. Ce fut là qu'obligé de quitter les canots, on ſuivit, à travers les bois, une longue & pénible route. Mais toute pénible qu'elle eſt, la fatigue en eſt adoucie, quand, du haut des côteaux, le regard ſe promene ſur des vallons que la nature ſe plaît à parer de ſes mains; où la variété des arbres & des fruits, la multitude des oiſeaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup-d'œil enchanteur. Hélas! dans ces climats ſi beaux, tout ce qui reſpire eſt heureux; l'homme opprimé, ſouffrant & miſérable, y gémit ſeul ſous le joug de l'homme, & remplit de ſes plaintes les antres ſolitaires qui le cachent à ſon tyran.

De montagne en montagne, on s'éleve, on parvient juſqu'au ſommet qui les domine, & d'où la vue, au loin, s'étend vers l'un & l'autre bords, ſur l'immenſe abyme des eaux. De là ſe découvrent à la fois (*e*), d'un côté l'océan du nord, de l'autre la mer Pacifique, dont la ſurface, dans le lointain, s'unit avec l'azur du ciel. « Compagnons,
» leur dit Molina, ſaluons cette mer, cette terre
» inconnue, où nous allons porter la gloire de
» nos armes. Si Magellan s'eſt rendu immortel,
» pour avoir ſeulement reconnu ces pays im-
» menſes, quelle ſera la renommée de ceux qui
» les auront ſoumis (*f*)? »

Il descend la montagne, & bientôt, approchant des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Castillans, qui viennent s'offrir à Pizarre pour aller chercher avec lui la gloire & les dangers.

Le farouche tyran de l'isthme étoit plongé dans la douleur. Il venoit de perdre son fils unique à la poursuite des sauvages. « Soyez les » bien venus, dit-il aux jeunes Castillans; & » prenez part à la désolation d'un pere, dont ces » féroces Indiens ont dévoré le fils. Oui les » cruels l'ont dévoré, ce fils, mon unique espé» rance. Ah ! tout leur sang peut-il jamais ras» sasier ma fureur ? Poursuivez, massacrez cette » race impie & funeste. S'il en échappe un seul, » je ne me croirai point vengé. »

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenoit la fortune. Il les reçut sur son vaisseau, avec cet air plein de franchise & d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs; & après les éloges qu'il devoit à leur zele, il leur présenta ses amis. « Voilà, dit-il, le géné» reux Almagre & le pieux Fernand de Lu» ques (g), qui consacrent, à mon exemple, » leur fortune à cette entreprise; Almagre, assez » connu par sa valeur, & Fernand par les » dignités qu'il remplit dans le sacerdoce. Près » de lui vous voyez Valverde, zélé ministre des

» autels:

» autels : c'eſt lui qui ſera parmi nous l'inter-
» prete du ciel, l'organe de la foi, l'apôtre de
» la vérité, chez ces nations idolâtres. Ce guer-
» rier eſt Salcédo, noble & vaillant jeune
» homme : c'eſt à ſes mains que l'étendard de
» la Caſtille eſt confié, & c'eſt lui qui nous
» conduira dans le chemin de la victoire. Vous
» voyez dans Ruïz un ſavant Pilote, à qui cette
» mer eſt connue, & qui le premier a tenté d'en
» parcourir les écueils, ſous l'intrépide Balboa. »
Il leur nomma de même avec éloge Péralte, Ri-
béra, Séraluze, Aléon, Candie, Criſtan, Sala-
mon, & tous ceux qui l'accompagnoient.

Alonzo lui nomme à ſon tour les Caſtillans qu'il lui amene, tels que le jeune & beau Men-
doce, l'audacieux Alvar, le bouillant & fougueux
Pennate, & Valaſquès plus froidement ſuperbe,
& le magnanime Moſcoſe, & Moralès, qui le
premier devoit périr en abordant. Infortuné jeune
homme ! tu portois dans tes yeux le courage
d'un immortel. Pizarre en connoît un grand
nombre, ou par leur renommée, ou par celle
de leurs aïeux. Il leur témoigne à tous combien
il eſt ſenſible à l'honneur de les commander. Ses
regards s'attachent enfin ſur l'humble & pieux
ſolitaire qu'il voit à côté d'Alonzo. « Eſt-ce en-
» core là, demande-t-il, un meſſager de la foi,
» que ſon zele engage à nous ſuivre ? »

Au nom de Las-Cafas, au nom de ce héros de la religion & de l'humanité, que l'Efpagne avoit honoré du nom de *protecteur de l'Inde*, Pizarre eft faifi de refpect, & fe profternant devant lui, croit adorer la vertu même. « Eft-ce » vous, lui dit-il, vénérable & pieux mortel, » eft-ce vous qui venez bénir & partager nos » travaux ? Quel préfage pour moi de la faveur » du ciel, & du fuccès de mon entreprife ! »

« Vaillant & généreux Pizarre, lui répondit » le folitaire, le feul témoignage affuré de la » faveur du ciel eft dans le cœur de l'homme » jufte. Méritez-la par vos vertus, & n'enviez » point aux méchants des fuccès dont le ciel » s'irrite. La gloire d'être humain, fenfible & » bienfaifant, fera pure, & d'autant plus belle, » que vous aurez peu de rivaux. »

NOTES.

(a) *Au bord de l'Ozama.*] Riviere fur laquelle Barthelemi Colomb, frere de l'amiral, avoit fait bâtir la ville de Saint-Domingue.

(b) *Balboa, digne précurfeur du fanguinaire Davila.*] Vafco Nugnès de Balboa. Il avoit découvert la mer du fud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répondit *Béru, Pelu*; je m'appelle *Béru*, & j'habite le bord de la *riviere*;

de là le nom de *Pérou*. Balboa étoit gendre de Davila. Celui-ci lui fit trancher la tête.

(*c*) *De l'état le plus vil.*] La premiere condition de Pizarre avoit été la même que celle de Sixte-Quint.

(*d*) *Du fleuve des Lézards.*] Aujourd'hui *la Chagre*, qui, des montagnes de l'isthme, descend dans la mer du nord. Ses eaux font une lieue par heure.

(*e*) *De là se découvre à la fois.*] On préfere ici le témoignage de M. de la Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel assure que d'aucun endroit de l'isthme on ne découvre à la fois les deux mers.

(*f*) *Qui les auront soumis.*] Le voyage de Magellan en 1521 & 1522; l'entreprise de Pizarre en 1524.

(*g*) *Fernand de Luques.*] Augustin Zarate prétend qu'Almagre étoit fils naturel de Fernand de Luques.

(*Découverte & conquête du Pérou, l. 1.*)

CHAPITRE XII.

LE vaiſſeau, pour mettre à la voile, attendoit un vent favorable. On fit des vœux pour l'obtenir. Le plus auguſte de nos myſteres fut célébré ſur la poupe, par ce même Fernand de Luques, intéreſſé avec Almagre dans les riſques de l'entrepriſe, & comme lui aſſocié dans le partage du butin..... O ſuperſtition! Ce prêtre ſacrilege, pour rendre les autels garants de ſes vils intérêts, ſuſpend le divin ſacrifice, au moment de le conſommer; & tenant dans ſes mains la victime pure & céleſte, il ſe tourne vers l'aſſiſtance. Sur ſon front chauve & ſillonné de rides, l'auſtérité paroît empreinte; il ſouleve un ſourcil épais dont ſon œil morne eſt ombragé; & d'une voix ſemblable à celle qui, du creux des autels, prononçoit les oracles: « venez, » Pizarre, & vous Almagre, venez, dit-il, » ſceller du ſang d'un Dieu notre illuſtre & ſainte » alliance. » Alors rompant l'hoſtie en trois (*a*), il s'en réſerve une partie, & en donnant une à chacun de ſes aſſociés interdits & tremblants: « ainſi, dit-il, ſoit partagée la dépouille des » Indiens. » Tel fut leur ſerment mutuel, tel

fut le pacte de l'avarice. Barthelemi en fut épouvanté.

Le même jour on tint conseil ; & là, on entendit Pizarre exposer son plan, ses moyens, ses mesures & ses ressources. Fernand de Luques, chargé du soin de pourvoir aux besoins de la flotte, devoit rester à Panama, tandis qu'Almagre voyageroit sans cesse du port de l'isthme aux bords où l'on alloit descendre, & y améneroit les secours : rien n'avoit été négligé ; & la prudence de Pizarre, en prévoyant tous les obstacles, sembloit les avoir aplanis : tel fut l'éloge unanime qu'elle reçut dans le conseil.

Mais Las-Casas, qui, dans ce plan, voyoit les Indiens vassaux des Castillans, ou plutôt leurs esclaves, destinés aux plus durs travaux, ne put renfermer sa douleur. Il demande à parler ; on lui prête silence ; &, la tristesse dans les yeux, « j'entends, dit-il, qu'on se propose de distri-» buer les Indiens comme de vils troupeaux. » On l'a fait dans les isles ; les isles ne sont plus » que d'effrayantes solitudes. Des millions d'in-» fortunés ont péri sous le joug. Suivrez-vous cet » exemple, & ferez-vous périr de même les » peuples de ces bords ? »

Chacun s'empressa de répondre qu'on les ménageroit. « Il n'en est qu'un moyen, continua le » solitaire : c'est de ne laisser à personne le

» pouvoir de les opprimer. Qu'ils ſoient ſujets,
» mais ſujets libres. Le même roi, la même loi,
» &, comme je l'eſpere, le même Dieu que
» nous; mais jamais d'autre dépendance : voilà
» leur droit, que je réclame au nom de la na-
» ture, & à la face du ciel. »

« Vertueux Las-Caſas, lui répondit Pizarre,
» vos vœux & les miens ſont d'accord. Faire
» adorer mon Dieu, faire obéir mon roi, im-
» poſer à ces peuples un tribut modéré, établir
» entre eux & l'Eſpagne un commerce utile pour
» eux, autant qu'avantageux pour elle; voilà
» ce que je me propoſe. Faſſe le ciel que, ſans
» uſer de contrainte & de violence, je puiſſe
» l'obtenir ! — Je vous en ſuis garant, reprit
» vivement Las-Caſas. Mais Pizarre, promettez-
» moi que, ſi ces peuples ſont dociles, s'ils ſouſ-
» crivent à des loix juſtes, s'ils ne demandent
» qu'à s'inſtruire, ils ſeront libres comme nous;
» que leurs jours, leurs biens, leur repos ſe-
» ront protégés par vos armes; que l'honnê-
» teté, la pudeur, la timide & foible innocence
» auront en vous un défenſeur, un vengeur. — Je
» vous le promets. — Que vous ne ſouffrirez ja-
» mais qu'on les arrache à leur patrie, qu'on les
» condamne à des travaux, qu'on exige d'eux,
» par la crainte, la menace & les châtiments, au
» delà du tribut impoſé par vous-même. — Telle

» eſt ma réſolution. — Hé bien, jurez-le donc
» au Dieu que vous avez reçu, & que tous vos
» amis le jurent. »

A ce diſcours un bruit confus ſe répandit dans l'aſſemblée ; & Fernand de Luques prenant la parole : « quoi ! dit-il à Barthelemi, jurer à
» Dieu de ménager des barbares qui le blaſ-
» phêment, qui brûlent devant les idoles un
» encens qui n'eſt dû qu'à lui ? Jurons plutôt de
» les exterminer, s'ils oſent défendre leurs tem-
» ples, & s'ils refuſent d'adorer le Dieu que
» nous leur annonçons. L'Amérique nous appar-
» tient au même titre que Chanaan appartenoit
» aux Hébreux : le droit du glaive qu'ils avoient
» ſur l'idolâtre Amalécite (*b*), nous l'avons ſur
» des infideles, plus aveuglés, plus abrutis dans
» leurs déteſtables erreurs. Ils ſe plaignent qu'on
» leur impoſe un trop rigoureux eſclavage ; mais
» eux-mêmes ſont-ils plus doux, plus humains
» envers leurs captifs ? Sur des autels rougis de
» ſang, ils leur déchirent les entrailles ; ils ſe
» partagent, par lambeaux, leurs membres en-
» core palpitants ; ils les dévorent, les barbares ;
» ils en font les vivants tombeaux. Et c'eſt pour
» cette race impie qu'on parle avec tant de cha-
» leur ! Si les châtiments les effraient, qu'ils ceſ-
» ſent de nous dérober cet or ſtérile dans leurs
» mains, & qui nous a déjà coûté tant de pé-

» rils & de fatigues. Quoi ! n'avez-vous franchi
» les mers, n'avez-vous bravé les tempêtes, &
» cherché ce malheureux monde à travers tant
» d'écueils, que pour abandonner l'unique fruit
» de vos travaux, vous en retourner les mains
» vuides, & ne rapporter en Espagne que la
» honte & la pauvreté ? L'or est un don de la
» nature. Inutile à ces peuples, il nous est né-
» cessaire. C'est donc à nous qu'il appartient ;
» & leur malice, opiniâtre à le cacher, à l'en-
» fouir, les rendroit seule assez coupables pour
» justifier nos rigueurs. Quant à leur esclavage,
» il est la pénitence des crimes dont les a souillé
» un culte impie & sanguinaire. Ce ne sont
» pas les creux des mines, où ils sont enfermés
» vivants, que l'on doit redouter pour eux. Ils
» méritent d'autres ténebres que celles de ces
» noirs cachots ; & pourvu qu'ils y meurent ré-
» signés & contrits, ils béniront un jour les mains
» qui les auront chargés de chaînes. »

Ainsi parla Fernand de Luques. Las-Casas, qui, d'un œil immobile d'horreur, le regardoit & l'écoutoit, lui répondit : » prêtre d'un Dieu
» de paix, vos levres, où ce Dieu reposoit tout
» à l'heure, ont-elles proféré ce que je viens
» d'entendre ? Est-ce du haut du bois arrosé de
» son sang, où, s'immolant pour tous les hom-
» mes, sa bouche expirante imploroit la grace

» de ſes ennemis ? eſt-ce du haut de cette croix
» qu'il vous a dicté ce langage ? Vous, chrétien,
» vous parlez d'exterminer un peuple qui ne vous
» a fait aucun mal ? S'il vous en avoit fait, votre
» religion vous diroit encore de l'aimer. Vous
» vous comparez aux Hébreux, & ce peuple aux
» Amalécites ! Laiſſez, laiſſez là ces exemples,
» dont on n'a que trop abuſé. Si Dieu, dans
» ſes conſeils, a jamais dérogé aux ſaintes loix
» de la nature, il a parlé, il a donné un dé-
» cret formel, authentique, dans toute la ſo-
» lemnité que ſa volonté doit avoir, pour forcer
» l'homme à lui obéir plutôt qu'à la voix de
» ſon cœur; & ce décret n'a pu s'étendre au
» delà des termes précis où lui-même il l'a ren-
» fermé : l'ordre accompli, la loi qu'il avoit ſuſ-
» pendue, a repris ſon cours éternel. Dieu par-
» loit aux Iſraélites; mais Dieu ne vous a point
» parlé. Tenez-vous-en donc à la loi qu'il a
» donnée à tous les hommes : *aimez-moi, aimez*
» *vos ſemblables :* voilà ſa loi, Fernand. Sont-ce
» là vos tortures ? & vos chaînes ? & vos bû-
» chers ?

» Les Indiens, ſans doute, ont exercé entre
» eux des cruautés bien condamnables; mais,
» fuſſent-ils plus inhumains, eſt-ce à vous de les
» imiter ? Leur malheur, hélas ! eſt de croire à
» des dieux ſanguinaires. Si, au lieu du tigre,

» ils voyoient ſur leurs autels l'agneau ſans ta-
» che, ils ſeroient doux comme l'agneau. Et
» qui de nous peut dire qu'élevé dès l'enfance
» dans le ſein des mêmes erreurs, l'exemple de
» ſes peres, les loix de ſon pays n'auroient pas
» tenu ſa raiſon captive ſous le même joug ?
» Plaignez donc, ſans les condamner, ces eſcla-
» ves de l'habitude, ces victimes du préjugé.
» Cependant dites-moi s'ils ſont par-tout les
» mêmes, & quel mal avoient fait les peuples
» de l'Eſpagnole & de Cuba. Rien de plus
» doux, de plus tranquille, de plus innocent
» que ces peuples. Toute leur vie étoit une pai-
» ſible enfance; ils n'avoient pas même des fle-
» ches pour bleſſer les oiſeaux de l'air. Les en
» a-t-on plus épargnés ? C'eſt là que j'ai vu des
» brigands, ſans motifs, ſans remords, maſ-
» ſacrer les enfants, égorger les vieillards, ſe
» ſaiſir des femmes enceintes, leur déchirer les
» flancs, en arracher le fruit. . . . . . O religion
» ſainte ! voilà donc tes miniſtres. O Dieu de
» la nature ! voilà donc tes vengeurs. Enfermer
» un peuple vivant dans les rochers où germe
» l'or; l'y faire périr de miſere, de fatigue &
» d'épuiſement, pour accumuler vos richeſſes,
» & pour engendrer ſur la terre tous les vices,
» enfants du luxe, de l'orgueil, de l'oiſiveté :
» ô Fernand ! c'eſt la pénitence que vous impo-

» ſez à ces peuples. Ecartez ce maſque hypo-
» crite, qui vous gêne ſans nous tromper. Vous
» ſervez un Dieu ; mais ce Dieu, c'eſt l'impi-
» toyable avarice. C'eſt elle qui, par votre bou-
» che, outrage ici l'humanité, & veut rendre
» le ciel complice des fureurs qu'elle inſpire,
» & des maux qu'elle fait. »

Fernand, qui, pendant ce diſcours, n'avoit ceſſé de frémir, & de rouler ſur l'aſſemblée des yeux étincelants, ſe levoit pour répondre. Pizarre le retint. Mais Valverde parla, & prit le ton paiſible d'un ſage conciliateur. Cet homme, le plus noir, le plus diſſimulé que l'Eſpagne eût produit, pour le malheur du nouveau monde, portoit dans ſon cœur tous les vices ; mais il les couvoit ſourdement ; & le maſque de l'hypocriſie, qu'il ne quittoit jamais, en impoſoit à tous les yeux.

« Barthelemi, dit-il, ne conſultons ici que
» les intérêts de Dieu même ; car l'homme n'eſt
» rien devant lui. Ces peuples ſont ſes enne-
» mis, & ſes ennemis éternels, s'ils meurent
» dans l'idolâtrie : vous ne le déſavouerez pas.
» Comment donc celui qui demain ſera l'objet
» de ſa colere, peut-il être aujourd'hui l'objet
» de mon amour ? Qu'ils ſe faſſent chrétiens ;
» la charité nous lie. Mais juſque-là Dieu les
» exclud du nombre de ſes enfants. C'eſt à ce

» titre, d'ennemis des gentils & des infideles,
» & de conquérants pour la foi, que ce monde
» nous appartient. Le ſouverain pontife en a fait
» le partage, & il l'a fait du plein pouvoir de
» celui de qui tout dépend (*c*). Mais, quelles
» que ſoient les richeſſes que profanent les In-
» diens, quelque abus même qu'ils en faſſent,
» le droit d'en dépouiller les temples & les au-
» tels de leurs idoles, pour en faire un plus
» digne uſage, n'eſt pas ce qui doit nous tou-
» cher. Oublions ces fragiles biens; ne penſons
» qu'au ſalut des ames. Il s'agit de gagner, ou
» de laiſſer périr celles de tous ces malheureux.
» Voulez-vous les abandonner, ou les retirer de
» l'abyme? Pour les ſauver, à Dieu ne plaiſe que
» je veuille que l'on préfere les moyens les plus
» violents. Dans les iſles peut-être on a été trop
» loin; on n'a pas aſſez modéré la premiere fer-
» veur du zele; & s'il eſt un moyen plus doux
» de captiver les Indiens, qu'un eſclavage ſalu-
» taire, comme vous, je demande qu'on daigne
» l'eſſayer. Mais ſi l'on ſe voit obligé de faire à
» des eſprits rebelles une heureuſe néceſſité de
» ſubir le joug de la foi, vaut-il mieux les
» abandonner, que d'employer à les réduire, une
» utile & ſainte rigueur? C'eſt ce que je ne puis
» penſer. Attendons que les circonſtances nous
» éclairent & nous décident, ſans renoncer au

» droit divin de commander & de contraindre,
» mais avec la ferme aſſurance de ne jamais en
» abuſer. Voilà, je crois, ce que le zele, d'ac-
» cord avec l'humanité, conſeille à des héros
» chrétiens. »

L'aſſemblée étoit ſatisfaite du parti modéré que propoſoit Valverde. Mais Las-Caſas ne vit en lui qu'un fourbe adroit & dangereux. « De
» toutes les ſuperſtitions, dit-il, la plus funeſte
» au monde eſt celle qui fait voir à l'homme,
» dans ceux qui n'ont pas ſa croyance, autant
» d'ennemis de ſon Dieu : car elle étouffe dans
» les cœurs tout ſentiment d'humanité ; &
» Valverde a raiſon : comment peut-on aimer
» l'éternel objet des vengeances & de la haine
» de ſon Dieu? De là ce barbare mépris qu'on
» a conçu pour les ſauvages, & ſouvent cette
» joie atroce qu'on reſſent à les opprimer. Ah!
» loin de nous cette penſée, que Dieu, tant
» que l'homme reſpire, puiſſe le haïr un mo-
» ment. Ces Indiens ſont comme vous l'ouvrage
» de ſes mains ; il aime ſon ouvrage ; il les a
» faits pour être heureux. Toujours le même,
» il veut encore ce qu'il voulut en les créant ;
» & infini dans ſa puiſſance comme dans ſa
» bonté, il a mille moyens qui nous ſont in-
» connus, d'attirer à lui ſes enfants.

» Le lien fraternel n'eſt donc jamais rompu ;

» la charité, l'égalité, le droit naturel & ſacré de la
» liberté, tout ſubſiſte ; & d'accord avec la nature,
» la foi, d'un bout du monde à l'autre, ne pré-
» ſente aux yeux du chrétien que des freres &
» des amis. Mais, dites-vous, ſi l'eſclavage eſt
» le ſeul moyen d'engager, de retenir les In-
» diens ſous le joug de la foi !.... Juſte ciel !
» l'eſclavage ! la honte & le ſcandale de la re-
» ligion eſt le ſeul moyen de l'étendre ! Ah !
» c'eſt lui qui la déshonore, qui la rend odieuſe,
» & qui la détruiroit, ſi l'enfer pouvoit la dé-
» truire. Il fut cruel chez tous les peuples ; il
» eſt atroce parmi nous. Vous le ſavez ; vous
» avez vu le fils arraché à ſon pere, la femme
» à ſon époux, la mere à ſes enfants ; vous avez
» vu jeter dans le fond d'un vaiſſeau des trou-
» peaux d'hommes enchaînés, y croupir entaſ-
» ſés, conſumés par la faim ; vous avez vu
» ceux qui ſortoient de cet exécrable tombeau,
» pâles, abattus de foibleſſe, auſſi-tôt condam-
» nés aux travaux les plus accablants. Et c'eſt
» là, dit-on, le moyen de gagner les eſprits !
» En a-t-on tenté d'autres ? A-t-on daigné les
» éclairer ? A-t-on pris ſoin de les inſtruire ? Veut-
» on même qu'ils ſoient inſtruits ? On veut qu'ils
» vivent & qu'ils meurent comme des animaux
» ſtupides. Pour les perſuader, il eût fallu vivre
» avec eux, ſouffrir leur indocilité, l'apprivoi-

» ser par la douceur, l'attirer par la confiance,
» & la vaincre par les bienfaits. C'est l'exemple
» qui prouve ; & le plus digne apôtre de la re-
» ligion, c'est la vertu. Soyez bons, soyez justes ;
» vous serez écoutés. Je connois bien ce nou-
» veau monde ! Interrogez ceux dont le zele
» portoit le flambeau de la foi dans ces régions
» désolées, où l'on a commis tant de maux.
» Demandez-leur quel doux empire a sur l'ame
» des Indiens la raison, l'équité, la vertu bien-
» faisante, la consolante vérité. Demandez-leur
» s'il fut jamais de peuple moins jaloux de ses
» opinions, plus empressé d'ouvrir les yeux à la
» lumiere, plus facile à persuader. Mais au mo-
» ment qu'on leur prêchoit un Dieu clément &
» débonnaire, ils voyoient arriver des ravisseurs
» perfides, & d'infames déprédateurs, qui, au
» nom de ce même Dieu, les dépouilloient,
» les enchaînoient, leur faisoient souffrir mille
» outrages. Pouvoient-ils ne pas accuser de four-
» berie & d'imposture ceux qui leur annonçoient
» la douceur de sa loi ? Ce que je dis là, je
» l'ai vu, je l'ai vu : ce n'est pas devant moi
» qu'il faut calomnier ces peuples.

» Mais, fussent-ils opiniâtres & obstinés dans
» leurs erreurs, est-ce pour vous une raison de
» les réduire au rang des bêtes ? On espere adou-
» cir pour eux les rigueurs de la servitude ! On

» l'a promis cent fois ; a-t-on pu s'y résoudre?
» J'ai vu Ferdinand s'attendrir, j'ai vu Ximénès
» s'indigner, j'ai vu Charles frémir des inhu-
» manités dont je leur faisois la peinture. Ils y
» ont voulu remédier ; & avec toute leur puis-
» sance, ils l'ont voulu en vain. Quand le vau-
» tour de la tyrannie s'est saisi de sa proie, il
» faut qu'il la dévore, & rien ne peut l'en dé-
» tacher. Non, mes amis, point de milieu : il
» faut renoncer au nom d'hommes, abjurer le
» nom de chrétiens, ou nous interdire à jamais
» le droit de faire des esclaves. Cet avilissement
» honteux, où le plus fort tient le plus
» foible, est outrageant pour la nature, révol-
» tant pour l'humanité, mais abominable sur-
» tout aux yeux de la religion. *Mon frere, tu*
» *es mon esclave*, est une absurdité dans la bou-
» che d'un homme, un parjure & un blasphême
» dans la bouche d'un chrétien.

» Et de quel titre s'autorise la fureur d'op-
» primer? *Conquérants pour la foi !* La foi
» ne nous demande que des cœurs librement
» soumis. Qu'a-t-elle de commun avec notre
» avarice, nos rapines, nos brigandages ? Le
» Dieu que nous servons est-il affamé d'or? *Un*
» *pontife a partagé l'Inde !* Mais l'Inde est-elle
» à lui? mais avoit-il lui-même le droit qu'on
» s'arroge en son nom ? Il a pu confier ce monde

» à

» à qui prendroit ſoin de l'inſtruire, mais non
» pas le livrer en proie à qui voudroit le ravager.
» Le titre de ſa conceſſion eſt fait pour un peu-
» ple d'apôtres, non pour un peuple de bri-
» gands.

» L'Inde n'eſt donc à vous que par droit de
» conquête ; & le droit de conquête, tyranni-
» que en lui-même, ne peut être légitimé que
» par le bonheur des vaincus. Oui, Pizarre,
» c'eſt la clémence, la bonté qui le juſtifient ;
» & l'uſage de la victoire va vous donner la re-
» nommée, ou d'un brigand par vos fureurs,
» ou d'un héros par vos bienfaits. Ah ! croyez-
» moi, n'attendez pas le moment de l'ivreſſe &
» de l'emportement, pour mettre un frein à la
» victoire. Ce jour eſt, pour vous, conſacré à
» des réſolutions ſaintes. Tous ces guerriers, diſ-
» poſés comme vous à écouter la voix de la
» nature, ſuivront votre exemple à l'envi. Ils
» ſont jeunes, ſenſibles, & la corruption ne
» les a point gagnés encore : j'en ai fait l'épreuve
» récente ; je crois même les voir touchés des
» malheurs que je vous ai peints. Je vous con-
» jure, au nom de la religion, au nom de la
» patrie & de l'humanité, de faire avec eux le
» ferment d'épargner les peuples ſoumis, de
» reſpecter leurs biens, leur liberté, leur vie.
» C'eſt un lien ſacré dont vous aurez beſoin,

» peut-être, pour vous épargner de grands cri-
» mes ; c'eſt du moins un gage de paix, qu'au
» nom des Indiens, leur ami, dirai-je leur pere,
» vous demande à genoux, & les larmes aux
» yeux. » A ces mots il ſe proſterna.

« Et moi, dit Fernand, je m'oppoſe à cet
» acte déshonorant. Tant de précaution marque
» pour nous trop peu d'eſtime. L'homme, fidele
» à ſon devoir, ſe répond aſſez de lui-même,
» & n'a pas beſoin qu'on le gêne par les en-
» traves du ſerment. »

« Pour garantir vos intérêts, reprit modeſte-
» ment Las-Caſas, le ſerment le plus redou-
» table vient d'être exigé par vous-même ; &
» pour le ſalut de ces peuples, le ſerment vous
» paroît inutile & injurieux ! »

Fernand ſe ſentit confondu, & n'en devint que plus atroce. Il ſe répandit en injures contre le protecteur de l'Inde, l'accuſa de trahir ſon roi, ſa patrie, & ſon Dieu lui-même ; lui donna les noms odieux de délateur, de partiſan du crime & de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent & pervers étoit trop néceſſaire encore, vit le moment qu'il le perdoit. Il commença par l'appaiſer ; & puis, s'adreſſant à Las-Caſas, lui dit d'un air reſpectueux, que ſon zele méritoit bien la gloire qu'il lui avoit acquiſe ; que ſes conſeils & ſes maximes lui ſeroient à jamais pré-

fents ; qu'il les fuivroit autant qu'il lui feroit poffible ; mais qu'il croyoit que fa parole étoit un gage fuffifant.

Le folitaire confterné fe retire avec Alonzo. « Vous voyez, dit-il, mon ami, qu'ici mon zele » eft inutile. Je vous l'avois bien dit. Cette » épreuve m'éclaire ; n'en demandez pas davan- » tage. Je crois connoître affez Pizarre : il feroit » jufte & modéré, fi chacun confentoit à l'être. » Mais il veut réuffir ; & fon ambition fera cé- » der aux circonftances fa droiture & fon équité. » Je ne vous propofe point de renoncer à le fui- » vre : ce feroit affoiblir le nombre & le parti » des gens de bien. Mais moi, dont la préfence » eft déjà importune, & feroit bientôt odieufe, » je n'ai plus déformais qu'à regagner ma foli- » tude. Adieu. Si vous voyez tourner cette con- » quête en brigandage, prenez confeil de votre » cœur, il vous conduira toujours bien. »

Alonzo, déjà mécontent de tout ce qui s'étoit paffé, fut fur-tout indigné de voir qu'on fe délivroit de Las-Cafas ; & lui-même il l'auroit fuivi, fi fon honneur, trop engagé, ne l'avoit retenu. « Mon ami, lui dit-il, je refte, je vous obéis à » mon tour ; mais j'obferverai Pizarre ; j'éprou- » verai dans peu s'il tient ce qu'il vous a pro- » mis ; & fi j'ai le malheur d'être avec des » brigands, foyez bien affuré que je n'y ferai » pas long-temps. »

NOTES.

(*a*) ALORS *rompant l'hoſtie en trois.*] Ce trait-là eſt hiſtorique. *Pigliarono l'hoſtia conſacrata del ſantiſſimo ſacramento, giorando di non romper mai la fede.* (*Benzoni, l.* 3).

(*b*) *Sur l'idolâtre Amalécite.*] Cette comparaiſon a été faite par le miſſionnaire Gumilla, & par bien d'autres fanatiques.

(*c*) *Du plein pouvoir de celui de qui tout dépend.*] Les termes de la bulle ſont : *de noſtra mera liberalitate, & ex certa ſcientia, aç de apoſtolica poteſtatis plenitudine.... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro conceſſâ.... donamus, concedimus & aſſignamus.*

CHAPITRE XIII.

BARTHELEMI fut remmené jusqu'au fleuve des Lézards. Il monte une barque Indienne ; & la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Crucès. Libre & seul avec ses sauvages, il leur parloit ; il jouissoit de leurs caresses naïves ; il tâchoit de les consoler.

L'un deux lui dit : « notre bon pere, tu nous » aimes & tu nous plains. Nous savons tout ce » que tu as fait pour soulager notre misere. Veux- » tu porter la joie chez nos amis de la mon- » tagne ? Ils savent que nous t'avons vu : Ca- » pana, le chef de nos freres, donneroit dix » ans de sa vie pour te posséder un moment. » Viens le voir. Le sentier qui mene à sa retraite » est rude, étroit, entrecoupé de torrents & de » précipices ; mais, sur des tissus de liane, nous » te porterons tour-à-tour. »

A ces mots, deux ruisseaux de larmes coulerent des yeux de Las-Casas ; & tant de courses d'un monde à l'autre, tant de peines & de travaux qu'il avoit essuyés pour eux, tout fut récompensé.

« Quoi ! sur l'isthme ? quoi ! près d'ici, des

» Indiens libres encore ? Ah ! du moins font-ils
» bien cachés, demanda-t-il, & Davila ne peut-
» il pas les découvrir ? » Leur asyle est sûr, lui
dirent les sauvages ; nous seuls en connoissons
la route ; & le silence est sur nos levres. Nous
savons nous taire & mourir.

Las-Casas consent à les suivre. On laisse le
canot dans une anse du fleuve ; & à travers d'épais
buissons, on s'enfonce dans ces déserts.

Comme ils passoient un défilé entre deux hau-
tes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les
Indiens pâlirent ; leurs cheveux se dresserent.
C'étoit le cri du tigre ; ils l'avoient reconnu. Im-
mobiles & en silence, ils écouterent ; le même
cri se fait entendre de plus près. Alors, jugeant
que le péril approche, & que le tigre vient sur
eux, ils se rassemblent, ils se pressent autour
de Las-Casas. « Laisse-nous t'entourer, lui di-
» sent-ils, & ne crains rien ; ne crains rien ; il n'en
» prendra qu'un, & ce ne sera pas toi. » En
effet, l'animal féroce, pour franchir le vallon,
ne fait que trois élans, &, saisissant un In-
dien, l'emporte dans les bois, sans ralentir sa
course (*a*). Le pieux solitaire leve les mains
au ciel en poussant un cri lamentable, & tombe
oppressé de douleur. Bientôt, reprenant ses es-
prits, & se retrouvant au milieu de ses Indiens,
qui le rappellent à la vie : « ah ! mes amis,

» qu'ai-je vu, leur dit-il? — Allons, mon pere,
» prends courage, lui répondent ces malheu-
» reux; ce n'eſt rien. — Ce n'eſt rien, grand
» Dieu! — Non, ce n'eſt rien que les tigres,
» en comparaiſon des Eſpagnols. — O race im-
» pie & féroce! Quelle honte pour vous, s'écria
» Las-Caſas! Vous réduiſez les Indiens à ne pas
» ſe plaindre des tigres! »

Enfin, de rochers en abymes, ils approchent de la vallée. Elle étoit entourée d'un cercle de montagnes couvertes d'épaiſſes forêts, & qui, de tous côtés, ne préſentoient aux yeux qu'une maſſe énorme & profonde, ſans laiſſer ſoupçonner le vuide que leur enceinte renfermoit.

A travers l'épaiſſeur des bois, on s'avance, on gravit, on franchit enfin les montagnes. Tout-à-coup, aux yeux de Las-Caſas, ſe découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine, s'élevoit un hameau, & au milieu du hameau la cabane du cacique. Barthelemi, à cette vue, ſe ſent ému de joie & de pitié. « Pauvre peuple, s'écria-t-il avec attendriſſement;
» faſſe le ciel que ton aſyle ſoit à jamais impé-
» nétrable! »

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accourent, impatients d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. « Nous vous amenons notre
» pere, diſent ceux-ci avec tranſport. Le voilà;

» c'eſt lui, c'eſt Las-Caſas. » A ce nom, rien ne peut exprimer l'alégreſſe de ce peuple reconnoiſſant. Leurs bras ſe diſputent la gloire de l'enlever, de le porter en triomphe juſqu'au village, où le cacique a déjà ſu l'arrivée de Las-Caſas.

Il s'avance au devant de lui, & tendant les bras : « viens, lui dit-il, mon pere, viens conſoler tes enfants de tous les maux qu'on leur
» a faits : en te voyant, ils les oublient. » Las-Caſas jouiſſoit du bonheur le plus doux que puiſſe goûter ſur la terre un cœur vertueux & ſenſible.
« O mes amis ! leur diſoit-il, en les embraſſant
» tour-à-tour, ſi vous m'aimez ſi tendrement,
» moi qui ne vous ai fait aucun bien ; quel n'eût
» pas été votre amour pour un peuple qui eût
» mis ſa gloire à vous donner des arts utiles,
» de ſages loix, de bonnes mœurs, & un culte
» agréable au Dieu de l'univers ? — Ah ! mon
» pere, dit le cacique, nous aurions adoré ce
» peuple généreux. Laiſſons les regrets inutiles.
» Le ſeul homme, entre ces barbares, qui ait
» été juſte & bienfaiſant, nous le poſſédons. Je
» ne veux t'occuper que de notre joie. »

Il le mena dans ſa cabane ; & quelle fut la ſurpriſe de Barthelemi, en y voyant ſur un autel une ſtatue de bois de cedre, où ſes traits étoient ébauchés ! Le cacique lui dit : « regarde. C'eſt

» toi, mon pere, oui, c'eſt toi-même. Un de
» nos Indiens qui t'avoit vu, & qui t'avoit tou-
» jours préſent, m'a fait ta reſſemblance. Elle
» nous ſuit par-tout. C'eſt elle que nous invo-
» quons dans toutes nos entrepriſes; & depuis
» que nous la poſſédons, tout nous a réuſſi. »

Las-Caſas, qui d'abord n'avoit pu ſe défendre d'un mouvement de reconnoiſſance, ſe reprocha ce ſentiment; & parlant au cacique d'un air doux & ſévere : « renverſez, dit-il, cette image, » un ſimple mortel n'eſt pas digne de votre vé-» nération. » A ces mots il alloit ſaiſir la ſtatue, pour la briſer. Le cacique la défendit, comme il eût défendu ſes enfants & ſa femme. « Ah! » lui dit-il, laiſſe-nous cette chere ombre de » toi-même. Quand tu ne feras plus, elle rap-» pellera à nos enfants, à nos neveux, le ſeul » ami que nous ayions eu parmi nos cruels op-» preſſeurs. »

Tout le peuple s'aſſemble autour de la cabane, & demande à voir Las-Caſas. Il ſe montre; & l'air retentit de ce cri d'alégreſſe : « le » voilà, l'homme juſte, l'homme bienfaiſant, » le voilà. Il nous aime, il nous plaint, il » vient voir ſes amis. Qu'il reſte avec nous, » l'homme juſte : nos cœurs & nos biens ſont » à lui. »

« O Dieu de la nature! s'écria Las-Caſas,

» ſe pourroit-il que des cœurs ſi vrais, ſi doux,
» ſi ſimples, ſi ſenſibles, ne fuſſent pas inno-
» cents devant toi ! »

Cependant de jeunes chaſſeurs ſe ſont répandus dans la plaine, les uns perçant les oiſeaux de l'air de leurs fleches inévitables, les autres forçant à la courſe les chevreuils, moins agiles qu'eux. La proie arrive en affluence ; & le feſtin eſt préparé.

Aſſis à côté du cacique, & au milieu de ſa famille, Las-Caſas s'inſtruit de leurs loix, de leurs mœurs & de leur police. La nature eſt leur guide & leur légiſlateur. S'aimer, s'aider mutuellement, éviter de ſe nuire ; honorer leurs parents, obéir à leur roi ; s'attacher à une compagne, qui les ſoulage dans leurs travaux, & qui leur donne des enfants, ſans que le ſoupçon même de l'infidélité trouble cette union paiſible ; cultiver en commun leurs champs, & s'en diſtribuer les fruits : telle étoit leur ſociété.

Hé bien, dit Las-Caſas, c'eſt la loi de mon Dieu, qu'il a gravée dans vos ames : vous le ſervez ſans le connoître ; & c'eſt ſa voix qui vous conduit.

« Ton Dieu ! il eſt notre ennemi, dit le ca-
» cique ; il eſt le Dieu des Eſpagnols. — Le
» Dieu des Eſpagnols n'eſt point votre ennemi ;
» il eſt le Dieu de la nature entiere ; & nous

» ſommes tous ſes enfants. — Ah ! s'il eſt vrai,
» dit le cacique, nous cherchons un Dieu qui
» nous aime; celui de Las-Caſas doit être juſte
» & bon, & nous voulons bien l'adorer. Hâtes-
» toi, fais-le-nous connoître. » Alors, ſe livrant
à ſon zele, Las-Caſas leur fit de ſon Dieu une
peinture ſi ſublime & ſi touchante, que le ca-
cique, ſe levant avec tranſport, s'écria : « Dieu
» de Las-Caſas, reçois nos vœux ! » Et tout ſon
peuple répéta ces mots après lui.

Dans ce moment, le cacique, regardant le
ſolitaire, crut voir ſur ſon viſage un éclat tout
divin : car la piété l'animoit; il étoit rayonnant
de joie. « Ecoute, lui dit-il; ton Dieu ne ſe
» fait-il jamais voir aux hommes ? — Ils l'ont
» vu, répondit Las-Caſas; il a même daigné
» habiter parmi eux. — Sous quels traits ? — Sous
» les traits d'un homme. — Acheve. N'es-tu pas
» toi-même ce Dieu, qui vient nous conſo-
» ler ? — Moi ! — Si tu l'es, ceſſe de nous ca-
» cher ce que tant de vertu annonce. Parle. Nous
» allons t'adorer. »

Barthelemi ſe confondit dans une humilité pro-
fonde, & rejeta loin cette erreur. Mais avant
d'expoſer des vérités ſublimes à l'incrédulité de
ces foibles eſprits, il voulut ſavoir quel étoit leur
culte. « Hélas ! dit le cacique, nous adorions le
» tigre, comme le plus terrible de tous les ani-

» maux. Mais que ton Dieu n'en ſoit point ja-
» loux. C'étoit le culte de la crainte, & non
» pas celui de l'amour. — Allons, allons, dit
» Las-Caſas, renverſer cette horrible idole. »
Et les Indiens, animés du zele qu'il leur inſpi-
roit, couroient au temple ſur ſes pas.

NOTE.

(*a*) S*ANS ralentir ſa courſe.*] On lit dans l'hiſtoire générale des voyages, que dans la province de Vénézuéla les tigres ſont ſi terribles, qu'il n'eſt pas rare de les voir entrer dans les caſes des Indiens, ſaiſir un homme, & l'emporter dans leur gueule auſſi facilement qu'un chat emporte une ſouris.



Que fais tu ne sommes-nous pas Freres: n'es-tu pas mon égal.

CHAPITRE XIV.

D'UNE grotte profonde, voiſine de ce temple, Barthelemi crut entendre ſortir des gémiſſements. « Qu'eſt-ce, demanda-t-il ? — Paſſons, dit le » cacique. Epargne à tes amis la honte de te » montrer des malheureux. » Sans vouloir inſiſter, Barthelemi s'avance juſqu'à ce temple abominable, où l'on voyoit le dieu tigre ſur un autel rougi de ſang. « Quel eſt le ſang, demanda-t-il » encore, qu'on a verſé ſur cet autel ? — Celui » des animaux, répondit le cacique, & quel- » quefois...... — Acheve. — Celui des Eſpa- » gnols. — Des Eſpagnols ! — Lorſqu'ils péne- » trent juſqu'au bord de ces forêts, il faut bien » les tuer, ou les prendre vivants. Et que faire » de ces captifs, à moins que de les immoler ? » S'il s'en échappoit un ſeul, notre aſyle feroit » connu, & notre perte inévitable. Tu viens » d'entendre les plaintes d'un malheureux jeune » homme, qui nous fait compaſſion. Je ne puis » me réſoudre à le faire mourir. Cependant il » faut bien qu'il meure ; car, s'il nous échap- » poit, il iroit nous trahir. »

Las-Caſas demande à le voir ; & après avoir

fait briser l'autel & l'idole du tigre, il retourne vers la prison où le jeune homme est enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce religieux vénérable, ne douta point que ce ne fût encore un nouveau martyr de la foi, qu'on alloit immoler. « O mon pere ! venez, dit-il, m'encourager par » votre exemple; venez apprendre à un jeune » homme à se détacher de la vie, à mourir cou» rageusement. »

Mais dès qu'il s'apperçut que le solitaire étoit libre, qu'il commandoit aux Indiens de s'éloigner, & que ceux-ci lui obéissoient : « ah ! re» prit-il, que vois-je ? & quel est cet empire que » vous exercez parmi eux ? Etes-vous un ange » du ciel, descendu pour ma délivrance ? Par» lez. Dites-moi qui vous êtes. Je sens revenir » l'espérance dans ce cœur qu'elle abandon» noit. »

« Je suis Espagnol comme vous, lui dit le » solitaire; mais, n'ayant jamais trempé dans » les crimes de ma patrie, je suis libre & chéri » parmi les Indiens. — Hélas ! & moi, lui dit » Gonsalve, (c'étoit le nom du jeune homme) » qu'ai-je fait, que je n'aie dû faire, & dont » j'aie pu me dispenser ? Je suis le fils de Da» vila, du gouverneur de l'isthme; il m'avoit » envoyé à la poursuite des sauvages. Mes com» pagnons & moi, à travers les forêts, nous

» avons pénétré dans ce vallon ; les Indiens
» nous ont enveloppés, nous ont accablés ſous
» le nombre ; les plus heureux des miens ont
» péri dans le combat ; le reſte a été pris, &
» ſur l'autel du tigre je les ai vus tous immolés.
» Moi ſeul ils m'épargnent encore ; ſoit que ma
» jeuneſſe ait touché ces inhumains, & que mes
» larmes leur inſpirent quelque pitié ; ſoit que
» leur cruauté m'ait voulu réſerver pour un nou-
» veau ſacrifice, ils me laiſſent languir dans cet
» horrible abandon, & dans l'attente de la
» mort, plus cruelle que la mort même. Hélas !
» pardonnez à mon âge un excès de foibleſſe,
» dont je rougis en l'avouant. La vie m'eſt chere.
» Il m'eſt affreux de la quitter à ſon aurore. Elle
» devoit avoir tant de charmes pour moi ! Il
» m'eût été ſi doux de revoir ma patrie ! Et
» quand je penſe que ces beaux jours, ces jours
» délicieux que j'y devois paſſer, ſont évanouis
» pour jamais, je tombe dans le déſeſpoir. Si
» du moins j'étois mort au milieu des combats,
» & par les mains d'un ennemi digne d'honorer
» mon courage ! Mais ici, mais ſur les autels
» d'un peuple ſtupide & féroce, me ſentir tout
» vivant déchirer les entrailles, & voir, aux
» pieds du tigre, allumer mon bûcher ! Cette
» deſtinée eſt affreuſe. Ah ! s'il ſe peut, déli-
» vrez-moi de ces mains inhumaines ; rendez-

» moi à mon pere. Il n'a que moi. Je suis
» son unique espérance ; ces barbares l'en ont
» privé. »

« Mon ami, lui dit Las-Casas, que vous êtes
» loin encore d'être changé par le malheur !
» Vous, fils de Davila, vous appellez barbares
» ces peuples, dont lui-même il fait, depuis
» dix ans, le massacre le plus horrible ! Hélas !
» combien de peres, privés par ses fureurs de
» leur seule & douce espérance, se sont vu
» égorgés eux-mêmes, en implorant à ses ge-
» noux la grace de leurs enfants ! Il a versé plus
» de flots de sang, que vous n'en avez de gouttes
» dans les veines ; & le peuple enfermé dans
» ces forêts profondes, n'est que le malheureux
» débris de ceux qu'il a exterminés. Vous voyez
» qu'il poursuit encore ce qui lui en est échappé.
» Ils sont perdus, s'il les découvre ; & lui rendre
» son fils, vous l'avouerez vous-même, ce seroit
» risquer qu'un secret, d'où leur salut dépend,
» ne lui fût révéle. — Ah ! gardez-vous, lui dit
» Gonsalve, de leur apprendre qui je suis. — Moi !
» dit Las-Casas, les tromper ! leur cacher le
» péril de votre délivrance ! Non ; ce seroit
» leur tendre un piege. Si je parle pour vous,
» je dirai qui vous êtes ; on saura ce que je de-
» mande, ce qu'on risque à me l'accorder. Ou
» mon silence, ou ma franchise, c'est à vous

» de

» de choisir. — Choisir ! De tous cotés je ne
» vois que la mort. Je m'abandonne à vous. — Re-
» prenez donc courage. Mais tirez de l'état où
» vous êtes réduit, cette utile & grande leçon ;
» que le droit de la force est un droit odieux ;
» que si les Indiens l'exerçoient à leur tour, &
» se permettoient la vengeance, il n'est point de
» supplice auquel ne dût s'attendre le fils du
» cruel Davila ; que l'état naturel de l'homme
» est la foiblesse ; qu'à votre place, il n'en est
» point qui ne fût timide & tremblant ; que l'or-
» gueil, dans un être si voisin du malheur, est
» le comble de la démence ; & qu'exposé lui-
» même chaque jour à devenir un objet de pi-
» tié, il est aussi insensé que méchant, lorsqu'il
» ose être impitoyable. »

Las-Casas, de retour auprès de Capana : « cacique, lui dit-il, n'es-tu pas soulagé, comme
» d'un joug triste & pénible, de ne plus adorer
» un être mal-faisant, & de servir un Dieu clé-
» ment & juste ? — Il est vrai, lui dit le caci-
» que, que nos cœurs, flétris par la crainte,
» semblent ranimés par l'amour. — Oui, mon
» ami, l'homme est fait pour aimer. La haine,
» la vengeance, toutes les passions cruelles sont
» pour lui un état de gêne, d'angoisse & d'avi-
» lissement. Il se sent élever, il sent qu'il se rap-
» proche de l'être excellent qui l'a fait, à mesure

» qu'il eſt plus doux, plus magnanime. Etouffer
» ſon reſſentiment, & triompher de ſa colere;
» oppoſer les bienfaits à l'injure qu'on a reçue,
» en accabler ſon ennemi; c'eſt un plaiſir vrai-
» ment divin. — Je le conçois, dit le caci-
» que. — Non, tu ne peux le concevoir avant
» de l'avoir éprouvé. Mais il ne tient qu'à toi de
» jouir pleinement de ce plaiſir pur & céleſte.
» Fais venir ce jeune captif, qui tremble & gé-
» mit dans tes chaînes, & dis-lui, en le déli-
» vrant : fils du déſolateur de l'iſthme, fils du
» meurtrier de nos peres, de nos femmes, de
» nos enfants, fils de Davila, je pardonne à ton
» âge & à ta foibleſſe. Vis, apprends d'un ſau-
» vage à imiter ton Dieu. — Le fils de Davila!
» s'écria le cacique; quoi! c'eſt lui que je tiens
» captif? » A ces mots, ſes yeux irrités s'enflam-
merent comme la foudre. « Oui, c'eſt le fils de
» Davila, reprit le ſolitaire avec un air tran-
» quille, c'eſt lui que tu peux déchirer, dévorer
» même ſi tu veux. Mais écoute-moi. A peine ta
» vengeance ſera-t-elle aſſouvie, tu ſeras triſte,
» & tu diras : le voilà égorgé; & ſon ſang ré-
» pandu ne rend la vie à aucun des miens : ma
» fureur eſt donc inutile : j'ai fait périr le foible,
» peut-être l'innocent; & je ſuis coupable ſans
» fruit..... Sa vie eſt dans tes mains; choiſis de
» renoncer à mon Dieu ou à ta vengeance; &

» reprends le culte du tigre, si tu veux t'abreuver
» de sang. »

« J'adore le Dieu de Las-Casas, dit le ca-
» cique. Mais toi-même, crois-tu qu'il me com-
» mande de laisser impunis tous les maux qu'un
» barbare nous fait depuis dix ans? — Oui, la
» loi de mon Dieu te prescrit le pardon & l'amour
» de tes ennemis. — L'amour! — Ne sont-ils
» pas ses enfants comme toi? Ne les aime-t-il
» pas lui-même? Et peux-tu adorer le pere, sans
» aimer les enfants? Plains-les d'être coupables,
» & souhaite qu'ils cessent d'être méchants; mais
» ne sois pas méchant comme eux, & mérite,
» par ta clémence, que ton Dieu en use envers
» toi. »

« Tu me confonds; mais tu me touches, dit
» le cacique. Allons, qu'exiges-tu de moi? Qu'au
» fils du cruel Davila je pardonne comme à mon
» frere? J'y consens. Qu'on l'amene ici. Je bri-
» serai sa chaîne, & je l'embrasserai. Mais qu'en
» ferai-je, après lui avoir permis de vivre? S'il
» s'échappe, il divulguera le secret de notre asyle;
» & tu auras perdu tes amis. — J'ai cette crainte
» comme toi, lui répondit le solitaire; & je
» ne veux, quant à présent, qu'adoucir sa capti-
» vité. »

Gonsalve attendoit avec impatience le retour de Las-Casas. « Hé bien, lui dit-il en tremblant,

» qu'avez-vous obtenu ? — Qu'on vous laisse la
» vie. — Ah ! mon pere ! Et la liberté, l'ai-je
» perdue pour jamais ? — Je vous ai dit que
» le salut de ces malheureux Indiens tient au
» secret de leur asyle. — Je le sais ; mais ré-
» pondez-leur qu'il ne sera jamais trahi par
» moi. — Comment répondrois-je de vous, dit
» le solitaire ? A votre âge on ne répond pas
» de soi-même. C'est à vous de gagner l'estime
» du cacique, & d'obtenir, avec le temps, qu'il
» daigne se fier à vous. — Et lui avez-vous dit
» qui je suis, demanda Gonsalve ? — Oui sans
» doute. — Je suis perdu. — Non, vous ne l'êtes
» pas. Je vais vous mener devant lui. »

« Jeune homme, lui dit le cacique en le
» voyant, adores-tu le Dieu qu'adore Las-Casas ?
» — Oui, répond Davila. — Crois-tu que nous
» soyons enfants de ce Dieu, comme toi ? — Je
» le crois. — Nous sommes donc freres ? Pour-
» quoi venir tremper tes mains dans notre sang ?
» — J'obéissois. — A qui ? — Vous le savez assez.
» — Oui, je sais que tu es né du plus méchant
» des hommes, & du plus cruel envers nous.
» Mais Las-Casas me dit que son Dieu & le
» mien m'ordonne de te pardonner. Je te par-
» donne. Viens, embrasse ton ami. » Le jeune
homme, à ces mots, tombe aux pieds du caci-
que. « Que fais-tu, lui dit le sauvage ? Ne som-

» mes-nous pas freres ? N'es-tu pas mon égal ? »
il dit, & lui tendant la main, il le délivra de
ſes chaînes. Barthelemi, témoin de ce ſpectacle,
avoit le cœur ſaiſi de joie & d'attendriſſement.
« Davila, dit-il au jeune homme, voilà, voilà
» de vrais chrétiens ! »

CHAPITRE XV.

GONSALVE fut, dès ce moment, parmi les Indiens, comme dans ſa patrie, & comme au ſein de ſa famille. On le gardoit, mais ſans contrainte; & la ſeule liberté qu'il n'eût pas, étoit celle de s'échapper. Las-Caſas le voyoit ſans ceſſe. Il eût voulu lui faire aimer la vie heureuſe & ſimple de ce peuple ſauvage; mais le jeune homme ne l'écoutoit qu'en pouſſant de profonds ſoupirs. « Me voilà, diſoit-il, inſtruit par le » malheur, par vos leçons, par leur exemple; » qu'ils daignent ſe fier à moi, & me mettre » en état de détromper mon pere, de le flé» chir, de lui apprendre à les connoître, à les » aimer. Ils m'ont déjà laiſſé la vie; je leur » devrai la liberté. Ces bienfaits toucheront un » pere. Il cédera aux larmes de ſon fils. »

A cet âge on ne ſait pas feindre avec tant d'art & de noirceur; & Las-Caſas ne doutoit pas que Gonſalve ne fût ſincere; mais il le connoiſſoit trop foible, pour oſer compter ſur ſa foi. « Vous êtes ſans doute à préſent bien déter» miné, lui dit-il, à ne pas trahir ce bon peu» ple; mais je prévois tout l'aſcendant d'un pere;

» & je ne répondrai jamais qu'il ne vienne à
» bout de ſurprendre ou d'arracher votre ſecret.
» Ce que je vous dis là, je l'ai dit de même
» au cacique. C'eſt lui que le péril regarde, c'eſt
» à lui de ſe conſulter.

» Je laiſſe, dit-il à Capana, ton captif dans
» l'affliction. Il ſoupire ardemment pour la liberté.
» Je t'ai fait voir tout le danger de le renvoyer
» à ſon pere ; mais je ne dois pas te diſſimuler
» l'avantage de ce bienfait. Il peut arriver que
» ſon pere vous découvre ; & alors vous auriez
» pour appui ce jeune homme, à qui ta clé-
» mence auroit fait un devoir ſacré de ne t'aban-
» donner jamais. L'amour paternel a des droits
» ſur les tyrans les plus farouches. C'eſt le der-
» nier endroit ſenſible par où leur ame s'en-
» durcit. Après cela, décides-toi ſur le parti que
» tu dois prendre : j'ignore comme toi quel ſe-
» roit le plus ſage, & tu ſais auſſi-bien que moi
» quel ſeroit le plus généreux.

» Pour moi, dépourvu des moyens de célé-
» brer ici nos auguſtes myſteres, d'y établir le
» ſacerdoce, & d'y perpétuer le culte des au-
» tels, je vais vous chercher des paſteurs, &
» peut-être vous aſſurer un repos plus tran-
» quille. Adieu. Je demande au ciel, & j'eſ-
» pere de vous revoir, avant de deſcendre au
» tombeau. »

La desolation du jeune Davila fut extrême, quand il apprit que Las-Casas l'abandonnoit. Il alla se jeter aux pieds du cacique. « Ah ! lui » dit-il, pourquoi te défier d'un malheureux qui » te doit tout ? La nature m'a fait un cœur sen- » sible comme à toi ; mais, eût-elle mis à la » place le cœur du tigre que tu adorois, tes » vertus l'auroient attendri. Tu m'as appellé ton » ami ; tu m'as embrassé comme un frere ; vas, » je ne l'oublierai jamais : je ne suis ingrat ni » perfide. Il y va de ta vie & du salut de tes » amis, que ton asyle soit inconnu ; il le sera » par mon silence. J'en atteste mon Dieu, ce » Dieu qui est devenu le tien. »

« Oui, je te crois sensible & bon, dit le » cacique ; mais tu es foible ; & l'homme foible » est toujours à la veille d'être méchant. Com- » ment braverois-tu l'autorité d'un pere ? tu n'as » pas su braver la mort. — La mort m'a causé » de l'effroi, je l'avoue, dit le jeune homme » en se levant avec fierté ; mais si, pour éviter » la mort, tu m'avois proposé un crime, tu » aurois vu lequel des deux m'auroit le plus » épouvanté. Puisque je n'ai pas ton estime, je » ne te demande plus rien. Je renonce à la » liberté ; je te dispense même de me laisser la » vie. » A ces mots, il se retira.

Le cacique, qui le suivoit des yeux, & qui

le voyoit abattu de tristesse, sentit lui-même, comme un poids dont son cœur étoit oppressé, la dureté de son refus. Il fit appeller Las-Casas. « Emmene avec toi ce jeune homme, lui dit-il ;
» sa douleur me pese & me fatigue : la pré-
» sence d'un malheureux est insupportable pour
» moi. — As-tu bien réfléchi, lui dit le soli-
» taire ? — Oui, je sais qu'un mot de sa bouche
» nous perd, mon peuple & moi, nous livre à
» nos tyrans ; mais la pitié l'emporte sur la crainte :
» je ne veux plus le voir souffrir. »

Si l'on a vu des enfants vertueux, aux funérailles de leur pere, d'un pere tendre & bien aimé, c'est l'image de la douleur des Indiens au départ de Las-Casas. Le cacique & son peuple, le visage abattu, les yeux baissés & pleins de larmes, l'accompagnerent en silence jusqu'au bord de la forêt. Là, il fallut se séparer.

Témoin de leurs tristes adieux, Gonsalve renfermoit sa joie. Le cacique, ôtant son collier, le jeta au cou du jeune homme, l'embrassa, & lui dit : « sois toujours notre ami ; & si jamais
» tu étois pressé par nos tyrans de leur décou-
» vrir où nous sommes, regarde ce collier, sou-
» viens-toi de Las-Casas, & demande à ton
» cœur si tu dois nous trahir. »

Les deux Espagnols, sur la foi de leurs guides, s'en allant à travers les bois, se retraçoient

les mœurs & le naturel des ſauvages. Vint un moment où Las-Caſas, regardant le jeune Davila : « vous voyez, lui dit-il, ſi, comme on le
» prétend, ils ſont indignes du nom d'hommes,
» & s'il eſt mal-aiſé d'en faire des chrétiens.
» L'homme n'eſt indocile que pour ce qui ré-
» pugne au ſentiment de la bonté. Il ne ſe refuſe
» jamais aux vérités qui le conſolent, qui le
» ſoulagent dans ſes peines, & qui lui font chérir
» ces deux préſents du ciel, la vie & la ſociété.
» Que ces vérités paſſent ſa foible intelligence,
» pourvu qu'elles touchent ſon cœur, il en ſera
» perſuadé : il croit tout ce qu'il aime à croire.
» Toute la nature à ſes yeux eſt un myſtere
» aſſurément ; hé bien, voit-on qu'en jouiſſant
» de ſes bienfaits, il lui reproche l'obſcurité de
» ſes moyens ? Il en ſera de même de la reli-
» gion : plus elle fera d'heureux, moins elle trou-
» vera d'incrédules. »

« Mais, reprit Gonſalve, peut-on diſſimuler
» ce qu'elle a d'affligeant, ce qu'elle a d'effrayant
» pour l'homme ? — Elle n'a rien que d'attrayant,
» d'encourageant pour la vertu, de conſolant
» pour l'innocence, lui répondit le ſolitaire ; &
» je n'en veux pas davantage pour la faire adorer
» par-tout. De bonnes loix gênent le vice, épou-
» vantent le crime, affligent les méchants ; &
» l'on aime de bonnes loix, parce qu'il dépend

» de chacun d'en recueillir les fruits, & d'être
» heureux par elles. On aimera de même une reli-
» gion qui, comme ces loix ſalutaires, eſt fa-
» vorable aux gens de bien, rigoureuſe aux mé-
» chants, & indulgente aux foibles. Mais, en la
» profeſſant dans cette pureté, on ne peut oppri-
» mer perſonne; on ne s'abreuve point de ſang;
» on eſt obligé d'être humain, juſte, patient,
» ſecourable, & ſur-tout déſintéreſſé; de joindre
» l'exemple au précepte, d'inſtruire par ſes bon-
» nes œuvres, & de prouver par ſes vertus. L'or-
» gueil & la cupidité ne peuvent ſe forcer à ces
» ménagements; le droit du glaive eſt plus com-
» mode; & avec d'odieux prétextes, dont les
» paſſions s'autoriſent, on ſe permet la violence, la
» rapine & le brigandage juſqu'aux excès les plus
» criants... » Le ſolitaire, à ces mots, s'apperçut
que le fils de Davila baiſſoit les yeux & que
la rougeur de la honte ſe répandoit ſur ſon viſage:
« pardonne, lui dit-il, jeune homme. Je t'af-
» flige. C'eſt le ciel qui te l'a donné, ce pere
» rigoureux. Tout injuſte qu'il eſt, ne ceſſe ja-
» mais de l'aimer, de le reſpecter, de le plain-
» dre. Seulement ne l'imite pas. »

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent;
Barthelemi & Gonſalve, au moment de ſe ſé-
parer, s'embraſſent tendrement. « Adieu. Tu vas
» revoir ton pere, dit le ſolitaire au jeune hom-

» me ; ſouviens-toi du cacique ; daigne penſer
» à moi. Je n'entendrai point tes paroles ; mais
» Dieu ſera préſent ; & ton cœur lui a juré
» d'être fidele aux Indiens. »

Gonſalve retourne à Panama ; & Las-Caſas deſcend le fleuve juſqu'à la côte orientale, où un navire le reçoit, & va le porter au rivage que baigne l'Ozama, en épanchant ſon onde dans le ſein du vaſte Océan.

CHAPITRE XVI.

DOM Pedre Davila pleuroit l'héritier de ſon nom, avec les larmes de l'orgueil, de la rage & du déſeſpoir. En le voyant, il ſe livra à tous les tranſports de la joie. « Le ciel, lui dit-il, ô » mon fils ! le ciel te rend aux vœux d'un pere. » Mais tous ces braves Caſtillans qui t'accompa- » gnoient, que ſont-ils devenus ? — Ils ſont » morts, répondit Gonſalve. Les Indiens, pour- » ſuivis, nous ont enfin réſiſté; & nous avons » ſuccombé ſous le nombre. Ils me tenoient » captif; ils ont ſu qui j'étois; & leur chef m'a » laiſſé la vie, & m'a rendu la liberté. O mon » pere ! ſi vous m'aimez, qu'un procédé ſi géné- » reux vous touche & vous déſarme.... » Le tyran ne l'écoutoit pas. Interdit, indigné de voir qu'après le vaſte & long carnage qu'il avoit fait des Indiens, ils ſe défendiſſent encore, il ne cherchoit que le moyen d'achever leur ruine, ſans être ſenſible au bienfait qui ſeul auroit dû le toucher. « Oui, dit-il, je reconnoîtrai ce » qu'ont fait pour toi les ſauvages. Dis-moi où » tu les as laiſſés, & où s'eſt paſſé le combat. »

« Il ſeroit mal-aiſé de retrouver mes traces

» dans ces déserts, lui répondit Gonsalve ; & je
» me suis laissé conduire, sans savoir moi-même
» où j'allois, d'où je venois.... »

« J'entends, reprit le pere, en observant son
» trouble : ils t'ont fait promettre sans doute de
» ne pas m'indiquer leur marche & leur retraite ;
» & tu te crois lié par tes serments ? »

« Si j'avois promis, je tiendrois parole, dit le
» jeune homme ; & je leur dois assez pour ne
» pas les trahir. »

« Des nœuds plus sacrés vous engagent à
» votre Dieu, à votre roi, à votre patrie, à moi-
» même, insista le tyran. Vous avez vu tomber
» sous les coups des sauvages la moitié des miens ;
» voulez-vous qu'ils en exterminent le reste ? En
» vous laissant la vie, ont-ils brisé leurs arcs ?
» ont-ils promis de ne plus tremper leurs traits
» dans ce venin mortel qu'ils ont inventé, les
» perfides ? Obéissez à votre pere ; & demain
» soyez prêt à nous servir de guide ; car je veux
» marcher sur leurs pas. »

Gonsalve, réduit au choix, ou de trahir les sauvages, ou de tromper son pere, ou de refuser d'obéir, prit le parti de la franchise, & déclara que de sa vie il ne contribueroit au mal qu'on feroit à ses bienfaiteurs. Davila devint furieux ; mais son fils, avec modestie, soutint sa résolution ; & le reproche & la menace n'ayant pu l'ébranler, on eut recours à l'artifice.

Fernand de Luques fut choisi pour ce ministere odieux. Il alla trouver le jeune homme. « Davila, lui dit-il d'un ton affectueux & d'un » air pénétré, vous ferez mourir votre pere. Il vous » aime; j'ai vu couler pour vous ses larmes pater- » nelles; & vous ne lui êtes rendu que pour l'acca- » bler de douleur. — Ah! répondit le jeune hom- » me, qu'il me demande ma vie, & non pas » une trahison. — Si c'étoit une trahison, seroit-ce » moi, dit le perfide, qui vous presseroit d'obéir? » Le sort des Indiens me touche autant que » vous. Mais, en irritant votre pere, vous les » perdez; & c'est sur eux que sa colere tom- » bera. Il est mortellement blessé de votre ré- » sistance. Mon fils me méprise & me hait, dit-il: » plus attaché à ce peuple barbare qu'à son » prince, qu'à moi & qu'à son Dieu lui-même, » il ne connoît plus qu'un devoir, celui de la » rebellion: il n'ose se fier à ma reconnoissance; » & il me croit moins généreux qu'un miséra- » ble Indien. Non, Davila, ce n'étoit pas ainsi » qu'il falloit servir les sauvages. Touché de leur » humanité, & plus sensible encore à votre con- » fiance, je sais que votre pere se fût laissé flé- » chir. Mais si, par eux, il a perdu l'estime & » l'amour de son fils, peut-il leur pardonner ja- » mais? »

« Non, il n'a rien perdu de ses droits sur

» mon cœur, reprit Gonſalve ; mon reſpect, mon
» amour pour lui ſont les mêmes. Qu'il daigne ne
» me demander rien que d'innocent & de juſte, il
» eſt bien ſûr d'être obéi. Mais que veut-il de
» moi ? & pourquoi s'obſtiner à me rendre ingrat &
» perfide ? S'il veut pourſuivre encore ce peuple
» malheureux, ce n'eſt pas à moi d'éclairer ſes
» recherches impitoyables ; & s'il conſent à
» l'épargner, il n'a pas beſoin de ſavoir en quels
» lieux il reſpire en paix. Pour prix du ſalut de
» ſon fils, les ſauvages ne lui demandent que
» de vivre éloignés de lui, & inconnus, s'il eſt
» poſſible. L'oubli ſera pour eux le plus grand
» de tous les bienfaits. »

« Vous ne penſez donc pas, lui dit Fernand,
» que, répandus dans les forêts, on ne peut les
» inſtruire ; qu'ils vivent ſans culte & ſans loix. —
» Ils ſont chrétiens, dit le jeune homme. Qu'on
» leur laiſſe adorer, dans leur ſimplicité, un
» Dieu qu'ils ſervent mieux que nous. — Ils ſont
» chrétiens ! Ah ! s'il eſt vrai, reprit le fourbe,
» doutez-vous qu'on n'uſe envers eux d'indul-
» gence & de ménagement ? Repoſez-vous ſur
» moi du ſoin du ſalut de nos freres. Je les
» protégerai ; je les porterai dans mon ſein. —
» Hé bien, protégez-les, en obtenant qu'on les
» oublie. Ils ne demandent rien de plus. »

« Ah ! Gonſalve, vous voulez donc être chargé
» d'un

» d'un parricide. Ils sortiront de leurs forêts,
» ils nous dresseront des embûches; votre pere,
» que sa valeur expose, y tombera : ce sera
» vous qui l'aurez livré en leurs mains. La fleche
» empoisonnée qui percera son cœur, ce sera
» vous qui l'aurez lancée. »

A ces mots, Gonsalve frémit. Mais, se rappellant Las-Casas : « m'auroit-il conseillé un
» crime, dit-il en lui-même ? Ah ! je sens que la
» nature est d'accord avec lui. Cessez de me
» tenter, reprit-il en parlant au fourbe. La voix
» intime de mon cœur s'éleve contre vos repro-
» ches, & me parle plus haut que vous. »

Fernand, interdit & confus de l'inutilité de son odieuse entremise, dit à Davila que son fils étoit tombé dans l'endurcissement; qu'il falloit qu'on l'eût perverti; & que tant d'obstination étoit au dessus de son âge.

Dès ce moment Gonsalve, odieux à son pere, pleuroit nuit & jour son malheur.

« Vas-t-en, fils indigne de moi, lui dit ce
» pere inexorable, après une nouvelle épreuve;
» vas-t-en. Fuis loin de moi. Je ne veux plus
» souffrir tes outrages, ni ta présence. Malheur
» à ceux qui, de mon fils, d'un fils obéissant,
» respectueux, fidele, ont fait un rebelle obstiné ! »

« Ah ! mon pere, dit le jeune homme, en
» tombant à ses pieds tout baigné de ses larmes,

» eſt-il poſſible que le refus d'être ingrat, per-
» fide & parjure, m'attire un ſi dur traitement?
» Qu'exigez-vous de moi ? Quelle haine obſtinée
» portez-vous à ces malheureux ? Ah ! ſi vous
» aviez vu leur roi briſer ma chaîne, m'embraſſer,
» m'appeller ſon ami, ſon frere, me demander,
» avec douceur, quel mal ils nous ont fait, &
» pourquoi l'on oublie qu'ils ſont des hommes
» comme nous ; vous-même, oui vous-même,
» mon pere, vous me feriez un crime de l'infi-
» délité dont vous me faites une loi. Il m'eſt
» affreux de vous déplaire ; mais il me feroit,
» je l'avoue, plus affreux de vous obéir. Ne me
» réduiſez point à ces extrêmités. Ayez pitié d'un
» fils que votre haine accable, & qui même,
» en vous irritant, ſe croit digne de votre amour.—
» Non, je n'ai plus de fils, & tu n'as plus de
» pere. Délivre-moi d'un traître que je ne puis
» ſouffrir. »

Gonſalve, abattu, conſterné, ſortit du palais de ſon pere, & lui fit demander quel lieu il lui marquoit pour ſon exil. « Les forêts, les caver-
» nes, qui recelent ſans doute les lâches qu'il
» m'a préférés, répondit le pere inflexible. »

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès; & en s'en allant, à travers le vaſte ſilence des bois, il pleuroit ; mais il ſe diſoit à lui-même : « je déſobéis à mon pere, je l'afflige & l'irrite

» au point qu'il m'éloigne à jamais de lui, &
» je ne ſens dans ma douleur aucune atteinte de
» remords ; au lieu qu'en lui obéiſſant, & en
» pourſuivant les ſauvages, mon cœur en étoit
» dévoré. Il eſt donc des devoirs plus ſaints que
» la ſoumiſſion aux volontés d'un pere. Notre
» premiere qualité ſans doute eſt celle d'homme :
» notre premier devoir eſt d'être humain. »

L'abandon où il étoit réduit, la douleur où il étoit plongé, l'imprudence & la bonne foi de ſon âge ne lui permirent pas de voir le piege qu'on lui avoit tendu. Les ſauvages qui, dans ce lieu même, l'avoient vu avec Las-Caſas, ne ſe défioient pas de lui : il leur avoua ſon malheur, ſans en diſſimuler la cauſe. « Eh bien, lui dirent-
» ils, pourquoi, ſi tu ne veux que vivre en paix
» & ſans reproche, ne pas retourner au vallon?
» Une cabane, une douce compagne, notre
» amitié, ton innocence feront tes biens. Suis-
» nous ; le cacique aura ſoin de te faire oublier
» l'injuſtice d'un mauvais pere. » Il ſuivit ce conſeil funeſte. Mais lorſqu'il eut percé l'obſcurité des bois, & qu'en revoyant le vallon ſon cœur ſoulagé commençoit à ſentir renaître la joie, quels furent ſon étonnement & ſa douleur de ſe voir tout-à-coup entouré d'Eſpagnols, qui lui ordonnoient, au nom du vice-roi ſon pere, de retourner, avec eux, à Crucès. A la vue des

Eſpagnols, deux Indiens, qu'il avoit pris pour guides, ſe ſauverent dans le vallon, & y répandirent l'alarme. Dès ce moment, plus de ſûreté pour le cacique & pour ſon peuple; leur aſyle étoit découvert.

Le malheureux jeune homme, remmené à Crucès, prenoit la terre & le ciel à témoins de ſon innocence. Il apprit qu'un navire alloit faire voile pour l'iſle Eſpagnole. Il fit demander à ſon pere qu'il lui fût permis d'y paſſer, pour lui épargner, diſoit-il, le ſpectacle de ſa douleur. Le pere y conſentit, ſoit pour ſe délivrer d'un témoin dont la vue l'accuſeroit ſans ceſſe, ſoit pour lui laiſſer exhaler, dans cet exil volontaire, l'amertume de ſes regrets. « Ah ! dit Gonſalve » en quittant ce rivage, je ne reverrai plus mon » pere. Il m'a ſurpris; il m'a rendu parjure & » traître aux yeux de mes amis. Non, je ne le » reverrai plus. »

Il arrive à l'iſle Eſpagnole; il demande où eſt Las-Caſas; il va ſe jeter dans ſon ſein, & lui dit ſon malheur, qu'il appelle ſon crime, avec tous les regrets d'un cœur coupable & conſterné.

« Mon ami, lui dit Las-Caſas après l'avoir » entendu, vous avez fait une imprudence; mais » votre cœur eſt innocent. Ce doit être un ſup- » plice affreux pour un fils honnête & ſenſible,

» de voir les maux que fait ſon pere. Vous
» n'en ſerez plus le témoin. Déſormais rendu à
» vous-même, c'eſt en Eſpagne qu'il faut aller
» vous offrir à votre patrie, & ſi elle a beſoin
» de votre ſang, le verſer pour elle, ſans crime,
» contre de juſtes ennemis. Sollicitez votre dé-
» part, & attendez ici que le roi y conſente. »

Gonſalve, après avoir épanché ſa douleur au ſein du pieux ſolitaire, ſentit ſon courage renaître, & il reſta auprès de ſon ami, en attendant que le monarque lui eût permis de quitter ces bords.

CHAPITRE XVII.

CEPENDANT Pizarre avoit mis à la voile ; & déjà, loin du rivage de l'isthme, il s'avançoit vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue encore, sa course étoit pénible & lente ; la disette le menaçoit, & il fallut bientôt risquer l'abord de ces côtes sauvages (*a*) ; mais il trouva par-tout des hommes aguerris. Dès qu'un village est attaqué, ses voisins accourent en foule, & se présentent au combat. Le feu des armes les disperse, mais leur courage les rassemble. On en fait tous les jours un nouveau carnage ; & tous les jours ces malheureux, dans l'espérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Espagnols s'émousse ; leurs bras se lassent d'égorger.

Un vieux cacique, autrefois renommé par sa valeur & sa prudence, mais alors accablé par les travaux & les années, étoit couché au fond d'un antre, & n'attendoit plus que la mort. Les cris de rage, de douleur & d'effroi, retentirent jusqu'à lui. Il vit revenir ses deux fils, couverts de sang & de poussiere, & qui, s'arrachant les cheveux, lui dirent : « c'en est fait, mon pere, c'en est » fait ; nous sommes perdus. — Hé quoi ! dit le

» vieillard, en soulevant sa tête, sont-ils en si
» grand nombre, ou sont-ils immortels? Est-ce
» la race de ces géants (*b*) qui, du temps de nos
» peres, étoient descendus sur ces bords? — Non,
» lui répond l'un de ses fils; ils sont en petit
» nombre & semblables à nous, à la réserve
» d'un poil épais, qui leur couvre à demi la face;
» mais sans doute ce sont des dieux: car les
» éclairs les environnent, le tonnerre part de
» leurs mains: nos amis, écrasés, nous ont
» couverts de leur sang: en voilà les marques
» fumantes.

» Je veux demain les voir de près: portez-
» moi, dit le vieux cacique, sur cette roche
» escarpée, d'où j'observerai le combat. »

Les Indiens, dès le point du jour, se rassemblerent dans la plaine. Les Castillans les attendoient. Pizarre en parcouroit les rangs avec un air grave & tranquille; sous lui commandoit Aléon, plus superbe & plus menaçant; Molina étoit à la tête des jeunes Espagnols qu'il avoit amenés. Ses yeux étoient baissés, son visage étoit abattu, non de crainte, mais de pitié: on croyoit entendre l'humanité gémir au fond du cœur de ce jeune homme.

Un cri, formé de mille cris, fut le signal des Indiens; & à l'instant une nuée de fleches obscurcit l'air sur la tête des Castillans. Mais de ces

fleches égarées, presque aucune, en tombant, ne porta son atteinte. Pizarre se laisse approcher, & fait sur eux un feu terrible, dont tous les coups sont meurtriers : ceux du canon font des vuides affreux dans la masse profonde des bataillons sauvages. Trois fois elle en est ébranlée ; mais la présence du vieux cacique soutient le courage des siens. Ils s'affermissent, ils s'avancent, & se déployant sur les ailes, ils vont envelopper le petit nombre des Castillans. Pizarre fond sur eux avec son escadron rapide, & ces flots épais d'Indiens sont entr'ouverts & dissipés. Leur fuite ne présente plus que le pitoyable spectacle d'un massacre d'hommes épars, qui, désarmés & suppliants, tendent la gorge au coup mortel. Les bois & les montagnes servirent de refuge à tout ce qui put s'échapper.

Le vieillard, du haut du rocher, contemple ce désastre d'un œil pensif & morne. Il a vu le plus jeune de ses fils brisé comme un roseau par la foudre des Castillans. Son cœur paternel en a été meurtri ; mais l'impression de ce malheur domestique est effacée par le sentiment plus profond de la calamité publique. Il fait rassembler autour de lui ses Indiens, & il leur dit : « enfants du tigre » & du lion, il faut avouer que ces brigands nous » surpassent dans l'art de nuire. Ce feu meur- » trier, ces tonnerres, ces animaux rapides qui

» combattent ſous l'homme, tout cela eſt pro-
» digieux. Mais revenez de l'étonnement que
» vous cauſent ces nouveautés. L'avantage du
» lieu & du nombre eſt à vous, profitez-en. Qui
» vous preſſe d'aller vous jeter en foule au devant
» de vos ennemis ? Pourquoi leur diſputer la
» plaine ? Eſt-elle couverte de moiſſons ? Ne
» voyez-vous pas la famine, avec ſes dents aiguës
» & ſes ongles tranchants, qui ſe traîne vers
» eux ? Elle va les ſaiſir, ſucer tout le ſang de
» leurs veines, & les laiſſer étendus ſur le ſable,
» exténués & défaillants. Tenez-vous en défenſe,
» mais dans l'étroit vallon qui ſerpente entre ces
» collines. Là, s'ils viennent vous attaquer, nous
» verrons quel uſage ils feront de ces foudres,
» & de ces animaux qui combattent pour eux. »

Le ſage conſeil du vieillard fut exécuté la nuit même ; & quand le jour vint éclairer ces bords, les Eſpagnols, épouvantés du ſilence & de la ſolitude qui régnoient au loin dans la plaine, n'y trouverent plus d'ennemis que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens, il réſolut de les pourſuivre. Les Indiens s'y attendoient. Dans tous les détours du vallon, le vieillard les avoit poſtés par intervalle, & en petit nombre. « Vous êtes aſſurés, dit-il, d'échap-
» per à vos ennemis ; & les fatiguer, c'eſt les

» vaincre. Protégés contre leurs tonnerres par les
» angles de ces collines, vous les attendrez au
» détour. Là, je vous demande, non pas de tenir
» ferme devant eux, mais de lancer de près
» votre premiere fleche, & de fuir jusqu'au poste
» qui vous succede & qui les attend au détour. Je
» me tiendrai au dernier défilé, & vous vous
» rallierez à moi. » Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Castillans se montre au premier détroit du vallon, il part une volée de fleches; & l'arc à peine est détendu, les Indiens sont dissipés. On les poursuit; & on rencontre une nouvelle troupe, qui se dissipe encore, après avoir lancé ses traits.

Pizarre, frémissant de voir que l'ennemi & la victoire lui échappent à chaque instant, part avec la rapidité de l'éclair, & commande à son escadron de le suivre. Le vieillard avoit tout prévu. Les Indiens, dès qu'ils entendent la terre retentir sous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du vallon; & l'escadron, après une course inutile, est assailli de traits lancés comme par d'invisibles mains.

Les Castillans s'irritent de voir couler leur sang, moins furieux encore de leurs blessures que de celles de leurs coursiers. Celui de Pizarre, à travers sa criniere épaisse & flottante, a senti le coup pénétrer. Impatient du trait qui lui est resté dans

la plaie, il agite ſes crins ſanglants ; il ſe dreſſe, il écume, il bondit de douleur. Pizarre, en arrachant le trait, eſt renverſé ſur la pouſſiere. Mais, d'un cri menaçant, dont les forêts retentiſſent, il étonne & rend immobile le courſier tremblant à ſa voix. En ſe relevant, il commande à la moitié des ſiens de mettre pied à terre, de gravir, l'épée à la main, ſur la pente des deux collines, & d'en chaſſer les Indiens. On lui obéit, on les attaque, & ſoudain ils ſont diſperſés.

On les pourſuivoit ; & Pizarre recommandoit ſur-tout qu'on en prît un vivant, pour ſavoir de lui en quel lieu on trouveroit des ſubſiſtances ; car ces peuples avoient caché leurs moiſſons, leur unique bien.

Ceux des jeunes ſauvages qui portoient le vieillard, après une aſſez longue courſe, hors d'haleine, accablés par ce peſant fardeau, virent bientôt qu'ils alloient être pris. Le vieillard leur dit : « laiſſez-moi. Sans me ſauver, vous vous » perdriez vous-mêmes. Laiſſez-moi. Je n'ai plus » que quelques jours à vivre. Ce n'eſt pas la » peine de priver vos enfants de leurs peres, & » vos femmes de leurs époux. Si mon fils de» mande pourquoi vous m'avez abandonné, ré» pondez-lui que je l'ai voulu. »

« Tu as raiſon, lui dirent-ils. Tu fus toujours » le plus ſage des hommes. » A ces mots, l'ayant

déposé au pied d'un arbre, ils l'embrasserent en pleurant, & se sauverent dans les bois.

Les Espagnols arrivent ; le vieillard les regarde sans étonnement ni frayeur. Ils lui demandent où est la retraite des Indiens ; il montre les bois. Ils lui demandent où est le toit qu'il habite ; il montre le ciel. Ils lui proposent de le porter dans sa demeure ; & d'un coup-d'œil fier & moqueur, il fait signe que c'est la terre.

Pour l'obliger à rompre ce silence obstiné, d'abord ils employerent les caresses perfides ; il n'en fut point ému. Ils eurent recours aux menaces ; il n'en fut point épouvanté. Leur impatience, à la fin, se change en fureur. Ils dressent aux yeux du vieillard tout l'appareil de son supplice. Il y jette un œil de mépris. « Les insensés, » disoit-il avec un sourire amer & dédaigneux, » ils pensent rendre la mort effrayante pour la » vieillesse ! Ils prétendent imaginer un plus grand » mal que de vieillir ! » Les Castillans, outrés de ses insultes, l'attacherent à un poteau, & allumerent à l'entour un feu lent pour le consumer.

Le vieillard, dès qu'il sent les atteintes du feu, s'arme d'un courage invincible : son visage, où se peint la fierté d'une ame libre, devient auguste & radieux, & il commence son chant de mort.

« Quand je vins au monde, dit-il, la douleur » se saisit de moi, & je pleurois, car j'étois en-

» fant. J'avois beau voir que tout souffroit, que
» tout mouroit autour de moi, j'aurois voulu,
» moi seul, ne pas souffrir; j'aurois voulu ne pas
» mourir; & comme un enfant que j'étois, je me
» livrois à l'impatience. Je devins homme, & la
» douleur me dit : luttons ensemble. Si tu es le
» plus fort, je céderai; mais si tu te laisses
» abattre, je te déchirerai, je planerai sur toi, &
» je battrai des ailes, comme le vautour sur sa
» proie. S'il est ainsi, dis-je à mon tour, il faut
» lutter ensemble, & nous nous prîmes corps à
» corps. Il y a soixante ans que ce combat dure,
» & je suis debout, & je n'ai pas versé une larme.
» J'ai vu mes amis tomber sous vos coups, &
» dans mon cœur j'ai étouffé la plainte. J'ai vu
» mon fils écrasé à mes yeux, & mes yeux pa-
» ternels ne se sont point mouillés. Que me veut
» encore la douleur? Ne sait-elle pas qui je suis?
» La voilà qui, pour m'ébranler, rassemble enfin
» toutes ses forces; & moi, je l'insulte, & je ris
» de lui voir hâter mon trépas, qui me délivre à
» jamais d'elle. Viendra-t-elle encore agiter ma
» cendre? La cendre des morts est impalpable
» à la douleur. Et vous, lâches, vous, qu'elle
» emploie à m'éprouver, vous vivrez; vous serez
» sa proie à votre tour. Vous venez pour nous
» dépouiller; vous vous arracherez nos miséra-

» bles dépouilles. Vos mains, trempées dans le
» ſang Indien, ſe laveront dans votre ſang ; &
» vos oſſements & les nôtres, confuſément épars
» dans nos champs déſolés, feront la paix, repo-
» ſeront enſemble, & mêleront leur pouſſiere
» comme des oſſements amis. En attendant,
» brûlez, déchirez, tourmentez ce corps, que je
» vous abandonne ; dévorez ce que la vieilleſſe
» n'en a pas conſumé. Voyez-vous ces oiſeaux
» voraces qui planent ſur nos têtes ? Vous leur
» dérobez un repas, mais vous leur engraiſſez
» une autre proie. Ils vous laiſſent encore aujour-
» d'hui vous repaître ; mais demain ce ſera leur
» tour. »

Ainſi chantoit le vieillard ; & plus la douleur redoubloit, plus il redoubloit ſes inſultes. Un Eſpagnol (c'étoit Moralès) ne put ſoutenir plus long-temps les invectives du ſauvage. Il ſaiſit l'arc qu'on lui avoit laiſſé, le tendit, & perça le vieillard d'une fleche. L'Indien, qui ſe ſentit mortellement bleſſé, regarda Moralès d'un œil fier & tranquille : « ah ! jeune homme, dit-il, jeune » homme, tu perds, par ton impatience, une » belle occaſion d'apprendre à ſouffrir ! » Il expira ; & les Eſpagnols, conſternés, paſſerent la nuit dans les bois, ſans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour, & au bruit

du ſignal que fit donner Pizarre, qu'ils ſe rallierent à lui. Mais on s'apperçut que la vengeance du ciel avoit choiſi ſa victime. Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais.

NOTES.

(*a*) L'*ABORD de ces côtes ſauvages.*) On a donné à cette plage le nom de *Pueblo quemado*, peuple brûlé.

(*b*) *Eſt-ce la race de ces géants?*] *Voyez* Garcil. liv. 9, chap. 9.

CHAPITRE XVIII.

PIZARRE, au milieu de ſes compagnons découragés, marquoit encore de la conſtance, & cachoit, ſous un front ſerein, les noirs chagrins qui lui rongeoient le cœur. Mais, ſe voyant réduits au choix de périr par la faim, ou par les flèches des ſauvages, ils remontent ſur leur navire, &, à force de voile, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riante & cultivée, où tout annonce l'induſtrie & la paix : c'eſt la côte de Catamès, pays fertile & abondant, dont le peuple eſt en petit nombre. Les Eſpagnols y deſcendent, & ce peuple exerce envers eux les devoirs naturels de l'hoſpitalité. Mais lui-même, expoſé ſans ceſſe aux ravages de ſes voiſins, il avoue à ſes hôtes que chez lui leur aſyle ſeroit mal aſſuré. « Etrangers, leur dit le cacique, la » nature, qui nous a fait doux & paiſibles, nous » a donné des voiſins féroces. Dites-nous ſi, par- » tout de même, les bons ſont en proie aux » méchants. — Chez nous, lui dit Pizarre, le » ciel a réuni la douceur avec l'audace, la force » avec la bonté. — Retournez donc chez vous, » lui

» lui dit triſtement le cacique ; car les bons, » parmi nous, ſont foibles & timides, & les » méchants, forts & hardis. » Pizarre l'en crut aiſément, & il ſe retira dans une iſle voiſine (*), où, peu de temps après, Almagre vint lui porter quelques ſecours.

Mais tout avoit changé ſur l'iſthme. Davila n'avoit pu ſurvivre à la honte & à la douleur d'être abandonné par ſon fils. Il étoit mort dans les angoiſſes du remords & du déſeſpoir. Son ſucceſſeur (**) s'étoit laiſſé perſuader que les compagnons de Pizarre ne demandoient que leur retour, & que lui-même il ne s'obſtinoit, dans ſa malheureuſe entrepriſe, que par un orgueil inſenſé. Il fit donc partir deux vaiſſeaux ſous la conduite d'un Caſtillan, nommé Tafur, pour ramener les mécontents.

A la vue de ces vaiſſeaux, qui s'avançoient à pleines voiles, Pizarre treſſaillit de joie. Mais cette joie fit bientôt place à la plus profonde douleur.

« Je ne ſais, dit-il à Tafur, qui lui déclaroit » l'ordre dont il étoit chargé, quel eſt le fourbe » qui, pour me nuire, a fait parler mes com-

(*) L'iſle *dèl Gallo.*
(**) Pedre de Los-Rios.

» pagnons ; mais, quel qu'il ſoit, il en impoſe.
» Ces nobles Caſtillans s'attendoient, comme
» moi, à des périls, à des travaux dignes d'éprou-
» ver leur conſtance. Si l'entrepriſe n'eût de-
» mandé que des cœurs lâches & timides, on
» l'auroit achevée avant nous & ſans nous. C'eſt
» parce qu'elle eſt pénible, qu'elle nous eſt ré-
» ſervée : les dangers en feront la gloire, quand
» nous les aurons ſurmontés. On a donc fait
» injure à mes amis, lorſqu'on a dit au vice-roi
» de l'iſthme qu'ils vouloient ſe déshonorer. Pour
» moi, je n'en retiens aucun. De braves gens,
» tels que je les crois tous, ne demanderont qu'à
» me ſuivre ; & les hommes ſans cœur, s'il y en
» a parmi nous, ne méritent pas mes regrets.
» Faites tracer une ligne au milieu de mon vaiſ-
» ſeau. Vous ſerez à la proue ; je ſerai à la
» poupe avec tous mes compagnons. Ceux qui
» voudront ſe ſéparer de moi, n'auront qu'un
» pas à faire de la gloire à la honte. »

Tafur accepta ce défi ; & quels furent l'étonnement & la douleur de Pizarre, lorſqu'il vit preſque tous les ſiens paſſer du côté de Tafur ! Indigné, mais ferme & tranquille, il les regardoit d'un œil fixe. L'un d'eux le regarde à ſon tour ; & voyant ſur ſon front une noble triſteſſe, une froide intrépidité, il dit à ceux de qui l'exemple l'avoit entraîné : « Caſtillans, voyez qui nous

» abandonnons ! Je ne puis m'y résoudre ; & » j'aime mieux mourir avec cet homme-là, que » de vivre avec des perfides. Adieu. » A ces mots, il repasse du côté de Pizarre, & jure, en l'embrassant, de ne le plus quitter. Ce guerrier étoit Aléon. Quelques-uns l'imiterent ; ce fut le petit nombre ; mais leur malheureux chef n'en fut que plus sensible à ce dévouement généreux. Il ne lui étoit échappé contre les déserteurs ni plainte, ni reproche ; mais, lorsqu'il vit que douze Castillans vouloient bien lui rester fideles, résolus à mourir pour lui, plutôt que de l'abandonner, son cœur soulagé s'attendrit ; il les embrasse, & la reconnoissance lui fait verser des larmes que la douleur n'a pu lui arracher. « Tu » vois, dit-il à Tafur, que mon navire brisé » s'entr'ouvre & va périr ; laisse-moi l'un des » tiens. » Tafur lui refusa durement sa priere. « Je puis vous ramener, dit-il ; mais je ne puis » rien de plus. — Ainsi, lui dit Pizarre, on met » de braves gens dans la nécessité du choix, entre » leur déshonneur & leur perte inévitable ! Vas, » notre choix n'est pas douteux. Laisse-nous seu- » lement des munitions & des armes. Celui qui » t'envoie aura honte de nous avoir abandonnés. »

Au moment fatal où Tafur mit à la voile & quitta le rivage, Pizarre fut prêt de tomber dans le plus affreux désespoir. Il se vit presque seul

fur des mers inconnues, & dans un nouvel univers, abandonné de fa patrie, foible jouet des éléments, en butte à des dangers horribles, en proie à ces peuples fauvages, dont il falloit attendre ou la vie, ou la mort. Son ame eut befoin de toutes fes forces, pour foutenir la pefanteur du coup dont il étoit frappé. Ses compagnons, qui l'environnoient, gardoient un morne filence ; & le héros, pour relever leur courage abattu, rappella tout le fien.

Il commence d'abord par les éloigner du rivage, d'où ils fuivoient des yeux les voiles de Tafur ; & s'enfonçant avec eux dans l'ifle : « mes » amis, félicitons-nous, leur dit-il, d'être délivrés » de cette foule d'hommes timides, qui nous » auroient mal fecondés. La fortune me laiffe » ceux que j'aurois choifis. Nous fommes peu, » mais tous déterminés, mais tous unis par » l'amitié, la confiance & le malheur. Ne doutez » pas qu'il ne nous vienne des compagnons jaloux » de notre renommée ; car dès ce moment elle » vole aux bords d'où nous fommes partis : les » déferteurs vont l'y répandre. Oui, mes amis, » quoi qu'il arrive, treize hommes qui, feuls, » délaiffés fur des bords inconnus, chez des » peuples féroces, perfiftent dans le grand def- » fein de les vaincre & de les dompter, font » déjà bien fûrs de leur gloire. Qui nous a raf-

» ſemblés ? La noble ambition de rendre nos
» noms immortels ? Ils le ſont : l'événement même
» eſt déſormais indifférent. Heureux ou malheu-
» reux, il ſera vrai du moins que nous aurons
» donné au monde un exemple encore inoui
» d'audace & d'intrépidité. Plaignons notre pa-
» trie d'avoir produit des lâches ; mais félicitons-
» nous de l'éclat que leur honte va donner à notre
» valeur. Après tout, que haſardons-nous ? La
» vie ? Et cent fois, à vil prix, nous en avons
» été prodigues. Mais, avant de la perdre, il eſt
» pour nous encore des moyens de la ſignaler.
» Commençons par nous procurer un aſyle moins
» expoſé aux ſurpriſes des Indiens. Ici nous man-
» querions de tout. L'iſle de la Gorgone eſt dé-
» ſerte & fertile ; la vue en eſt terrible, & l'abord
» dangereux ; l'Indien n'oſe y pénétrer ; hâtons-
» nous d'y paſſer : c'eſt là le digne aſyle de treize
» hommes abandonnés, & ſéparés de l'univers. »

L'iſle de la Gorgone eſt digne de ſon nom. Elle eſt l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugiſſent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, preſque ſans relâche, des pluies orageuſes, des grêles meurtrieres, parmi les foudres & les éclairs ; des montagnes couvertes de forêts ténébreuſes, dont les débris cachent la terre, & dont les branches entrelacées ne forment qu'un épaïs tiſſu, impénétrable à la

clarté ; des vallons fangeux, où ſans ceſſe roulent d'impétueux torrents ; des bords hériſſés de rochers, où ſe briſent, en gémiſſant, les flots émus par les tempêtes ; le bruit des vents dans les forêts, ſemblable aux hurlements des loups & au glapiſſement des tigres ; d'énormes couleuvres qui rampent ſous l'herbe humide des marais, & qui, de leurs vaſtes replis, embraſſent la tige des arbres ; une multitude d'inſectes qu'engendre un air croupiſſant, & dont l'avidité ne cherche qu'une proie : telle eſt l'iſle de la Gorgone, & tel fut l'aſyle où Pizarre vint ſe réfugier avec ſes compagnons.

Ils furent tous épouvantés à l'aſpect de ce noir ſéjour, & Pizarre en frémit lui-même ; mais il n'avoit point à choiſir. Son vaiſſeau n'eût pas réſiſté à une courſe plus longue. En abordant, il déguiſa donc, ſous l'apparence de la joie, l'horreur dont il étoit ſaiſi.

Son premier ſoin fut de chercher une colline où la terre ne fût jamais inondée, & qui, voiſine de la mer, permît de donner le ſignal aux vaiſſeaux. Malgré l'humidité des bois dont la colline étoit couverte, il s'y fit jour avec la flamme. Un vent rapide alluma l'incendie, & le ſommet fut dépouillé. Pizarre s'y établit, y éleva des cabanes, environnées d'une enceinte.

« Amis, dit-il, nous voilà bien. Ici la nature

» eſt ſauvage, mais féconde. Les bois y ſont
» peuplés d'oiſeaux ; la mer y abonde en poiſ-
» ſons ; l'eau douce y coule des montagnes. Parmi
» les fruits que la nature nous préſente, il en eſt
» d'aſſez ſavoureux pour tenir lieu de pain. L'air
» eſt humide dans les vallons ; il l'eſt moins ſur
» cette éminence ; & des feux, ſans ceſſe allu-
» més, vont le purifier encore. Sous des toits
» épais de feuillages, nous ſerons garantis de la
» pluie & des vents. Quant à ces noirs orages,
» nous les contemplerons comme un ſpectacle
» magnifique ; car les horreurs de la nature en
» augmentent la majeſté. C'eſt ici qu'elle eſt im-
» poſante. Ce déſordre a je ne ſais quoi de mer-
» veilleux qui agrandit l'ame, & l'affermit en
» l'élevant. Oui, mes amis, nous ſortirons d'ici
» avec un ſentiment plus ſublime & plus fort de
» la nature & de nous-mêmes. Il manquoit à notre
» courage d'avoir été mis à l'épreuve du choc de
» ces fiers éléments. Du reſte, n'imaginez pas
» que leur guerre ſoit ſans relâche : nous aurons
» des jours plus ſereins ; & pendant le ſilence
» des vents & des tempêtes, le ſoin de notre ſub-
» ſiſtance ſera moins pour nous un travail, qu'un
» exercice intéreſſant. »

Ce fut ainſi que d'un ſéjour affreux, Pizarre fit à ſes compagnons une peinture conſolante. L'imagination empoiſonne les biens les plus doux de la vie, & adoucit les plus grands maux.

Les Caſtillans eurent bientôt conſtruit un canot, dans lequel, quand la mer étoit calme, ils ſe donnoient, non loin du bord, l'utile amuſement d'une pêche abondante. La chaſſe ne l'étoit pas moins ; car, avant que les animaux d'un naturel doux & timide, aient appris à connoître l'homme, ils ſemblent le voir en ami. Dans cette confiance, ils tombent dans ſes pieges, & vont au devant de ſes coups. Ce n'eſt qu'après avoir éprouvé mille fois ſa malice & ſa perfidie, qu'épouvantés de ſon approche, ils s'inſtruiſent l'un l'autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulerent, ſans que Pizarre & ſes compagnons viſſent paroître aucun vaiſſeau. Leurs yeux, tournés du côté du nord, ſe fatiguoient à parcourir la ſolitude immenſe d'une mer ſans rivages. Tous les jours l'eſpérance renaiſſoit & mouroit dans leurs cœurs plus découragés. Pizarre ſeul les relevoit, les animoit à la conſtance. « Donnons à nos amis le temps de » pourvoir à tout, diſoit-il. Je crains moins leur » lenteur que leur impatience. Le vaiſſeau que » j'attends feroit trop tôt parti, s'il ne m'appor» toit que des hommes levés à la hâte & ſans » choix. S'il eſt chargé de braves gens, il mérite » bien qu'on l'attende. »

Il étoit loin d'avoir lui-même la confiance qu'il inſpiroit. La rigueur du climat de l'iſle, ſon in-

fluence inévitable ſur la ſanté de ſes amis, la ruine de ſon vaiſſeau, que la vague battoit ſans ceſſe, & qu'elle achevoit de briſer, l'incertitude & la foibleſſe du ſecours qu'il pouvoit attendre, ſon état préſent, l'avenir pour lui plus effrayant encore, tout cela formoit dans ſon ame un noir tourbillon de penſées, où quelques lueurs d'eſpérance ſe laiſſoient à peine entrevoir.

Ses amis, moins déterminés, ſe laſſoient de ſouffrir. L'air humide qu'ils reſpiroient, & dont ils étoient pénétrés, dépoſoit dans leur ſein le germe d'une langueur contagieuſe; & leur courage, avec leur force, diminuoit tous les jours. « Nous ne te demandons, diſoient-ils à Pizarre, » qu'un climat plus doux & plus ſain. Fais-nous » reſpirer; ſauve-nous de cette maligne influence; » allons chercher des hommes qu'on puiſſe flé- » chir ou combattre; oppoſe-nous des ennemis » ſur qui du moins, en expirant, nous puiſſions » venger notre mort. »

Pizarre cede à leurs inſtances; & des débris de leur navire, il leur fait conſtruire une barque pour regagner le continent. Mais lorſqu'on y travaille avec le plus d'ardeur, l'un d'eux croit, du haut du rivage, appercevoir dans le lointain les voiles d'un vaiſſeau. Il pouſſe un cri de ſurpriſe & de joie, & tous les yeux ſe tournent vers le nord. Ce n'eſt d'abord qu'une foible apparence :

on craint de ſe tromper ; on doute ſi ce qu'on a pris pour la voile, n'eſt pas un nuage léger ; on obſerve long-temps encore ; & peu à peu l'eſpérance, en croiſſant, affoiblit la crainte, comme la lumiere naiſſante pénetre l'ombre, & la diſſipe au crépuſcule du matin. Toute incertitude, enfin, ceſſe : on diſtingue la voile, on reconnoît le pavillon ; & ce rivage, qui n'avoit juſqu'alors répété que des plaintes & des gémiſſements, retentit de cris d'alégreſſe. Mais le vaiſſeau, en abordant, étouffe bientôt ces tranſports. Les matelots qui le conduiſent, ſont l'unique ſecours qu'on envoie à Pizarre ; &, ce qui l'afflige encore plus, lui-même on le rappelle, on l'oblige à partir. Il en eſt outré de douleur. « Hé quoi ! dit-il, on nous » envie juſqu'au triſte honneur de mourir ſur ces » bords ? » Et puis, rappellant ſon courage : « nous y reviendrons, reprit-il, & je ne veux » m'en éloigner qu'après avoir marqué moi-même » le rivage où nous deſcendrons. » Avant de quitter la Gorgone, il voulut y laiſſer un monument de ſa gloire. Il écrivit ſur un rocher, au bas duquel les flots ſe briſent : « *ici treize hommes,* » (& ils étoient nommés) *abandonnés de la* » *nature entiere, ont éprouvé qu'il n'eſt point de* » *maux que le courage ne ſurmonte. Que celui qui* » *veut tout oſer, apprenne donc à tout ſouffrir.* »

Alors, montant ſur le navire qu'on leur amenoit, ils s'avancent juſqu'au rivage de Tumbès.

Ch. 19.



Daigne agréer cette douce compagne elle est
sensible elle t'aimera

CHAPITRE XIX.

LA, tout ce qui s'offre à leurs yeux, annonce un peuple induſtrieux & riche. Pizarre fait dire à ce peuple qu'il recherche ſon amitié, & bientôt il le voit en foule ſe raſſembler ſur le rivage. Il voit ſon navire entouré de radeaux (*) chargés de préſents : ce ſont des grains, des fruits & des breuvages, dont les vaſes d'or ſont remplis. Senſible à la bonté, à la magnificence de ce peuple doux & paiſible, Pizarre s'applaudit d'avoir enfin trouvé des hommes ; mais ſes compagnons s'applaudiſſent d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens, ſans défiance comme ſans artifice, ſollicitoient les Caſtillans à deſcendre ſur le rivage. Pizarre le permit, mais ſeulement à deux des ſiens, à Candie & à Molina. A peine ſont-ils deſcendus, qu'une foule empreſſée & careſſante les environne. Le cacique lui-même les conduit dans ſa ville, les introduit dans ſon palais, & leur fait parcourir les demeures tranquilles de ſes citoyens fortunés. Ces hommes ſimples les re-

(*) Ces radeaux s'appelloient des *balzes*.

çoivent comme des amis tendres reçoivent des amis ; & avec l'ingénuité, la sécurité de l'enfance, ils leur étalent ces richesses qu'ils auroient dû ensevelir.

« Quoi de plus touchant, disoit Molina, que » l'innocence de ce peuple ? — Il est vrai qu'il » est simple & facile à civiliser, disoit Candie ; » & cependant, le crayon à la main, au milieu des sauvages, il levoit le plan de la ville & des murs qui l'environnoient. Les Indiens, enchantés de l'art ingénieux avec lequel sa main traçoit comme l'ombre de leurs murailles, ne se lassoient pas d'admirer ce prodige nouveau pour eux. Ils étoient loin de soupçonner que ce fût une perfidie. « Que faites-vous, lui demande Alonzo ? » — J'examine, répond Candie, par où l'on » peut les attaquer. — Les attaquer ? Quoi ! » dans le moment même qu'ils vous comblent de » biens, qu'ils se livrent à vous sans crainte & » sur la foi de l'hospitalité, vous méditez le noir » projet de les surprendre dans leurs murs ? Êtes- » vous assez lâche ?.... — Et vous, reprit Candie, » êtes-vous assez insensé pour croire qu'on passe » les mers, & qu'on vienne d'un monde à l'autre » pour s'attendrir, comme des enfants, sur l'imbécillité d'un peuple de sauvages ? On feroit » de belles conquêtes avec vos timides vertus. » — Peut-être, dit Alonzo. Mais est-ce bien

» Pizarre qui fait lever le plan de ces murs ?
» — C'eſt lui-même. — J'en doute encore. — Vous
» m'inſultez. — Je l'eſtime trop pour vous croire. »
Et à ces mots, l'impétueux jeune homme arrache
des mains de Candie le deſſein qu'il avoit tracé.

Tout-à-coup, ſe lançant l'un à l'autre un regard de colere, ils écartent la foule ; & l'épée étincelle comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les ſauvages, perſuadés que ce combat n'étoit qu'un jeu, applaudiſſoient d'abord, avec les regards de la joie & les ſignes naïfs de l'admiration, à l'adreſſe dont l'un & l'autre paroient les coups les plus rapides. Mais, lorſqu'ils virent le ſang couler, ils jeterent des cris perçants de douleur & d'effroi ; & leur roi, ſe précipitant lui-même entre les deux épées, s'écrie : « arrête,
» arrête ; c'eſt mon hôte, c'eſt mon ami, c'eſt
» le ſang de ton frere que tu fais couler. » On s'empreſſe, on les retient, on les déſarme, on les mene ſur le vaiſſeau.

Pizarre, inſtruit de leur querelle, les reprit tous les deux ; mais, quelque égalité qu'il affectât dans ſes reproches, Alonzo crut s'appercevoir que Candie étoit approuvé. Un noir chagrin s'empara de ſon ame. Il ſe rappella les conſeils du vertueux Barthelemi ; il ſe retraça le ſupplice du vieillard Indien qu'on avoit fait brûler, la guerre injuſte & meurtriere qu'on avoit livrée à ces peuples, l'avi-

dité impatiente de ſes compagnons à la vue de l'or. Enfin, l'exemple du paſſé ne lui fit voir dans l'avenir que le meurtre & que le ravage ; & dès-lors il ſe repentit de s'être engagé ſi avant.

Comme il étoit chéri des Indiens, c'étoit lui que Pizarre chargeoit le plus ſouvent d'aller pourvoir aux beſoins du navire. Un jour qu'il étoit deſcendu, il fut accueilli par ce peuple avec une amitié ſi naïve & ſi tendre, qu'il ne put retenir ſes pleurs. « Dans quelques mois peut-être, » diſoit-il en lui-même, les fertiles bords de ce » fleuve, ces champs couverts de moiſſons, ces » vallons peuplés de troupeaux ſeront tous ra- » vagés ; les mains qui les cultivent ſeront char- » gées de chaînes ; & de ces Indiens ſi doux & » ſi paiſibles, des milliers ſeront égorgés, & le » reſte, réduit au plus dur eſclavage, périra » miſérablement dans les travaux des mines d'or. » Peuple innocent & malheureux ! non, je ne » puis t'abandonner ; je me ſens attaché à toi » comme par un charme invincible. Je ne trahis » point ma patrie, en me déclarant l'ennemi des » brigands qui la déshonorent, & en cherchant » moi-même à lui gagner les cœurs. » Telle fut ſa réſolution ; & il écrivit à Pizarre : « j'aime » les Indiens ; je reſte parmi eux, parce qu'ils » ſont bons & juſtes. Adieu. Vous trouverez en » moi un médiateur, un ami, ſi vous reſpectez

» avec eux les droits de la nature ; un ennemi,
» si, par la force, le brigandage & la rapine,
» vous violez ces droits sacrés. »

Pizarre, affligé de la perte d'Alonzo, le fit presser de revenir. On le trouva au milieu des sauvages, éclairant leur raison, & jouissant de » leurs caresses. « Racontez à Pizarre ce que » vous avez vu, dit-il à ceux qui venoient le » chercher, & que mon exemple lui apprenne » que le plus sûr moyen de captiver ces peuples, » c'est d'être juste & bienfaisant. »

L'un des regrets de Pizarre, en quittant ces bords, fut d'y laisser ce vaillant jeune homme. Mais celui-ci n'avoit jamais été plus heureux que dans ce moment. Se voyant au milieu d'un peuple naturellement simple & doux, il jouissoit du calme des passions ; il respiroit l'air pur de l'innocence ; il prenoit plaisir à l'entendre célébrer les vertus des incas, enfants du soleil, & mettre au rang de leurs bienfaits l'heureuse révolution qui s'étoit faite dans ses mœurs, lorsque, par la raison, plus que par la force des armes, les incas l'avoient obligé de suivre leur culte & leurs loix. Alonzo, à son tour, leur donnoit une idée de nos mœurs & de nos usages, des progrès de nos connoissances, & des prodiges de nos arts. Ce merveilleux les étonnoit. Le cacique lui demanda ce qui l'avoit engagé à se séparer de ses amis, & à

demeurer ſur ces bords. « Ceux avec qui je ſuis
» venu, lui répondit Alonzo, m'ont dit : allons
» faire du bien aux habitants du nouveau monde ;
» auſſi-tôt je les ai ſuivis. J'ai vu qu'ils ne pen-
» ſoient qu'à vous faire du mal, & je les ai aban-
» donnés. » Il lui raconta le ſujet de ſa querelle
avec Candie. L'Indien en fut pénétré de recon-
noiſſance pour lui. Il le regardoit avec une admi-
ration douce & tendre, & il diſoit tout bas :
« il en eſt digne, il en eſt plus digne que moi. »
L'heure du ſommeil approchoit ; le cacique prit
congé d'Alonzo ; mais, en s'en allant, il retour-
noit vers lui les yeux, & levoit les mains vers
le ciel.

Le lendemain, il vient le trouver dès l'aurore.
« Eveilles-toi, roi de Tumbès, lui dit-il, en lui
» préſentant ſon diadême & ſes armes, éveilles-
» toi ; reçois de ma main la couronne. J'y ai
» bien penſé : je te la dois. J'ai ton courage &
» ta bonté, mais je n'ai pas tes lumieres. Prends
» ma place, regne ſur nous. Je ſerai ton premier
» ſujet. L'inca l'approuvera lui-même. » Alonzo,
confondu de voir dans un ſauvage cet exemple
inoui de modeſtie & de magnanimité, ſentit ce
que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur
& la ſimplicité ſe touchent, & qu'il eſt rare qu'un
cœur droit ne ſoit pas un cœur élevé. Il rendit
graces au cacique, & lui dit : « tu es juſte &
» bon :

» bon : tu dois être aimé de ton peuple. Laissons-
» lui son roi. D'autres soins doivent occuper ton
» ami. »

Bientôt après, il vit venir les plus heureuses meres, celles qui pouvoient s'applaudir d'avoir les filles les plus belles, & qui, les menant par la main, les lui présentoient à l'envi. « Daigne
» agréer, lui disoient-elles, cette jeune & douce
» compagne. Elle excelle à filer la laine ; elle
» en fait les plus beaux tissus. Elle est sensible ;
» elle t'aimera. Tous les matins, à son réveil,
» elle soupire après un époux ; & du moment
» qu'elle t'a vu, tu es l'époux que son cœur
» desire. Tous mes enfants ont été beaux ; les
» siens le seront encore plus : car tu seras leur
» pere ; & jamais nos campagnes n'ont rien vu
» de si beau que toi. »

Molina se fût livré sans peine aux charmes de la beauté, de l'innocence & de l'amour. Mais, se donner une compagne, c'étoit lui-même s'engager ; & ses desseins demandoient un cœur libre. Il avoit appris du cacique qu'au delà des montagnes, deux incas, deux fils du soleil se partageoient un vaste empire ; & dès-lors il avoit formé la résolution de se rendre à leur cour. « L'inca,
» roi de Cusco, lui disoit le cacique, est superbe,
» inflexible ; il se fait redouter. Celui de Quito,
» bien plus doux, se fait adorer de ses peuples.

» Je ſuis du nombre des caciques que ſon pere a
» mis ſous ſes loix. » Alonzo, pour ſe rendre à
la cour de Quito, demanda deux fideles guides.
Le cacique auroit bien voulu le retenir encore.
« Quoi ! ſi-tôt, tu veux nous quitter, lui diſoit-il !
» Et dans quel lieu ſeras-tu plus aimé, plus ré-
» véré que parmi nous ? — Je vais pourvoir à
» ton ſalut, lui répondit Alonzo, & engager
» l'inca à prendre avec moi ta défenſe ; car vos
» ennemis vont dans peu revenir ſur ces bords.
» Mais ne t'alarme point. Je viendrai moi-même,
» à la tête des Indiens, te ſecourir. » Ce zele
attendrit le cacique, & les larmes de l'amitié
accompagnerent ſes adieux. Lui-même il choiſit
les deux guides que ſon ami lui demandoit ; &
avec eux Alonzo, traverſant les vallées, ſuivit la
rive du Dolé, qui prend ſa ſource vers le nord.

CHAPITRE XX.

APRÈS une marche pénible, ils approchoient de l'équateur, & alloient paſſer un torrent qui ſe jette dans l'Emeraude, lorſqu'Alonzo vit ſes deux guides interdits & troublés, ſe parler l'un à l'autre, avec des mouvements d'effroi. Il leur en demande la cauſe. « Regarde, lui dit l'un » d'eux, au ſommet de la montagne. Vois-tu » ce point noir dans le ciel ? Il va groſſir & for- » mer un affreux orage. » En effet, peu d'inſtants après, ce point nébuleux s'étendit, & le ſommet de la montagne fut couvert d'un nuage ſombre.

Les ſauvages ſe hâtent de paſſer le torrent. L'un d'eux le traverſe à la nage, & attache au bord oppoſé un long tiſſu de liane (*a*), auquel Alonzo, ſuſpendu dans une corbeille d'oſier, paſſe rapidement; l'autre Indien le ſuit; & dans le même inſtant, un murmure profond donne le ſignal de la guerre que les vents vont ſe déclarer. Tout-à-coup leur fureur s'annonce par d'effroyables ſifflements. Une épaiſſe nuit enveloppe le ciel, & le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en re-

double encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent, & femblent rebondir fur une chaîne de montagnes, en fe fuccédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugiffement qui s'abaiffe & qui fe renfle comme celui des vagues. Aux fecouffes que la montagne reçoit du tonnerre & des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; & de fes flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrents. Les animaux, épouvantés, s'élançoient des bois dans la plaine; & à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâliffants voyoient paffer à côté d'eux le lion, le tigre, le lynx, le léopard, auffi tremblants qu'eux-mêmes. Dans ce péril univerfel de la nature, il n'y a plus de férocité; & la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avoit, dans fa frayeur, gagné la cîme d'une roche. Un torrent, qui fe précipite en bondiffant, la déracine & l'entraîne; & le fauvage, qui l'embraffe, roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyoit avoir trouvé fon falut dans le creux d'un arbre; mais une colonne de feu, dont le fommet touche à la nue, defcend fur l'arbre, & le confume avec le malheureux qui s'y étoit fauvé.

Cependant Molina s'épuifoit à lutter contre la violence des eaux; il graviffoit dans les ténebres, faififfant tour-à-tour les branches, les racines des bois qu'il rencontroit, fans fonger à fes guides,

ſans autre ſentiment que le ſoin de ſa propre vie : car il eſt des moments d'effroi, où toute compaſſion ceſſe, où l'homme, abſorbé en lui-même, n'eſt plus ſenſible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche eſcarpée, &, à la lueur des éclairs, il voit une caverne ténébreuſe & profonde, dont l'horreur l'auroit glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuiſé de fatigue, il ſe jette au fond de cet antre ; & là, rendant graces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'appaiſe ; les tonnerres, les vents ceſſent d'ébranler la montagne ; les eaux des torrents, moins rapides, ne mugiſſent plus à l'entour ; & Molina ſent couler dans ſes veines le baume du ſommeil. Mais un bruit, plus terrible que celui des tempêtes, le frappe au moment même qu'il alloit s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, eſt celui d'une multitude de ſerpents (*), dont la caverne eſt le refuge. La voûte en eſt revêtue ; & entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvements, ce bruit qu'Alonzo reconnoît. Il ſait que le venin de ces ſerpents eſt le plus ſubtil des poiſons ; qu'il allume ſoudain, & dans

(*) Les ſerpents à ſonnettes.

toutes les veines, un feu qui dévore & consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend ; il croit les voir rampants autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, & prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe ; son sang se glace de frayeur ; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, desirant, frémissant de revoir la lumiere, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, & faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette foiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer, justifia sa frayeur Il vit réellement tout le danger qu'il avoit pressenti ; il le vit plus horrible encore. Il falloit mourir, ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent ; il se souleve avec lenteur, se courbe ; & les mains appuyées sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortiroit de son tombeau. Le même orage qui l'avoit jeté dans le péril, l'en préserva ; car les serpents en avoient eu autant de frayeur que lui-même ; & c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le

péril les occupe, de cesser d'être mal-faisants.

Un jour serein consoloit la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offroit par-tout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançoient jusqu'aux nues, étoient courbées vers la terre; d'autres sembloient se hérisser encore d'horreur. Des collines, qu'Alonzo avoit vu s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montroient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gaïac, le gaobo, le cedre, étendus, épars dans la plaine, la couvroient de leurs troncs brisés & de leurs branches fracassées. Des dents de rochers, détachées, marquoient la trace des torrents; leur lit profond étoit bordé d'un nombre effrayant d'animaux, doux, cruels, timides, féroces, qui avoient été submergés & revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laissoient les bois & les campagnes se ranimer aux rayons du jour naissant. Le ciel sembloit avoir fait la paix avec la terre, & lui sourire en signe de faveur & d'amour. Tout ce qui respiroit encore, recommençoit à jouir de la vie; les bêtes sauvages avoient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, & qu'elle a refusé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte & par la douleur, sentit un mouvement de joie. Mais, en cessant de craindre pour lui-même, il trembla pour ses compagnons. Sa voix à grands cris les appelle; ses yeux les cherchent vainement; il ne les revoit plus; & les échos seuls lui répondent. « Hélas! s'écria-t-il, mes guides! » mes amis! c'en est donc fait! Ils ont péri sans » doute. Et moi, que vais-je devenir? » Le jeune homme, à ces mots, se croyant poursuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'ils avoient pris, & dont il sentoit le besoin par l'épuisement de ses forces. La nature y pourvut; les mangles, les bananes, l'oca furent ses aliments (*b*).

Aussi loin que sa vue pouvoit s'étendre, il cherchoit des lieux habités; il n'en voyoit aucun indice; son courage étoit épuisé. Enfin, il découvre un sentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'espérance & la joie se raniment en lui; l'obscurité de cette route, où des rochers, suspendus sur sa tête, laissent à peine un étroit passage à la lumiere, ne lui inspire aucune horreur. L'instinct, qui sembloit l'attirer vers un lieu où il espéroit de trouver ses semblables, précipitoit ses pas, & le rendoit insensible à la fatigue & au danger.

Il ſort enfin de ce ſentier profond, & il découvre une campagne, ſemée çà & là de cabanes & de troupeaux. Il reſpire ; & tendant les mains au ciel, il lui rend grace.

A peine a-t-il paru, que des ſauvages l'environnent avec des cris & des tranſports qu'il prend pour des ſignes de joie. Il s'approche, & leur tend les bras. Il ne voit pas ſur leurs viſages la ſimple & naïve douceur des peuples de Tumbès: leur ſourire même eſt cruel ; leur regard lui paroît moins curieux qu'avide ; & leur accueil, tout careſſant qu'il eſt, a je ne ſais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. « Indiens, leur dit-il, » je ſuis un étranger, mais un étranger qui vous » aime. Ayez pitié de l'abandon où je me vois » réduit. » Comme il diſoit ces mots, il ſe voit chargé de liens ; les cris d'alégreſſe redoublent ; & il eſt conduit au hameau. Les femmes ſortent des cabanes, tenant par la main leurs enfants. Elles entourent le poteau où Molina eſt attaché ; & on le laiſſe au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il étoit tombé chez un peuple d'anthropophages. En lui liant les mains, on l'avoit dépouillé ; triſte préſage de ſon ſort ! Il entendoit les ſauvages, répandus dans le hameau, s'inviter l'un l'autre à la fête ; & les chanſons des femmes, qui ſe réjouiſſoient & qui danſoient autour de lui, ne lui déguiſoient pas ce qui alloit

ſe paſſer. « Enfants, diſoient-elles, chantez : vos
» peres ſont tombés ſur une bonne proie. Chan-
» tez, vous ſerez du feſtin. »

Tandis qu'elles s'applaudiſſoient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardoit de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort ſur elle-même ; il raſſembla le peu de forces que lui laiſſoit la peur dont il étoit ſaiſi ; & s'adreſſant à ces femmes ſauvages : « lorſque vos enfants, leur dit-il,
» ſont ſuſpendus à vos mamelles, & que leur
» pere les careſſe & vous ſourit avec amour,
» combien ne ſeroit pas cruel celui qui vien-
» droit, dans vos bras, déchirer le fils & le
» pere, comme vous m'allez déchirer ? La nature
» vous a donné des ennemis dans les bêtes ſau-
» vages ; vous pouvez leur livrer la guerre, &
» vous abreuver de leur ſang. Mais moi, je ſuis
» un homme innocent & paiſible, qui ne vous
» ai fait aucun mal. Une femme ſemblable à
» vous m'a porté dans ſes flancs, & m'a nourri
» de ſon lait. Si elle étoit ici, vous la verriez,
» tremblante, vous conjurer, par vos entrailles,
» d'épargner ſon malheureux fils. Réſiſteriez-vous
» à ſes pleurs, & laiſſeriez-vous égorger un fils
» dans les bras de ſa mere ? La vie eſt pour
» moi peu de choſe ; mais ce qui me touche
» bien plus, c'eſt le péril qui vous menace, &

» le ſoin de votre défenſe contre une puiſſance
» terrible qui va venir vous attaquer. Je le ſa-
» vois ; j'allois, pour vous, implorer à Quito le
» ſecours des incas. Pour vous je me ſuis expoſé,
» dans ce pénible & long voyage, au danger
» d'être pris, d'être déchiré par vos mains. Fem-
» mes Indiennes, croyez que je ſuis votre ami,
» celui de vos enfants, celui même de vos époux.
» Voulez-vous dévorer la chair de votre ami,
» boire le ſang de votre frere ? »

Ces femmes, étonnées, le contemploient en l'écoutant ; & par degrés leur cœur farouche étoit ému, & s'amolliſſoit à ſa voix. La nature a pour tous les yeux deux charmes tout-puiſſants, lorſqu'ils ſe trouvent réunis : c'eſt la jeuneſſe & la beauté. Du moment qu'il avoit parlé, ſa pâleur s'étoit diſſipée ; les roſes de ſes levres & de ſon teint avoient repris tout leur éclat ; ſes beaux yeux noirs ne jetoient point ces traits de feu dont ils auroient brillé, ou dans l'amour, ou dans la joie : ils étoient languiſſants ; & ils n'en étoient que plus tendres. Les ondes de ſes longs cheveux, flottantes ſur l'ivoire de ſes bras enchaînés, en relevoient la blancheur éclatante ; & ſa taille, dont l'élégance, la nobleſſe, la majeſté formoient un accord raviſſant, ne laiſſoit rien imaginer au deſſus d'un ſi beau modele. Dans la cour d'Eſpagne, au milieu de la plus brillante jeuneſſe,

Molina l'auroit effacée. Combien plus rare & plus frappant devoit être, chez les ſauvages, le prodige de ſa beauté ? Ces femmes y furent ſenſibles. La ſurpriſe fit place à l'attendriſſement, l'attendriſſement à l'ivreſſe. Ces enfants qu'elles amenoient pour les abreuver de ſon ſang, elles les prennent dans leurs bras, les élevent à ſa hauteur, & pleurent en voyant qu'il leur ſourit avec tendreſſe, & qu'il leur donne des baiſers.

Dans ce moment, les Indiens ſe raſſemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes, qu'ils ſavent aiguiſer, ils ſe jetoient ſur la victime, impatients de lui ouvrir les veines, & d'en voir ruiſſeler le ſang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes l'environnent avec des cris perçants, & tendant les mains aux ſauvages : « arrêtez ! épargnez ce malheureux jeune » homme. C'eſt votre ami, c'eſt votre frere. Il » vous aime ; il veut vous défendre d'un ennemi » cruel, qui vient vous attaquer. Il alloit im- » plorer, pour vous, le ſecours du roi des mon- » tagnes. Laiſſez-le vivre : il ne vit que pour » nous. » Ces cris, cet étrange langage étonnerent les Indiens. Mais leur inſtinct féroce les preſſoit. Ils dévoroient des yeux Alonzo, & tâchoient de ſe dégager des bras de leurs compagnes, pour ſe jeter ſur lui. « Non, tigres, » non, s'écrierent-elles, vous ne boirez pas ſon

» ſang, ou vous boirez auſſi le nôtre. » Ces hommes farouches s'arrêtent. Ils ſe regardent entr'eux, immobiles d'étonnement. « Dans quel » délire, diſoient-ils, ce captif a plongé nos » femmes ! Etes-vous inſenſées ? & ne voyez-» vous pas que, pour s'échapper, il vous flatte ? » Eloignez-vous, & nous laiſſez dévorer en paix » notre proie. — Si vous y touchez, dirent-elles, » nous jurons toutes, par le cœur du lion, dont » vous êtes nés, de maſſacrer vos enfants, de » les déchirer à vos yeux, & de les dévorer » nous-mêmes. » A ces mots, les plus furieuſes, ſaiſiſſant leurs enfants par les cheveux, & d'une main les tenant ſuſpendus aux yeux de leurs maris, grinçoient les dents, & rugiſſoient. Ils en furent épouvantés. « Qu'il vive, dirent-ils, » puiſque vous le voulez ; » & ils dégagerent Alonzo.

« Nous voyons bien, lui dirent-ils, que tu » poſſedes l'art des enchantements ; mais du » moins apprends-nous quel ennemi nous me-» nace. — Un peuple cruel & terrible, leur » répondit Alonzo. — Et tu allois, diſent nos » femmes, demander au roi des montagnes de » venir à notre ſecours ? — Oui, c'eſt dans ce » deſſein que je ſuis parti de Tumbès ; mais j'ai » perdu mes guides. — Nous t'en donnerons » un, qui te ménera juſqu'au fleuve, au bord

» duquel eſt un chemin qui remonte juſqu'à ſa
» ſource. Mais aſſiſte à notre feſtin. »

A ce feſtin, où des beliers ſanglants étoient déchirés, dévorés, comme lui-même il devoit l'être, Alonzo friſſonnoit d'horreur. Il eut cependant le courage de demander au cacique s'il ne ſentoit pas la nature ſe ſoulever, lorſqu'il mangeoit la chair, ou qu'il buvoit le ſang des hommes? « Par le lion! dit le ſauvage, un in-
» connu, pour moi, n'eſt qu'un animal dange-
» reux. Pour m'en délivrer, je le tue; quand
» je l'ai tué, je le mange. Il n'y a rien là
» que de juſte; & je ne fais tort qu'aux vau-
» tours. »

Après le feſtin, le cacique invitoit Alonzo à paſſer la nuit dans ſa cabane, lorſque les femmes vinrent en foule, & lui dirent: « vas-t-en.
» Ils ſont aſſouvis; ils s'endorment. N'attends
» pas qu'ils s'éveillent, & que la faim les preſſe.
» Nous les connoiſſons. Fuis; tu ſerois dévoré. »
Cet avis ſalutaire preſſa le départ d'Alonzo. Il ſe mit en chemin avec ſon nouveau guide, non ſans avoir baiſé cent fois les mains qui l'avoient délivré.

NOTES.

(*a*) *UN tiſſu de liane.*] Ces ponts s'appellent tarabites. La liane eſt une eſpece d'oſier.

(*b*) *Furent ſes aliments.*] L'oca eſt une racine ſavoureuſe; les mangles & les bananes ſont des fruits.

CHAPITRE XXI.

EN arrivant au bord de l'Emeraude, il fut surpris de voir, à l'autre rive, un peuple nombreux s'embarquer, avec ses femmes & ses enfants, sur une flotte de canots. Il ordonne à son guide de passer à la nage, & de demander à ce peuple s'il descend vers Atacamès, ou s'il remonte l'Emeraude, & s'il veut recevoir, sur l'un de ses canots, un étranger, ami des Indiens.

Le chef de cette colonie lui fit répondre qu'il remontoit le fleuve; qu'il ne refusoit point un homme qui s'annonçoit en ami; & qu'il lui envoyoit un canot, pour venir lui parler lui-même.

Le jeune homme, après les périls auxquels il venoit d'échapper, ne voyoit plus rien à craindre. Il prend congé de son guide, entre sans défiance dans le canot, & passe à l'autre bord.

« Tu es Espagnol, & tu t'annonces comme » l'ami des Indiens, lui dit, en le voyant, le » chef de cette troupe de sauvages ! — Je » suis Espagnol, lui répondit Alonzo ; & je » donnerois tout mon sang pour le salut des » Indiens.

» Indiens. C'eſt leur intérêt qui m'engage.... »
Comme il diſoit ces mots, ſes yeux furent frappés d'une figure que les Indiens portoient à côté du cacique. A cette vue, Alonzo ſe trouble; la ſurpriſe, la joie & l'attendriſſement ſuſpendent ſon récit, & lui coupent la voix. Dans cette image, il entrevoit les traits, il reconnoît du moins le vêtement & l'attitude de Las-Caſas. « Ah! dit-il, d'une voix tremblante, eſt-ce Las-
» Caſas? eſt-ce lui qu'on révere ici comme un
» dieu? » Et il embraſſe la ſtatue. « C'eſt lui-
» même, dit le cacique. Eſt-il connu de toi? —
» S'il eſt connu de moi! lui, dont les ſoins,
» l'exemple & les leçons ont formé ma jeu-
» neſſe! Ah! vous êtes tous mes amis, puiſque
» ſes vertus vous ſont cheres, & que vous en
» gardez le ſouvenir. » A ces mots, il ſe jette dans les bras du cacique. « D'où venez-vous?
» ajouta t-il; où l'avez-vous laiſſé? & quel pro-
» dige nous raſſemble? » Deux freres, qu'une amitié ſainte auroit unis dès le berceau, n'auroient pas éprouvé des mouvements plus doux, en ſe réuniſſant, après une cruelle abſence.

« Peuple, dit Capana, c'eſt l'ami de Las-
» Caſas que je rencontre ſur ces bords. » Auſſi-tôt le peuple s'empreſſe à témoigner au Caſtillan le plaiſir de le poſſéder. « Tu es l'ami de Las-
» Caſas! viens, que nous te ſervions, » lui diſent

les femmes Indiennes ; & d'un air ſimple & careſſant, elles l'invitent à ſe repoſer. Cependant l'une va puiſer, au bord du fleuve, une eau plus fraîche & plus pure que le cryſtal, & revient lui laver les pieds ; l'autre démêle, arrange, attache ſur ſa tête les ondes de ſes longs cheveux ; l'autre, en eſſuyant la pouſſiere dont ſon viſage eſt couvert, s'arrête & l'admire en ſilence.

Alonzo attendrit le cacique en lui faiſant l'éloge de Las-Caſas ; & le cacique lui raconta le voyage de l'homme juſte dans le vallon qui leur ſervoit d'aſyle. « Hélas ! ajouta le ſauvage, le croiras-tu ?
» Cet Eſpagnol que nous avions ſauvé, à la
» priere de Las-Caſas, c'eſt lui qui nous a
» perdus. — Lui ? — Lui-même. — Le malheu-
» reux vous a trahis ! — Oh non : ce jeune
» homme étoit bon. Mais ſon pere étoit un per-
» fide. Il l'a fait épier, comme il revenoit parmi
» nous ; & notre aſyle découvert, il a fallu
» l'abandonner. Las d'être pourſuivis, nous cher-
» chons un refuge dans le royaume des incas.
» C'eſt à Quito que nous allons ; & pour éviter
» les montagnes, nous avons pris ce long dé-
» tour. — C'eſt auſſi à Quito que j'ai deſſein
» d'aller, dit Molina ; » & il lui apprit comment, ayant quitté Pizarre, touché des maux qui menaçoient les peuples de ces bords, il avoit

résolu d'aller trouver Ataliba, pour l'appeller à leur secours. « Ah! lui dit le cacique, je recon-
» nois en toi le digne ami de l'homme juste :
» il me semble voir dans tes yeux une étincelle
» de son ame. Sois notre guide ; présente-nous
» à l'inca comme tes amis, & répons-lui de notre
» zele. »

La colonie s'embarque ; on remonte le fleuve ; & lorsque, affoibli vers sa source, il ne porte plus les canots, on suit le sentier qui pénetre à travers l'épaisseur des bois. Les racines, les fruits sauvages, les oiseaux blessés dans leur vol par les fleches des Indiens ; le chevreuil & le daim timides, atteints de même dans leur course, ou pris dans des liens tendus & cachés sous leurs pas, servent de nourriture à ce peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrents & les précipices, on voit les forêts s'éclaircir, & la stérilité succede à l'excès importun de la fécondité. Au lieu de ces bois si touffus, où la terre, trop vigoureuse, prodigue & perd les fruits d'une folle abondance, l'œil ne découvre plus au loin que des sables arides, & que des rochers calcinés. Les Indiens en sont épouvantés ; Alonzo en frémit lui-même. Mais à peine ils sont arrivés sur la croupe de la montagne, il semble qu'un rideau se leve, & ils decouvrent le vallon

de Quito, les délices de la nature. Jamais ce vallon ne connut l'alternative des ſaiſons; jamais l'hiver n'a dépouillé ſes riants côteaux; jamais l'été n'a brûlé ſes campagnes. Le laboureur y choiſit le temps de la culture & de la moiſſon. Un ſillon y ſépare le printemps de l'automne. La naiſſance & la maturité s'y touchent; l'arbre, ſur le même rameau, réunit les fleurs & les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, marchent vers les murs de Quito, l'arc pendu au carquois, & tenant par la main leurs enfants & leurs femmes, ſignes naturels de la paix. Ce fut aux portes de la ville un ſpectacle nouveau, que de voir tout un peuple demander l'hoſpitalité. L'inca, dès qu'il lui eſt annoncé, ordonne qu'on l'introduiſe, & qu'on l'amene devant lui. Il ſort lui-même, avec la dignité d'un roi, de l'intérieur de ſon palais, ſuivi d'une nombreuſe cour, s'avance juſqu'au veſtibule, & y reçoit ces étrangers.

Le jeune Eſpagnol, qui marchoit à côté du cacique, ſaluoit le monarque, & alloit lui parler; mais il fut prévenu par les frémiſſements & par les cris des Mexicains. « Ciel! dirent-ils, » un de nos oppreſſeurs! Oui, pourſuivit Orozimbo, je reconnois les traits, les vêtements » de ces barbares. Inca, cet homme eſt Caſ-

» tillan. Laiſſe-moi venger ma patrie. » En diſant ces mots, il avoit l'arc tendu, & alloit percer Molina. L'inca mit la main ſur la fleche. « Cacique, lui dit-il, modérez cet emportement.
» Innocent ou coupable, tout homme ſuppliant
» mérite au moins d'être entendu. Parle, dit-il
» à Molina; dis-nous qui tu es, d'où tu viens,
» ce qui t'amene, ce que tu veux de moi. Garde
» ſur-tout d'en impoſer; & ſi tu es Caſtillan,
» ne ſois point étonné de l'horreur que ta vue
» inſpire à la famille de Montezume. ? »

« Ah ! s'il eſt vrai, lui dit Alonzo, leur reſſen-
» timent eſt trop juſte; & ce ſeroit peu de mon
» ſang pour tout celui qu'on a verſé. Oui, je
» ſuis Caſtillan; je ſuis l'un des barbares qui
» ont porté la flamme & le fer ſur ce malheu-
» reux continent; mais je déteſte leurs fureurs.
» Je viens d'abandonner leur flotte. Je ſuis l'ami
» des Indiens. J'ai traverſé des déſerts pour venir
» juſqu'à toi, & pour t'avertir des malheurs
» dont ta patrie eſt menacée. Inca, ſi, comme
» on nous l'aſſure, la juſtice regne avec toi, ſi
» l'humanité bienfaiſante eſt l'ame de tes loix
» & la vertu de ton empire, je t'offre le cœur
» d'un ami, le bras d'un guerrier, les conſeils
» d'un homme inſtruit des dangers que tu cours.
» Mais ſi je trouve, dans ces climats, la nature
» outragée par des loix tyranniques, par un

» culte impie & ſanglant, je t'abandonne, &
» je vais vivre dans le fond des déſerts, au mi-
» lieu des bêtes farouches, moins cruelles que
» les humains. Quant au peuple que je t'amene,
» je ne connnois de lui que ſa vénération pour
» un Caſtillan, mon ami, & le plus vertueux des
» hommes. Je l'ai trouvé portant l'image de ce
» reſpectable mortel. La voilà : je l'ai reconnue;
» & dès-lors j'ai été l'ami d'un peuple vertueux
» lui-même, puiſqu'il adore la vertu. C'eſt par
» ſes ſecours généreux que je ſuis venu juſqu'à
» toi. Je te répons qu'il eſt ſenſible, intéreſ-
» ſant, digne de l'appui qu'il implore. Il fuit
» ſon pays qu'on ravage; & voilà ſon cacique,
» homme généreux, ſimple & juſte, dont tu
» te feras un ami, ſi tu ſens le prix d'un grand
» cœur. »

La franchiſe & la grandeur d'ame ont un caractere ſi fier & ſi impoſant par lui-même, qu'en ſe montrant, elles écartent la défiance & les ſoupçons. Dès que Molina eut parlé, Ataliba lui tendit la main. « Viens, lui dit-il; le guer-
» rier & l'ami, le courage de l'un, les conſeils
» de l'autre, tout ſera bien reçu de moi. Ton
» eſtime pour ce cacique & pour ſon peuple
» me répond de leur foi; & je n'en veux point
» d'autre gage. »

Il ordonna qu'on eût ſoin de pourvoir à tous

les besoins de ses nouveaux sujets. Un hameau s'éleva, pour eux, dans une fertile vallée ; & Molina & le cacique, reçus, logés dans le palais des enfants du soleil, partagerent la confiance & la faveur du monarque, avec les héros Mexicains.

CHAPITRE XXII.

PIZARRE, de retour sur l'isthme, n'y avoit trouvé que des cœurs glacés & rebutés par ses malheurs. Il vit bien que, pour imposer silence à l'envie, & pour inspirer son courage à des esprits intimidés, sa voix seule seroit trop foible; il prit la résolution de se rendre lui-même à la cour d'Espagne, où il seroit mieux écouté.

Ce long voyage donna le temps à un rival ambitieux de tenter la même entreprise.

Ce fut Alvarado, l'un des compagnons de Cortès, & celui de ses lieutenants qui s'étoit le plus signalé dans la conquête du Mexique.

La province de Guatimala étoit le prix de ses exploits; il la gouvernoit, ou plutôt il y dominoit en monarque. Mais toujours plus insatiable de richesse & de gloire, il regardoit d'un œil avide les régions du midi.

Dans son partage étoient tombés Amazili & Télasco, la sœur & l'ami d'Orozimbo; amants heureux, dans leur malheur, de vivre & de pleurer ensemble, de partager la même chaîne, & de s'aider à la porter. Il les tenoit captifs; & il avoit appris, par un Indien, qu'Orozimbo

& les neveux de Montezume, échappés au fer des vainqueurs, alloient chercher une retraite chez ces monarques du midi, dont on lui vantoit les richeſſes. Il en conçut une eſpérance qui alluma ſon ambition.

Il avoit près de lui un Caſtillan appellé Gomès, homme actif, ardent, intrépide, auſſi prudent qu'audacieux. « J'ai formé, lui dit-il, un grand » deſſein : c'eſt à toi que je le confie. Nous » n'avons encore travaillé l'un & l'autre que pour » la gloire de Cortès. Nos noms ſe perdent dans » l'éclat du ſien. Il s'agit, pour nous, d'égaler » l'honneur de ſa conquête, & peut-être de » l'effacer. Au midi de ce nouveau monde, eſt » un empire plus étendu, plus opulent que celui » du Mexique : c'eſt le royaume des incas. Les » neveux de Montezume ont eſpéré d'y trouver » un aſyle ; c'eſt par eux que je veux gagner la » confiance du monarque dont ils vont implorer » l'appui. Le jeune & vaillant Orozimbo eſt à » leur tête, ſa ſœur & l'amant de ſa ſœur ſont » au nombre de mes eſclaves ; rien de plus vif » & de plus tendre que leur mutuelle amitié ; & » celui qui leur promettra de les réunir, en obtiendra tout aiſément. Un vaiſſeau t'attend au » rivage, avec cent Caſtillans des plus déterminés. Emmene avec toi mes captifs, Amazili » & Télaſco ; emploie avec eux la douceur,

» les ménagements, les careſſes ; aborde aux
» côtes du midi ; envoie à la cour des incas
» donner avis à Orozimbo que la liberté de ſa
» ſœur & de ſon ami dépend de toi, & de lui-
» même ; qu'ils l'attendent ſur ton navire ; &
» que la faveur des incas, l'accès de leur pays,
» l'heureuſe intelligence qu'il peut établir entre
» nous, eſt le prix que je lui demande pour la
» rançon des deux eſclaves que tus es chargé
» de lui rendre. Tu ſens bien de quelle im-
» portance eſt l'art de ménager cette négocia-
» tion, & avec quel ſoin les otages doivent être
» gardés juſqu'à l'événement. Je m'en repoſe
» ſur ta prudence ; & dès demain tu peux
» partir. »

Il fit venir les deux amants. « Allez retrouver
» Orozimbo, leur dit-il ; je vous rends à lui.
» Votre rançon eſt dans ſes mains. »

La ſurpriſe d'Amazili & de Télaſco fut extrême : elle tint leur ame un moment ſuſpendue entre la joie que leur cauſoit cette étrange révolution, & la frayeur que ce ne fût un piege. Ils trembloient ; ils ſe regardoient ; ils levoient les yeux ſur leur maître, cherchant à lire dans les ſiens. Amazili lui dit : « ſouverain de nos
» deſtinées, que tu es cruel, ſi tu nous trompes !
» Mais que ton cœur eſt généreux, ſi c'eſt lui
» qui nous a parlé ! — Je ne vous trompe point,

» reprit le Caſtillan. Il n'appartient qu'à des
» lâches d'inſulter à la foibleſſe, & de ſe jouer
» du malheur. Je ſais reſpecter l'un & l'autre.
» Je plains le ſort de cet empire, & je vous
» plains encore plus, vous, de qui la fortune
» paſſée rend la chûte plus accablante. Oſez
» donc croire à mes promeſſes, que vous allez
» voir s'accomplir. — Ah ! lui dit Télaſco, je
» t'ai vu porter la flamme dans le palais de mes
» peres ; j'ai vu tes mains rougies du ſang de
» mes amis ; enfin, tu m'as chargé de chaînes,
» & c'eſt le comble de l'opprobre : mais quel-
» ques maux que tu m'aies faits, ils ſeront oubliés ;
» je te pardonne tout, &, ce qu'on ne croira
» jamais, je te chéris & te révere. Vois à quel
» point tu m'attendris. Moi, qui jamais ne t'ai
» demandé que la mort, je tombe à tes pieds,
» je les baiſe, je les arroſe de mes pleurs. »

Alvarado les embraſſa avec une apparence de ſenſibilité. « Si vous êtes reconnoiſſants de mes
» bienfaits, leur dit-il, le ſeul prix que j'oſe en
» attendre, c'eſt que vous m'en ſoyez témoins
» auprès du vaillant Orozimbo. Dites-lui que,
» ſi je ſais vaincre, je ſais auſſi mériter la vic-
» toire, & ménager mes ennemis, quand la paix
» les a déſarmés. » Alors les deux captifs, emmenés au rivage, s'embarquerent ſur le vaiſſeau qui leva l'ancre au point du jour.

La courſe fut aſſez paiſible (*a*) juſque vers les iſles Galapes ; mais là, on ſentit s'élever, entre l'orient & le nord, un vent rapide auquel il fallut obéir, & ſe voir pouſſer ſur des mers qui n'avoient point encore vu de voiles. Dix fois le ſoleil fit ſon tour, ſans que le vent fût appaiſé. Il tombe enfin, & bientôt après, un calme profond lui ſuccede. Les ondes, violemment émues, ſe balancent long-temps encore après que le vent a ceſſé. Mais inſenſiblement leurs ſillons s'aplaniſſent ; & ſur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un ſouffle qui l'ébranle ; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois ſur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abyme de l'étendue, un vuide profond & ſans bornes, le ſilence & l'immenſité ; voilà ce que préſente aux matelots ce triſte & fatal hémiſphere. Conſternés & glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages & des tempêtes ; & le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuſe ſérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeſte. Ce ſoleil, dont l'éclat naiſſant ranime & réjouit la terre ; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelants ; ce liquide cryſtal des eaux, qu'avec tant de plaiſir nous contemplons du rivage, lorſqu'il réfléchit la

lumiere & répete l'azur des cieux, ne forment plus qu'un ſpectacle funeſte ; & tout ce qui, dans la nature, annonce la paix & la joie, ne porte ici que l'épouvante, & ne préſage que la mort.

Cependant les vivres s'épuiſent. On les réduit, on les diſpenſe d'une main avare & ſévere. La nature, qui voit tarir les ſources de la vie, en devient plus avide ; & plus les ſecours diminuent, plus on ſent croître les beſoins. A la diſette, enfin, ſuccede la famine, fléau terrible ſur la terre, mais plus terrible mille fois ſur le vaſte abyme des eaux : car au moins ſur la terre, quelque lueur d'eſpérance peut abuſer la douleur & ſoutenir le courage ; mais au milieu d'une mer immenſe, écarté, ſolitaire, & environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illuſion pour le ſauver du déſeſpoir : il voit comme un abyme l'eſpace épouvantable qui l'éloigne de tout ſecours ; ſa penſée & ſes vœux s'y perdent ; la voix même de l'eſpérance ne peut arriver juſqu'à lui.

Les premiers accès de la faim ſe font ſentir ſur le vaiſſeau : cruelle alternative de douleur & de rage, où l'on voyoit des malheureux étendus ſur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir éperdus & furieux de la proue à la poupe, & demander au moins que la mort vînt finir leurs maux. Gomès, pâle &

défait, ſe montre au milieu de ces ſpectres, dont il partage les tourments. Mais, par un effort de courage, il fait violence à la nature. Il parle à ſes ſoldats, les encourage, les appaiſe, & tâche de leur inſpirer un reſte d'eſpérance, que lui-même il n'a plus.

Son autorité, ſon exemple, le reſpect qu'il imprime, ſuſpend un moment leur fureur. Mais bientôt elle ſe rallume comme le feu d'un incendie ; & l'un de ces malheureux, s'adreſſant au capitaine, lui parle en ces terribles mots :

« Nous avons égorgé, ſans beſoin, ſans crime,
» ou du moins ſans remords, des milliers de
» Mexicains : Dieu nous les avoit livrés, diſoit-on,
» comme des victimes, dont nous pouvions ver-
» ſer le ſang. Un infidele, une bête farouche
» ſont égaux devant lui ; on nous l'a répété cent
» fois. Tu tiens en tes mains deux ſauvages ; tu
» vois l'extrêmité où nous ſommes réduits ; la
» faim dévore nos entrailles. Livre-nous ces in-
» fortunés, qui n'ont plus, comme nous, que
» quelques moments à vivre, & auxquels ta reli-
» gion t'ordonne de nous préférer.

» Si cette reſſource pouvoit vous ſauver, leur
» répondit Gomès, je n'héſiterois pas ; je céde-
» rois, en frémiſſant, à l'affreuſe néceſſité ; mais
» ce n'eſt pas la peine d'outrager la nature, pour
» ſouffrir quelques jours de plus. Mes amis, ne

» nous flattons point : à moins d'un miracle évi-
» dent, il faut périr. Dieu nous voit ; l'heure
» approche ; implorons le ſecours du ciel. » Cette
réponſe les conſterna ; & chacun s'éloignant,
dans un morne ſilence, alla s'abandonner au
déſeſpoir qui lui rongeoit le cœur.

Dans un coin du vaiſſeau languiſſoient en ſilence
Amazili & Télaſco. Plus accoutumés à la ſouf-
france, ils la ſupportoient ſans ſe plaindre ; ſeule-
ment ils ſe regardoient d'un œil attendri & mou-
rant, & ils ſe diſoient l'un à l'autre : « je ne verrai
» plus mon frere, je ne verrai plus mon ami. »

Les Caſtillans, d'un air ſombre & farouche,
errants ſans ceſſe autour d'eux, les regardoient
avec des yeux ardents, & ſuivoient impatiem-
ment les progrès de leur défaillance. A l'approche
des Caſtillans, à leurs regards avides, à leurs
frémiſſements, aux mouvements de rage qu'ils
retenoient à peine, Télaſco, qui croyoit les voir
comme des tigres affamés, prêts à déchirer ſon
amante, ſe tenoit près d'elle avec l'inquiétude de
la lionne qui garde ſes lionceaux. Ses yeux étin-
celants étoient ſans ceſſe ouverts ſur eux, & les
obſervoient ſans relâche. Si quelquefois il ſe ſen-
toit forcé de céder au ſommeil, il frémiſſoit, il
ſerroit dans ſes bras ſa tendre Amazili. « Je ſuc-
» combe, lui diſoit-il ; mes yeux ſe ferment
» malgré moi ; je ne puis plus veiller à ta dé-

» fenfe. Les cruels faifiront peut-être l'inftant de
» mon fommeil pour fe faifir de leur proie.
» Tenons-nous embraffés, ma chere Amazili ;
» que du moins tes cris me réveillent. »

Gomès, qui lui-même obfervoit les mouvements des Efpagnols, leur fit donner quelque foulagement, du peu de vivres qui reftoient, & les contint pendant ce jour funefte. La nuit vint, & ne fut troublée que par des gémiffements. Tout étoit confterné, tout refta immobile.

Amazili, d'une main défaillante, preffant la main de Télafco : « mon ami, fi nous étions feuls,
» je te demanderois, dit-elle, de m'épargner une
» mort lente, de me tuer pour te nourrir, heu-
» reufe d'avoir pour tombeau le fein de mon
» amant, & d'ajouter mes jours aux tiens ! Mais
» ces brigands t'arracheroient mes membres pal-
» pitants ; &, à ton exemple, ils croiroient pou-
» voir te déchirer toi-même, & te dévorer après
» moi. C'eft là ce qui me fait frémir. — O toi !
» lui répondit Télafco ; ô toi ! qui me fais encore
» aimer la vie, & réfifter à tant de maux, que
» t'ai-je fait, pour defirer que je te furvive un
» moment ? Si je croyois que ce fût un bien de
» prolonger les jours de ce qu'on aime, en lui
» facrifiant les fiens, crois-tu que j'euffe tant
» tardé à me percer le fein, à me couper les
» veines, & à t'abreuver de mon fang ? Il faut
» mourir

» mourir ensemble : c'est l'unique douceur que
» notre affreux destin nous laisse. Tu es la plus
» foible, & sans doute tu succomberas la pre-
» miere ; alors, s'il m'en reste la force, je colle-
» rai mes levres sur tes levres glacées ; &, pour
» te sauver des outrages de ces barbares affamés,
» je te traînerai sur la poupe, je te serrerai dans
» mes bras, & nous tomberons dans les flots,
» où nous serons ensevelis. » Cette pensée adou-
cit leur peine ; & l'abyme des eaux, prêt à les
engloutir, devint pour eux comme un port assuré.

Avec le jour, enfin se leve un vent frais, qui
ramene l'espérance & la joie dans l'ame des Cas-
tillans. Quelle espérance, hélas ! Ce vent s'op-
pose encore à leur retour vers l'orient, & va les
pousser plus avant sur un océan sans rivages. Mais
il les tire de ce repos, plus horrible que tout le
reste ; & quelque route qu'il faille suivre, elle est
pour eux comme une voie de délivrance & de
salut.

On présente la voile à ce vent si desiré ; il
l'enfle ; le vaisseau s'ébranle, & sur la surface
ondoyante de cette mer, si long-temps immobile,
il trace un vaste sillon. L'air ne retentit point de
cris : la foiblesse des matelots ne leur permit que
des soupirs & que des mouvements de joie. On
vogue, on fend la plaine humide, les yeux errants
sur le lointain, pour découvrir, s'il est possible,

quelque apparence de rivage. Enfin, de la cime du mât, le matelot croit appercevoir un point fixe vers l'horizon. Tous les yeux se dirigent vers ce point éminent, & qui leur paroît immobile. C'est une isle ; on l'ose espérer ; le pilote même l'assure. Les cœurs, flétris, s'épanouissent ; les larmes de la joie commencent à couler ; & plus la distance s'abrege, plus la confiance s'accroît.

Tout occupé du soin de ranimer ses soldats défaillants, Gomès leur fait distribuer le peu de vivres qu'on réservoit pour le soutien des matelots. « Amis, dit-il, avant la nuit nous aurons em- » brassé la terre, & nous oublierons tous nos » maux. »

Ces secours furent inutiles au plus grand nombre des Espagnols. Les organes, trop affoiblis, avoient perdu leur activité. Les uns mouroient en dévorant le pain dont ils étoient avides ; les autres, en frémissant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur présentoit, & en maudissant la pitié qui les avoit fait s'abstenir de la chair & du sang humain. Quelques-uns, adoucis par la foiblesse & la souffrance, libres de passions, rendus à la nature, guéris de ce délire affreux où le fanatisme & l'orgueil les avoient plongés, détestoient leurs erreurs, leurs préjugés barbares ; & devenus humains, voyoient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens, qu'ils

avoient ſi cruellement & ſi lâchement tourmentés. Ceux-là, tendant les mains au ciel, imploroient ſa miſéricorde ; ceux-ci tournoient leurs yeux mourants vers les eſclaves Mexicains, & les traits douloureux du repentir étoient empreints ſur leur viſage. L'un d'eux, faiſant un dernier effort, ſe traîne aux pieds de Télaſco, & d'une voix entrecoupée par les ſanglots de l'agonie : « pardonne-moi, mon frere, lui dit-il ; » & à ces mots il expira.

NOTE.

(a) *LA courſe fut aſſez paiſible.*] Dans un conte très-intéreſſant, intitulé *Ziméo*, imprimé à la ſuite du poëme des ſaiſons, ſe trouve une deſcription aſſez ſemblable à celle-ci. Mais j'ai pris ſoin de conſtater que cette partie de mon ouvrage étoit écrite & connue de mes amis, avant que le conte de Ziméo fût fait. L'auteur l'a reconnu lui-même, & m'a permis de l'en prendre à témoin.

CHAPITRE XXIII.

Cependant le rivage approche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au deſſus des eaux : c'étoient les iſles, qui, depuis, ſont devenues célebres ſous le nom de *Mendoce*. On aborde, & on voit ſortir d'un canal qui ſépare ces iſles fortunées, une multitude de barques qui environnent le vaiſſeau. Ces barques ſont remplies de ſauvages, d'une gaieté & d'une beauté raviſſante, preſque nus, déſarmés, & portant dans la main des rameaux verds, où flotte un voile blanc, en ſigne de paix & de bienveillance.

Le malheur avoit amolli le cœur des Caſtillans, & briſé leur orgueil farouche. L'éloignement & l'abandon leur avoient appris à aimer les hommes ; car le ſentiment du beſoin eſt le premier lien de la ſociété. Pour être humain, il faut s'être reconnu foible. Attendris de l'accueil plein de bonté que leur font les ſauvages, ils y répondent par les ſignes de la joie & de l'amitié. Les inſulaires, ſans défiance, s'élancent à l'envi de leurs barques ſur le vaiſſeau ; & voyant ſur tous les viſages la langueur & la défaillance, ils en paroiſſent attendris : leur empreſſement & leurs

careſſes expriment la compaſſion, & le deſir de ſoulager leurs hôtes.

Le capitaine n'héſita point à ſe livrer à leur bonne foi. Un port, formé par la nature, ſervit d'aſyle à ſon vaiſſeau ; & lui & les ſiens deſcendirent dans celle de ces iſles (*a*) dont le bord leur parut le plus riche & le plus riant.

Les inſulaires enchantés les conduiſent dans leur village, au bas d'une colline, ſur le bord d'un ruiſſeau, qui d'un rocher coule avec abondance, & ſerpente dans un vallon, dont la nature a fait le plus riant verger. Les cabanes de ce hameau ſont revêtues de feuillages ; l'induſtrie, éclairée par le beſoin, y a réuni tous les agréments de la ſimplicité. Le nœud fragile, qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, eſt le ſymbole heureux de la ſécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc & le carquois, ſuſpendus ſous ces toits paiſibles, n'annoncent qu'un peuple chaſſeur : la guerre lui eſt inconnue.

D'abord les ſauvages invitent leurs hôtes à ſe repoſer ; & à l'inſtant, de jeunes filles, belles comme les nymphes, & comme elles à demi nues, apportent dans des corbeilles les fruits que leurs mains ont cueillis. Il en eſt un (*) que la

---

(*) Les voyageurs l'appellent *blanc-manger*.

nature ſemble avoir deſtiné, comme un lait nourriſſant, à ranimer l'homme affoibli par la vieilleſſe ou par la maladie. Ce fruit ſi délicat, ſi ſain, ſembla faire couler la vie dans les veines des Caſtillans. Un doux ſommeil ſuivit ce repas ſalutaire; & le peuple autour des cabanes ſe tint dans le ſilence, tandis que ſes hôtes dormoient.

A leur réveil, ils virent ce bon peuple, ſe raſſemblant le ſoir ſous des palmiers plantés au milieu du hameau, les inviter à ſon repas. Des légumes, d'excellents fruits, une racine ſavoureuſe dont ils font un pain nourriſſant; des tourterelles, des palombes, les hôtes des bois & des eaux, que la fleche a bleſſés, qu'a ſéduit l'hameçon; une eau pure, quelques liqueurs qu'ils ſavent exprimer des fruits, & dont ils font un doux mêlange : tels ſont les mets & les breuvages dont ce peuple heureux ſe nourrit.

Tandis que le repos, l'abondance, la ſalubrité du climat réparoient les forces des Caſtillans, Gomès obſervoit à loiſir les mœurs, ou plutôt le naturel des inſulaires; car ils ne connoiſſoient de loix que celles de l'inſtinct. L'affluence de tous les biens, la facilité d'en jouir, ne laiſſoit jamais au deſir le temps de s'irriter dans leurs ames. S'envier, ſe haïr entre eux, vouloir ſe nuire l'un à l'autre, auroit paſſé pour un délire.

Le méchant parmi eux étoit un insensé, & le coupable un furieux. De tous les maux dont se plaint l'humanité dépravée, le seul qui fût connu de ce peuple, étoit la douleur. La mort même n'en étoit pas un ; ils l'appelloient *le long sommeil.*

L'égalité, l'aisance, l'impossibilité d'être envieux, jaloux, avare, de concevoir rien au delà de sa félicité présente, devoient rendre ce peuple facile à gouverner. Les vieillards, réunis, formoient le conseil de la république ; & comme l'âge distinguoit seul les rangs entre les citoyens, & que le droit de gouverner étoit donné par la vieillesse, il ne pouvoit être envié.

L'amour seul auroit pu troubler l'harmonie & l'intelligence d'une société si douce ; mais paisible lui-même, il y étoit soumis à l'empire de la beauté. Le sexe, fait pour dominer par l'ascendant du plaisir, avoit l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ses conquêtes, sans captiver l'amant favorisé, sans jamais s'engager soi-même. La laideur, parmi eux, étoit un prodige ; & la beauté, ce don par-tout si rare, l'étoit si peu dans ce climat, que le changement n'avoit rien d'humiliant ni de cruel : sûr de trouver à chaque instant un cœur sensible & mille attraits, l'amant délaissé n'avoit pas le temps de s'affliger de sa disgrace, & d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui pré-

feroit. Le nœud qui lioit deux époux, étoit solide ou fragile à leur gré. Le goût, le desir le formoit; le caprice pouvoit le rompre; sans rougir on cessoit d'aimer, sans se plaindre on cessoit de plaire; dans les cœurs, la haine cruelle ne succédoit point à l'amour; tous les amants étoient rivaux; tous les rivaux étoient amis; & chacune de leur compagne voyoit en eux, sans nul ombrage, autant d'heureux qu'elle avoit faits, ou qu'elle feroit à son tour. Ainsi la qualité de mere étoit la seule qui fût personnelle & distincte: l'amour paternel embrassoit toute la race naissante; & par là les liens du sang, moins étroits & plus étendus, ne faisoient de ce peuple entier qu'une seule & même famille.

Les Espagnols ne cessoient d'admirer des mœurs si nouvelles pour eux. La nuit, ce peuple hospitalier, leur cédant ses cabanes, n'en avoit réservé que quelques-unes pour les vieillards, pour les enfants & pour les meres. La jeunesse, au bord du ruisseau qui serpentoit dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour asyle que le feuillage du platane & du peuplier. On les vit, dans leurs danses, se choisir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un à l'autre; & quand le jour cessa de luire, quand l'astre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller son arc argenté, cette foule d'amants, répandue sur un

beau tapis de verdure, ne fit que passer doucement de la joie à l'amour, & des plaisirs au sommeil.

Le lendemain ce fut un nouveau choix, qui, dès le jour suivant, fit place à des amours nouvelles. La marque d'amour la plus tendre qu'une jeune insulaire pût donner à son amant, étoit d'engager ses compagnes à le choisir à leur tour. Il eût été humiliant pour elle de le posséder seule ; & plus, en vantant son bonheur, elle lui procureroit de nouvelles conquêtes, plus il étoit enchanté d'elle, & lui revenoit glorieux.

Quelle espece de culte pouvoit avoir ce peuple? On desiroit de s'en instruire ; on crut enfin le démêler. On vit, dans une enceinte que l'on prit pour un temple, quelques statues révérées. Gomès voulut savoir quelle idée ces insulaires y attachoient. Le vieillard qu'il interrogeoit, lui répondit : « tu vois nos cabanes, voilà l'image » de celui qui nous apprit à les élever. Tu » vois cet arc & ce carquois ; voilà l'inventeur » de ces armes. Tu nous a vu tirer du feu du » froissement du bois, & du choc des cailloux ; » voilà celui qui le premier découvrit à nos » peres ce secret merveilleux. Regarde ces tissus » d'écorce, dont nous sommes à demi vêtus ; » l'art de les travailler nous est venu de celui-ci. » Celui-là nous apprit à nouer les filets où les

» oiseaux & les poissons s'engagent. Près de lui
» se présente l'industrieux mortel qui nous a
» montré l'art de creuser les canots, & de
» fendre l'onde à la rame. Cet autre imagina
» de transplanter les arbres, & il forma ce beau
» portique, dont le hameau est ombragé. Enfin,
» tous se sont signalés par quelque bienfait rare;
» & nous honorons les images qui nous repré-
» sentent leurs traits. »

NOTE.

(*a*) D*ANS celle de ces isles.*] On l'a nommée, depuis, l'isle Christine. A neuf degrés de latitude meridionale. Cet épisode étoit écrit long-temps avant la découverte de l'isle Ataïti, d'après les anciennes relations des voyages faits dans la mer du sud.

CHAPITRE XXIV.

DES malheureux, à peine échappés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cette isle enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devoient être peu disposés à la quitter, pour traverser les mers, où les mêmes horreurs les attendoient peut-être encore. Un nouveau charme vint s'offrir, & acheva de les captiver.

On les invita aux danses nuptiales, à ces danses qui, sur le soir, rassembloient dans la prairie les jeunes amants du hameau, & dans lesquelles un nouveau choix varioit tous les jours les nœuds & les charmes de l'hyménée. Gomès s'opposa vainement aux instances des Indiens : il vit qu'il les affligeroit, & qu'il révolteroit sa flotte, s'il obligeoit les siens à résister aux plaisirs qui les appelloient. Tout ce qu'il put lui-même, fut de se refuser à cet attrait si dangereux, & de ne pas donner l'exemple.

Amazili & Télasco, depuis leur séjour dans cette isle, rappellés à la vie, chéris des Indiens, libres parmi les Espagnols, ne respiroient que pour s'aimer. Ils ne se quittoient pas ; ils jouissoient ensemble des douceurs de ce beau climat,

des délices de leur aſyle : il ne manquoit à leur bonheur que de poſſéder Orozimbo. Ils furent auſſi conviés aux danſes de la prairie. Jamais Amazili ne voulut conſentir à s'y mêler. « S'il » n'y avoit que des ſauvages, dit-elle à Télaſco, » je n'héſiterois pas. Ils laiſſent à leurs femmes » la liberté du choix ; & tu ſerois bien ſûr du » mien. Si une plus belle que moi te choiſiſſoit » auſſi, je ſerois préférée, je le crois ; & s'il » arrivoit qu'elle fût plus belle à tes yeux, je » reviendrois pleurer dans la cabane, & je » dirois : il eſt heureux avec une autre que moi. » Mais non, cela n'eſt pas poſſible ; & ce n'eſt » pas la crainte de te voir infidele qui m'inquiete » & me retient ; c'eſt l'orgueil jaloux de nos » maîtres que je ne veux pas irriter. Quelqu'un » d'eux prétendroit peut-être au choix de ton » amante : ils ſont fiers, violents ; ils ſeroient » offenſés de voir préférer leur eſclave. Ah ! » leur eſclave ſera toujours le maître abſolu de » mon cœur. Fais donc entendre aux inſulaires » que notre choix eſt fait, que nous ſommes » heureux d'être uniquement l'un à l'autre : » ou, ſi quelqu'une de ces beautés te touche » plus que moi, vas te montrer au milieu d'elles : » tous leurs vœux ſe réuniront ; tu n'auras qu'à » choiſir ; & moi je te ſerai fidelle, &, en » pleurant, je dirai au ſommeil de me laiſſer

» ſonger à toi. » Cette ſeule penſée faiſoit couler ſes larmes. Le cacique les eſſuya par mille baiſers conſolants. « Qui, moi, dit-il, que je reſpire, » que mon cœur palpite un inſtant pour une » autre qu'Amazili! Ne le crains pas; ce ſeroit » une injure. J'ai voulu, je l'avoue, aſſiſter à » ces danſes, pour me voir préférer par toi; » car tu ſais que j'aime la gloire; & il eſt doux » d'être envié. Mais, puiſque tu crains d'exciter » la jalouſie des Caſtillans, je cede à tes raiſons. » Soyons fidellement unis; & laiſſons à ces mal» heureux, qui ne connoiſſent point l'amour, » les vains plaiſirs de l'inconſtance. » On fut ſurpris de leur refus; mais on n'en fut point offenſé.

L'enchantement des Eſpagnols, dans cette fête voluptueuſe, ſe conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés d'une foule de jeunes femmes, belles de leurs ſimples attraits, ſans parure & preſque ſans voile, faites par les mains de l'amour, douées des graces de la nature, vives, légeres, animées par le feu de la joie & l'attrait du plaiſir, ſouriant à leurs hôtes, & leur tendant la main avec des regards enflammés, ils étoient comme dans l'ivreſſe; & leur raviſſement reſſembloit au délire du plus délicieux ſommeil.

Les Indiennes, dans leurs danſes, ſembloient

toutes se disputer la conquête des Castillans : ainsi l'exigeoit le devoir de l'hospitalité. Ils firent donc un choix eux-mêmes ; mais, le jour suivant, la beauté reprit ses droits, & choisit à son tour. Alors, ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, & que nous appellons l'amour, cette passion triste, inquiete & jalouse, commence à verser ses poisons dans l'ame des Castillans. Ils prétendent détruire la liberté du choix, en usurper les droits eux-mêmes. Ils menacent les insulaires ; ils intimident leurs compagnes ; ils effarouchent les plaisirs.

Gomès reçut, à son réveil, les justes plaintes des Indiens. « Tu nous as amené, lui dirent-ils, » des bêtes féroces, & non pas des hommes. » Nous les rappellons à la vie ; nous partageons » avec eux les dons que nous fait la nature ; nous » les invitons à nos jeux, à nos festins, à nos » plaisirs ; & les voilà qui nous menacent & qui » nous glacent de frayeur. Ils veulent, entre nos » compagnes, choisir & se voir préférés. Qu'ils » sachent que le premier droit de la beauté, » c'est d'être libre. Nos femmes sont toutes char- » mantes ; & c'est leur faire injure, que de vou- » loir gêner leur choix. Si tes compagnons veu- » lent vivre en bonne intelligence avec nous, » qu'ils tâchent de nous ressembler ; qu'ils soient » bienfaisants & paisibles. S'ils sont méchants, » remmene-les. »

Gomès ſentit tout le danger de la licence qu'il avoit donnée, & vit les ſuites qu'elle auroit, s'il tardoit à les prévenir. Mais l'ivreſſe, l'égarement où les eſprits étoient plongés, rendit ſes efforts inutiles. Au mépris de la diſcipline, le déſordre alloit en croiſſant. Les ſoldats ſe diſoient entre eux, que leur retour étoit impoſſible vers le rivage Américain; que le vent d'orient, qui régnoit ſur ces mers, s'oppoſeroit à leur paſſage; que, par un miracle viſible, le ciel les avoit conduits dans un aſyle fortuné, où l'on vivoit exempt de fatigue & de ſoins, & au milieu de l'abondance; que, réſolus de s'y fixer, ils n'avoient plus d'autre patrie, & ne connoiſſoient plus de chef auquel ils duſſent obéir. C'en étoit fait, ſi les inſulaires, révoltés de l'ingratitude & de l'orgueil des Caſtillans, n'avoient pris eux-mêmes la réſolution & le moyen de s'en délivrer.

Une nuit, forcés de céder à l'arrogance impérieuſe de leurs hôtes, & les laiſſant s'abandonner aux charmes des plaiſirs, aux douceurs du ſommeil, ils ſe ſaiſirent de leurs armes, & les jeterent dans la mer.

Gomès, inſtruit de ce déſaſtre, aſſembla les ſiens, & leur dit: « nos armes nous ſont enlevées. » Ce peuple ſe venge: il s'eſt laſſé de vos » mépris. Plus adroit que nous, plus agile, il » ſeroit auſſi courageux. Mieux que nous, il

» feroit uſage de la fleche & du javelot. Il
» connoît les retranchements de ſes bois & de
» ſes montagnes ; & des iſles voiſines, les peu-
» ples ſes amis l'aideroient à nous accabler.
» Laiſſez-moi donc vous ménager une retraite
» aſſurée ; &, en attendant, évitez tout ce qui
» peut troubler la paix. »

À ce diſcours, les Caſtillans furent interdits & troublés. Les plus intrépides pâlirent ; les plus impétueux ſe ſentirent glacés. Alors un vieillard ſe préſente, & parle ainſi aux Caſtillans : « Il
» y eut, du temps de nos peres, un méchant
» parmi eux : il vouloit dominer ; il vouloit que
» tout lui cédât, que tout ne fût fait que pour
» lui. Nos peres le ſaiſirent, quoiqu'il fût fort &
» vigoureux ; ils lui lierent les pieds & les mains
» avec la branche du ſaule, & le jeterent dans
» la mer. Nous n'y avons jeté que vos armes.
» Éloignez-vous, & nous laiſſez en paix. Nous
» voulons être heureux & libres. Vous avez cette
» plaine immenſe de l'océan à traverſer ; nous
» vous donnerons, pour le voyage, du bois, de
» l'eau, des vivres ; mais ne différez pas. Pour
» vous, dit-il, aux deux Mexicains, vous avez
» le choix de reſter avec nous, ou de partir
» avec eux ; car tout ce qui reſpire l'air que
» nous reſpirons, devient libre comme nous-
» mêmes. Ici la force n'eſt employée qu'à pro-
» téger la liberté. »

Les

Les Caſtillans, indignés de s'entendre faire la loi, ſe plaignirent, & accuſerent les Indiens de trahiſon. « Nous ne vous avons point trahis, reprit » le vieillard Indien. Vos armes vous donnoient » ſur nous trop d'avantage ; & vous en avez » abuſé. Nous vous avons réduits, comme il eſt » juſte, à l'égalité naturelle. A préſent, voulez-» vous la paix ? Nous l'aimons ; & vous partirez de » ces bords, ſans avoir reçu de nous la plus légere » offenſe. Voulez-vous la guerre ? Nous la dé-» teſtons ; mais la liberté nous eſt plus chere » que la vie. Vous aurez le choix du combat. » Nous partagerons avec vous nos fleches & nos » javelots ; & nous nous détruirons, juſqu'à ce » qu'il ne reſte aucun de vous pour nous faire » injure, ou aucun de nous pour la ſouffrir. »

Ce courage vulgaire, qui n'eſt dans l'homme qu'un ſentiment de ſupériorité, abandonna les Caſtillans. Ils ſe repentirent d'avoir aliéné un peuple ſi brave & ſi juſte ; & ils ſupplierent Gomès de les réconcilier enſemble. Gomès n'eut garde d'engager les Indiens à ſe laiſſer fléchir ; & dès-lors toute liaiſon fut rompue entre les deux peuples. Mais les devoirs de l'hoſpitalité n'en étoient pas moins obſervés. La même abondance régnoit dans les cabanes des Caſtillans ; & leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeoit la longueur du voyage.

Amazili & Télaſco n'eurent pas long-temps à ſe conſulter. « Renoncerons-nous à revoir ton » frere & mon ami, dit Télaſco à ſon amante? » Non, dit-elle; je ne puis vivre ſur des bords » où je ſerois ſûre de ne le revoir jamais. Gomès » nous donne l'eſpérance de nous rejoindre à lui; » partons. »

Rien de plus rare, ſur ces mers, que de voir les vents de l'aurore céder à celui du couchant (*a*). Gomès fut long-temps à l'attendre; & lorſqu'il le vit s'élever, il en rendit graces au ciel, comme d'un prodige opéré pour favoriſer ſon retour. Il aſſemble les ſiens. « Compagnons, » leur dit-il, n'attendons pas que l'on nous » chaſſe. Le vent nous ſeconde; partons, & » partons ſans regret : cette terre inconnue n'eût » été pour nous qu'un tombeau. Vivre ſans gloire, » ce n'eſt pas vivre. Etre oublié, c'eſt être en- » ſeveli. Allons chercher des travaux qui laiſſent » de nous quelque trace. L'influence de l'homme » ſur le deſtin du monde, eſt la ſeule exiſtence » honorable pour lui, la ſeule au moins digne » de nous. »

L'homme ſe fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix eſt pour lui l'organe de la renommée. Il exiſte dans leur penſée; il vit de leur opinion. Rompre à jamais, entre eux & lui, ce commerce qui l'agrandit, qui le répand

hors de lui-même, c'eſt l'environner d'un abyme, c'eſt le plonger dans une nuit profonde. Auſſi ces mots que prononça Gomès, frapperent-ils les Caſtillans d'un trait foudroyant de lumiere ; & ils ne purent, ſans frayeur, ſe voir, pour le reſte du monde, au rang des morts, dont le nom même & la mémoire avoient péri.

Ce moment étoit favorable ; & Gomès le ſaiſit pour précipiter ſon départ. On le ſuit ; on s'embarque, on dégage les ancres ; on livre les voiles au vent. Les Indiens, triſtement raſſemblés ſur le rivage, voyant le vaiſſeau s'éloigner, diſoient en ſoupirant : « que vont-ils devenir ? Ils étoient » ſi-bien parmi nous ! Pourquoi ne pas y vivre » en paix ? Ils nous appelloient leurs amis, & » nous ne demandions qu'à l'être. Mais non : ils » ſont méchants ; qu'ils partent. Ils nous auroient » rendu méchants. »

Les Caſtillans, de leur côté, regrettoient cette iſle charmante. Tous les yeux y étoient attachés ; tous les cœurs gémiſſoient de la voir s'éloigner. Enfin, elle échappe à leur vue ; & les ſoucis d'un long & pénible voyage viennent ſe mêler aux regrets d'avoir quitté ce beau ſéjour.

NOTE.

(*a*) *Les vents de l'aurore céder à celui du couchant.*] Cela n'arrive qu'au décours de la lune.

CHAPITRE XXV.

Bientôt l'inconſtance des vents ſe fit ſentir, & tint la flotte dans de continuelles alarmes ; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pole ; & l'art du pilote ne s'exerça qu'à diriger ſa courſe vers l'aurore, ſans s'écarter de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquille, juſqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendoit au port ; & le ciel voulut qu'Orozimbo fût témoin du déſaſtre qui vengeoit ſa patrie ſur ces malheureux Caſtillans.

Alonzo, dans l'attente du retour de Pizarre, avoit preſſé l'inca, roi de Quito, de ſe mettre en défenſe. « Il n'eſt pas beſoin, diſoit-il, d'élever » des remparts ſolides ; des murs de ſable & » de gazon ſuffiſent pour rebuter les Caſtillans. » De tous les dangers de la guerre, ils ne crai- » gnent que les lenteurs. C'eſt à Tumbès qu'ils » vont deſcendre ; c'eſt ce port qu'il faut pro- » téger. »

Ce plan de défenſe approuvé, Alonzo ſe chargea lui-même d'aller préſider aux travaux. Orozimbo voulut le ſuivre ; & par les champs

Chap. 25



Ah laisse moi, et sauve Telasco.

de Tumibamba, ils se rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Espagnol chez ce peuple, son premier hôte, fut célébré par des transports de reconnoissance & d'amour. « Eh quoi ! lui dit » le bon cacique, tu ne m'as donc pas oublié ? » Tu as bien raison ! Mon peuple & moi, nous » n'avons cessé de parler du généreux & cher » Alonzo. Ils m'ont demandé que le jour où tu » vins parmi nous, fût célébré, tous les ans, » comme une fête. Tu crois bien que j'y ai » consenti. C'en est une de te revoir ; & les » larmes de joie que tu nous vois répandre, en » sont de fideles témoins. »

Les travaux, qu'Alonzo dirige, commencent dès le jour suivant, & sont poussés avec ardeur. Ils s'avançoient ; le fort qui dominoit la plaine, & qui menaçoit le rivage, excitoit l'admiration des Indiens qui l'avoient élevé. Un soir, qu'avec Orozimbo & le cacique de Tumbès, Alonzo parcouroit l'enceinte du fort, & s'entretenoit avec eux de cette fureur de conquête qui avoit saisi les Espagnols, & qui dépeuploit leur pays pour dévaster un nouveau monde, il apperçut de loin le vaisseau de Gomès, qui s'avançoit à voiles déployées. Il regarde ; & ne doutant pas que ce ne fût le vaisseau de Pizarre : « les voilà, les » voilà, dit-il. Quelle diligence incroyable a si » fort pressé leur retour ? Le ciel les seconde ;

» les vents ſemblent leur obéir. » Comme il diſoit ces mots, tout-à-coup, au milieu d'une ſérénité perfide, un tourbillon de vent s'eleve ſur la mer. Les flots, qu'il roule ſur eux-mêmes, s'enflent en écumant, & ſemblent bouillonner. Dans le même inſtant, un nuage, roulé comme les flots, s'abaiſſe, s'étend, s'arrondit, ſe prolonge en colonne; & cette colonne fluide, dont la baſe touche à la mer, forme une pompe, où l'onde émue, cédant au poids de l'air qui la preſſe à l'entour, monte juſqu'au nuage, & va lui ſervir d'aliment.

Molina reconnut ce prodige, ſi redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de *trombe*; &, à la vue du danger qui menaçoit les Caſtillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avoient faits, les maux qu'ils alloient faire encore; il ſe ſouvint ſeulement que leur patrie étoit la ſienne; & ſon cœur fut ſaiſi de crainte & de compaſſion.

Gomès eut beau ſe hâter de faire ployer les voiles, pour ne pas donner priſe au tourbillon rapide qui enveloppoit ſon vaiſſeau, le vent le ſaiſit, l'entraîna juſque ſous la colonne d'eau, qui, rompue par les antennes, tomba, comme un déluge ſur le navire, & l'engloutit.

« Le ciel eſt juſte, s'écria Orozimbo. Ainſi » périſſent tous les brigands qui ont ravagé mon

» pays. — Cacique, lui dit Molina, réſervez
» votre haine & vos malédictions pour les heu-
» reux coupables. Le malheur a le droit ſacré
» de purifier ſes victimes ; & celui que le ciel
» punit, devient comme innocent pour nous. »
Orozimbo rougit de la joie inhumaine qu'il venoit
de faire éclater. « Pardon, dit-il. J'ai tant ſouf-
» fert ! j'ai tant vu ſouffrir ma patrie ! »

Le calme renaît. La colonne & le navire ont
diſparu. Mais, peu d'inſtants après, on apperçut
de loin deux malheureux échappés du naufrage,
qui nageoient à l'aide d'un banc, dont ils s'étoient
ſaiſis. « Ah ! s'écrie Orozimbo, ils reſpirent en-
» core : il faut les ſecourir. Cacique, hâtez-vous ;
» détachez des canots, pour les ſauver, s'il eſt
» poſſible. Je vais au devant d'eux. » Il dit, &
» ſoudain ſe jette à la nage. Un canot le ſuivit
de près, & le joignit avant qu'il eût atteint le
bois flottant au gré de l'onde, que ces malheu-
reux embraſſoient.

Ces malheureux étoient ſa ſœur & ſon ami,
qui, prévoyant la chûte de la trombe, s'étoient
élancés dans les eaux, plus hardis que les Caſtil-
lans, & plus exercés à la nage. « On vient à
» nous ; courage, ma chere Amazili, diſoit
» Télaſco : ſoutiens-toi ; nous touchons au ſalut.
» — Ah ! je ſuccombe, diſoit-elle ; ma foibleſſe
» eſt extrême ; mes défaillantes mains vont aban-

» donner leur appui. Si l'on tarde un moment
» encore, c'en eſt fait, tu ne me verras
» plus. »

Cependant leur libérateur, monté ſur le canot, fait redoubler l'effort des rames. Il arrive, il ſe
» penche ; il tend les bras : « venez, dit-il, ô
» qui que vous ſoyez ! vous êtes nos amis, puiſ-
» que vous êtes malheureux. » Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort préſente empêcha de le reconnoître. Amazili ſaiſit la main qu'il lui tendoit. Il la prend dans ſes bras, l'enleve, & reconnoît ſa ſœur, une ſœur adorée. Il jette un cri. « ciel ! eſt-ce-toi ? ma ſœur ! ma
» chere Amazili ! Ah ! laiſſe-moi, dit-elle, d'une
» voix expirante, & ſauve Télaſco. » A ce nom, Orozimbo la laiſſant étendue au milieu des rameurs, s'élance dans les flots, où ſon ami ſurnage encore ; il le ſaiſit par les cheveux, dans le moment qu'il enfonçoit, regagne la barque, y remonte, & y enleve ſon ami.

Télaſco, qui l'a reconnu, ſuccombe à ſa joie ; il l'embraſſe ; & ſentant ſes genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo, qui croit les voir expirer l'un & l'autre, les appelle à grands cris. Télaſco revient le premier d'un long évanouiſſement, mais c'eſt pour partager la crainte & la douleur de ſon ami. Livide, glacée, étendue entre ſon frere & ſon amant, Amazili reſpire à

peine. Orozimbo ſur ſes genoux ſoutient ſa tête languiſſante, dont les yeux ſont fermés encore; & ſur ce viſage, où ſe peint la pâleur de la mort, il verſe un déluge de larmes. Télaſco cherche inutilement, à travers ſa paupiere, quelques étincelles de vie. « Tu reſpires, lui diſoit-il;
» mais tu as perdu le ſentiment. Tu n'entends
» plus ma voix! Ton ame va-t-elle s'éteindre,
» & ton cœur ſe glacer? Après tant de périls,
» après t'avoir ſauvée, ô moitié de mon ame!
» la mort, la mort cruelle te ſaiſit dans nos
» bras! O mon cher Orozimbo! le jour qui nous
» raſſemble ſera-t-il le plus malheureux de tes
» jours & des miens? N'as-tu revu ta ſœur que
» pour l'enſevelir? N'as-tu embraſſé ton ami,
» ne l'as-tu retiré des flots que pour le voir,
» déſeſpéré, s'y précipiter pour jamais? »

Cependant le canot avoit abordé au rivage; & le cacique & Molina ne ſavoient que penſer de cet événement. Ah! vous voyez le plus heu-
» reux des hommes, ſi je puis ranimer cette
» femme expirante, leur dit Orozimbo: c'eſt
» ma ſœur; voilà cet ami dont je vous ai tant
» de fois parlé. Le ciel réunit dans mes bras
» ce que j'ai de plus cher au monde. Ah! s'il
» eſt poſſible, aidez-moi à rendre la vie à ma
» ſœur. »

Lorſqu'Amazili, ranimée, ouvrit les yeux à

la lumiere, elle crut, au ſortir d'un pénible ſommeil, être abuſée par un ſonge. Elle regarde autour d'elle ; elle n'oſe en croire ſes yeux. « Quoi ! dit-elle, eſt-ce vous ? mon frere ! mon » ami ! Parlez, raſſurez-moi. — Oui, tu revois » Télaſco. — Tous mes ſens ſont troublés ; » mon ame eſt égarée ; je ne ſais encore où » je ſuis ! Télaſco ! j'étois avec toi, & nous » allions périr enſemble. Mais mon frere ! — Il » eſt dans tes bras. Notre bonheur eſt un pro- » dige. — Hélas ! je ſuis trop foible pour l'excès » de ma joie. Viens, Télaſco, retiens mon ame » ſur mes levres. Je ſens qu'elle va s'échapper. » Elle acheve à peine ces mots ; & ſans un déluge de larmes qui ſoulagea ſon cœur, elle alloit expirer. Télaſco recueillit ces larmes. « Rends » le calme à tes ſens, reſpire, ô mon unique » bien ! lui diſoit-il ; vis, pour aimer, pour » rendre heureux un frere, un époux qui t'ado- » rent. — Mon ami ! mon frere ! c'eſt vous ! redi- » ſoit-elle mille fois en leur tendant les mains ; » je retrouve tout ce que j'aime ! Dites-moi ſur » quels bords, & quel prodige nous raſſemble. » Sommes-nous chez un peuple ami ? — Vrai- » ment ami, lui dit Alonzo ; & je vous répons » de ſon zele. Voilà ſon roi qui nous eſt dévoué ; » & plus loin, par delà ces hautes montagnes, » regne un monarque plus puiſſant, qui nous » comble de ſes bienfaits. »

La joie & le raviſſement de ces trois Mexicains ne peut ſe concevoir. Ils ne ſe laſſoient point d'entendre mutuellement leurs aventures ; & le ſouvenir retracé des dangers qu'ils avoient courus, les faiſoit frémir tour-à-tour.

Cependant le rempart s'éleve ; Alonzo le voit achever. Il inſtruit, il exerce le cacique & ſon peuple à la défenſe de leurs murs ; & après avoir tout prévu, tout diſpoſé pour leur défenſe, il retourne auprès de l'inca, ſuivi de ſes trois Mexicains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la ſœur & l'ami d'Orozimbo, qu'en ſe voyant dans ſon palais, ils croyoient être au ſein de leur patrie, dans la cour des rois leurs aïeux.

Mais ce monarque généreux étoit loin de jouir lui-même du repos qu'il leur procuroit. Une profonde mélancolie s'eſt emparée de ſon ame. Puiſſant, aimé, révéré de ſon peuple, il fait des heureux, & il ne l'eſt point. La fortune, envieuſe de ſes propres dons, a mêlé l'amertume des chagrins domeſtiques aux douceurs apparentes de la proſpérité.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table du Tome premier.